Digitized by Google

NAZ.
anuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
138
NAPOLI

35. 1. 32.

933.I

Digitized by Google

II Suppl. Palat. A 138

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE,

TOME PREMIER.

VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE,

FAIT

Dans les années 1740, 41, 42, 43 & 44.

PAR

GEORGE ANSON,

COMMANDANT EN CHEF
l'Eſcadre de Sa Majeſté Britannique,

Orné de Cartes & de Figures en Taille-douce.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME PREMIER.

NAPOLI BIBLIOTECA

A PARIS,

Chez
QUILLAU, Pere, rue Galande.
QUILLAU, Fils, rue Saint Jacques.
DELORMEL, rue du Foin.
LE LOUP, Quay des Auguſtins.

M. DCC. L.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

Digitized by Google

PREFACE.

QUOIQUE depuis deux ſiécles on ait fait de grands progrès dans l'Art de la Navigation, un Voyage autour du Monde ne laiſſe pas d'être conſidéré comme une choſe ſinguliére, & le Public a toujours paru fort curieux des accidens, qui accompagnent la plûpart du temps cette entrepriſe extraordinaire. Je n'ignore pas que le plaiſir de s'amuſer excite dans le gros des Lecteurs cette eſpéce de curioſité; mais cela n'empêche point, que la partie la plus intelligente du Genre Humain ne convienne que de pareilles relations, quand elles ſont fidélement faites, peuvent beaucoup contribuer au progrès de la Navigation & du Commerce; & par cela même au bien de la Nation: car toute deſcription exacte de Côtes étrangéres & de Pays peu connus, ſervira à l'une ou à l'autre de ces importans objets, à proportion des richeſſes, des beſoins, ou des productions de ces Pays, & de notre ignorance touchant ces Côtes. Ainſi un Voyage autour du Monde annonce le détail le plus intéreſſant, puiſque la plus grande partie s'en fait par Mer, & oblige à viſiter des Côtes, dont on a juſqu'à préſent que des idées fort imparfaites, & qui ſont voiſines d'une Contrée fameuſe par ſes Tréſors & en même temps par ſa pauvreté, en ce qu'elle manque de ce qu'il faut pour les néceſſités & les agrémens de la vie.

Ces conſidérations ont donné lieu à la publication de l'Ouvrage ſuivant, qui ſurement eſt propre à contenter le goût qu'on a naturellement pour l'extraordinaire, & à contribuer, autant qu'aucune autre relation du même genre, qui ait été publiée juſqu'à préſent, à la ſureté & au ſuccès des Navigateurs à venir, auſſi bien qu'à étendre notre Commerce & notre puiſſance. Les particularités déja connues de cette entrepriſe doivent avoir excité une curioſité générale;

car ſi l'on fait attention à la force de l'Eſcadre deſtinée à cette expédition, aux malheurs que chaque Vaiſſeau en particulier eut à eſſuyer, ou bien aux exemples frappans des retours de fortune, qui eurent continuellement lieu durant tout le cours de l'expédition, je m'imagine que les foibles eſquiſſes qu'on a de quelques parties de ce Voyage, doivent faire ſouhaiter de voir un tableau complet du tout. Que ſi cette réfléxion eſt fondée relativement à la partie hiſtorique de cet Ouvrage, elle l'eſt bien plus encore par rapport aux endroits inſtructifs, qui y ſont preſque par tout entremêlés: car j'oſerois aſſurer, ſans craindre d'être contredit, qu'aucun

Voyage, qui me ſoit tombé entre les mains, ne contient autant de vues de Pays, de Sondes, de plans de Ports & de Rades, de Cartes, & d'autres ſecours propres à perfectionner la Géographie & la Navigation, qu'il s'en trouve dans cette relation. Ces articles ſont d'autant plus importans, que la plûpart ont rapport à des Pays, qui n'ont point été décrits, ou l'ont été mal juſqu'à préſent : défaut, qui devoit naturellement faire manquer les entrepriſes qu'on auroit pu former dans la ſuite, ou même cauſer la perte des Hommes & des Vaiſſeaux, qui y auroient été employés.

Outre le nombre & le choix de ces deſſeins, & deſcriptions de Côtes, il y a encore une autre particularité, qui en reléve beaucoup le prix; ſçavoir l'extrême exactitude avec laquelle les uns & les autres ont été faits. J'exprimerois très-imparfaitement ce que je penſe à cet égard, ſi je diſois, qu'on n'a encore rien publié en ce genre de plus parfait, ni peut être même d'auſſi bon. Ce ne ſont point des copies d'Ouvrages d'autrui, ni des Ouvrages de Cabinet compoſés ſur des Mémoires imparfaits, écrits par des Obſervateurs négligens ou peu habiles, comme on l'a vu mille fois; mais la plus grande partie de ces deſſeins a été faite ſur les lieux avec la derniére exactitude, & ſous les yeux de M. *Anſon* qui y a lui-même préſidé. Il n'y en a que trois ou quatre, que des mains moins habiles ont tracés, ou qui ont été pris ſur l'Ennemi, & dont par cela même on ne peut répondre : auſſi ai-je toujours eu ſoin d'en avertir le Lecteur, pour qu'il ne leur ajoutât pas foi trop aveuglément, quoique je ſois perſuadé que ces plans mêmes ſont pour le moins auſſi corrects que ceux qu'on trouve inſérés dans différens Voyages. Car comme il n'eſt pas poſſible de ſe former une idée exacte de Rades, de Ports, & de vues de Pays, d'en lever les Plans, & de les mettre ſur le papier, ſans y employer du temps, de l'attention, de l'habileté ; ceux, à qui ces qualités manquent, y ſuppléent ſouvent par de hardies conjectures & par des deſcriptions fabriquées à plaiſir ; & comme le ſeul moyen de les réfuter, eſt d'aller ſur les lieux, & de s'expoſer aux riſques, que leurs fauſſes informations font toujours naître en pareil cas, ils ne craignent pas d'être découverts. Ainſi, pendant qu'ils en impoſent au Public par leurs productions ſuppoſées, ils ne font pas conſcience de ſe vanter en même temps d'avoir apporté à leur travail toute l'exactitude poſſible. Ceux, qui ne ſont point au fait de la Marine, ne doivent pas s'imaginer que de pareilles tromperies n'ont rien de criminel ; car comme une vue exacte des terres eſt le guide le plus ſûr qu'un Pilote puiſſe ſuivre ſur une Côte où il n'a jamais été auparavant, toute fiction ſur un ſujet ſi intéreſſant doit toujours traîner à ſa ſuite de grands dangers, & quelquefois la perte de ceux, qui ont le malheur d'être trompés.

Outre les Plans des endroits, où, ſoit M. *Anſon* lui-même, ſoit quelques-uns des Vaiſſeaux ſous ſon commandement, ont touché durant le cours de cette expédition, & les deſcriptions, auſſi bien que les directions relatives à ces endroits, on trouvera, dans cet Ouvrage, le détail & la Carte d'une Navigation, dont, ſi l'on excepte ceux qui y ont été employés immédiatement, on n'a juſqu'à préſent guére connu que le nom : je veux dire la route du Galion de *Manille*, dans ſon paſſage d'*Acapulco* à travers la partie Septentrionale de la Mer *Pacifique*. Cet article important eſt tiré des Cartes & des Journaux trouvés à bord du Vaiſſeau de *Manille*. L'autorité de ces piéces eſt d'autant plus reſpectable, qu'elles ſont le fruit d'une expérience de plus de cent cinquante ans, & que d'ailleurs elles ont été confirmées, dans les points les plus eſſentiels, par le témoignage unanime de tous les *Eſpagnols* pris à bord de ce Vaiſſeau. Comme tous ceux de leurs Journaux, que j'ai eu occaſion d'examiner, ne me paroiſſent pas mal faits, j'oſe dire que les Navigateurs à venir peuvent ſe fier à la Carte de cet Océan Septentrional, relativement à la route de ces Galions.

Je n'entrerai point ici dans la diſcuſſion des avantages attachés à une exacte connoiſſance de cette Navigation, & des projets dont une pareille connoiſſance pourroit faciliter l'exécution, tant en temps de Guerre, qu'en temps de Paix; car, outre que ce n'en eſt point ici le lieu, ces projets & ces avantages ſeront aiſément démêlés par ceux qui ſont au fait de la Marine.

Comme les Vaiſſeaux de *Manille* ſont les ſeuls qui ayent jamais traverſé la partie Septentrionale de ce vaſte Océan, à l'exception de deux Vaiſſeaux

François, qui furent ſaiſis à leur arrivée à la Côte du *Méxique*, & que depuis près de deux ſiécles, que ce Commerce ſe fait, les *Eſpagnols* ont eu grand ſoin de cacher toutes les relations de leurs Voyages aux autres Nations ; cette raiſon ſeule auroit pu ſuffire pour m'engager à communiquer au Public ces piéces, qui ſont d'une grande utilité en Géographie, & d'ailleurs curieuſes à plus d'un égard. Elles ont, outre cela, un autre mérite, & qui n'eſt pas le moindre, ſçavoir les variations de l'Aiguille aimantée dans la Mer *Pacifique*. Ces variations, qui ſont marquées ſur la Carte, & qui ont été tirées des Journaux *Eſpagnols*, tendent beaucoup à confirmer &

perfectionner le Syſtême général, que le Sçavant Docteur *Halley* a formé ſur ce ſujet, & ſont par cela même, d'une utilité infinie pour le Commerce & la Navigation. Ce grand homme verroit avec une ſatiſfaction infinie, s'il vivoit encore, les prédictions qu'il a publiées il y a plus de cinquante ans, quoiqu'il n'eût pas la moindre obſervation, faite dans la Mer *Pacifique*, exactement vérifiée. La détermination de la variation de l'Aiguille aimantée dans cette partie du Monde, eſt d'autant plus importante, que les Editeurs d'une nouvelle Carte de variation, qui a été publiée en dernier lieu, ont, faute d'obſervations faites dans la Mer *Pa-*

cifique, donné dans une fauſſe analogie, & ſe ſont trompés ſur la nature même de la variation dans la partie Septentrionale de cette Mer, mettant à l'Oueſt une déclinaiſon qui va à l'Eſt; outre qu'ils la font trop petite de douze ou treize dégrés. J'ai cru devoir entrer dans ce petit détail, relativement à la partie Hydrographique & Géographique de cet Ouvrage: partie, dont je ne fais ici qu'indiquer l'utilité & l'importance; mais il y a un autre point, qui exige des éclairciſſemens un peu plus détaillés. On trouvera dans cet Ouvrage quelques particularités ſur l'état où l'*Amérique Eſpagnole* ſe trouvoit alors, & ſur les diſpoſitions actuelles des Peuples qui l'habitent. Comme, dans ces différens articles, ce que je dis ne s'accorde guére avec les idées généralement reçues, je me crois obligé de marquer les autorités ſur leſquelles je me ſuis fondé en ces occaſions, afin de me garantir de l'imputation d'avoir, ou donné dans une crédulité puérile, ou, ce qui ſeroit bien plus mauvais, trompé mes Lecteurs de deſſein prémédité.

M. *Anſon*, avant de partir pour ſon expédition, eut ſoin de ſe pourvoir, non-ſeulement des Voyages imprimés, qui pourroient lui être de quelque uſage, mais auſſi des meilleures relations manuſcrites qu'il put avoir de tous les établiſſemens *Eſpagnols* ſur les Côtes du *Chili*, du *Pérou* & du *Méxique* : il compara ſoigneuſement ce qu'il trouva dans ces relations, avec le témoignage de ſes Priſonniers, & avec les lumiéres qu'il tira de pluſieurs perſonnes intelligentes, qui lui tombérent entre les mains dans la Mer du *Sud.* Il eut auſſi le bonheur de trouver, dans quelques-unes des captures qu'il fit, un grand nombre de Lettres & de papiers de la derniére importance. Pluſieurs de ces Lettres, écrites par le Viceroi du *Pérou* au Viceroi de *Santa Fée*, aux Préſidens de *Panama* & du *Chili*, à Don *Blas de Lezo*, Amiral des Galions, & à divers autres perſonnages revêtus des premiéres charges, contenoient ordinairement un abrégé de celles auxquelles

quelles elles ſervoient de réponſe; ce qui mit M. *Anſon* au fait d'une partie conſidérable de la correſpondance qu'il y avoit eu entre ces Officiers, quelque temps avant notre arrivée ſur ces Côtes. Nous avons pris outre cela une grande quantité de Lettres, que des perſonnes, employées par le Gouvernement, écrivoient à leurs Amis & à leurs Correſpondans. Ces Lettres étoient remplies de narrations relatives aux affaires publiques, & renfermoient quelquefois des réfléxions où il n'entroit aucun déguiſement ſur les vues & la conduite de leurs Supérieurs. Ce ſont-là les matériaux dont a été formé le récit de quelques événemens relatifs aux *Eſpa-*

gnols, & qui doivent paroître preſque incroyables à la premiére vue. De ce genre eſt la relation des malheurs qui arrivérent à l'Eſcadre de *Pizarro*. Cependant cette partie de la relation, qui regarde la conſpiration d'*Orellana* & de ſes Compagnons, eſt encore confirmée par une autre autorité que celle des Lettres interceptées, je veux dire, le témoignage d'un *Anglois*, qui ſe trouvoit à bord du Vaiſſeau de *Pizarro* lors de la révolte, & qui s'étoit ſouvent entretenu avec *Orellana*. D'autres témoins du même fait, qu'on a eu occaſion d'interroger, en ont confirmé les principales circonſtances par leur dépoſition : de ſorte que ce fait, quoique très-étrange, ne peut être révoqué en doute.

Je ne ſçaurois m'empêcher d'obſerver à cette occaſion, que quoique j'aie eu ſoin de ne m'écarter de la plus exacte vérité en aucun endroit de cet Ouvrage, je crains pourtant qu'on ne puiſſe me reprocher quelque bêvues d'inattention. Celles, que j'ai apperçues, n'ont rapport qu'à des mots, & quelques-unes d'elles ont été corrigées dans l'Errata. Pour ce qui eſt des erreurs, qui me ſont échappées, comme j'oſe me flater qu'elles ne portent aucune atteinte à l'eſſentiel de ma relation, j'eſpére que mes Lecteurs les regarderont d'un œil d'indulgence.

On s'attend peut-être qu'après avoir rendu compte, d'une maniére générale, du contenu de cet Ouvrage, je dois me hâter de paſſer à l'Ouvrage même; mais je ne ſçaurois finir cette Préface ſans ajouter quelques réfléxions ſur une matiére, qui a une liaiſon très-étroite avec le Voyage de M. *Anſon*, & qui ne me paroît, par cela même, ni inutile, ni indigne de l'attention du Public. Je voudrois, s'il eſt poſſible, animer mes Compatriotes, autant que le poſte qu'ils occupent pourra le permettre, à encourager toutes les obſervations, qui ont rapport avec la Géographie & la Navigation, auſſi bien que tout ce qui eſt capable de contribuer à l'avancement des Méchaniques & du Commerce. C'eſt par un atta-

hement conſtant à ces choſes,
ui ne ſemblent être que des
inuties, que nos ambitieux
oiſins ont établi une partie de
ette puiſſance, contre laquel-
e nous luttons actuellement :
& comme nous avons entre les
ains les moyens de faire à
ous ces égards plus de décou-
ertes qu'eux, ce ſeroit un deſ-
onneur pour nous, ſi nous né-
gligions plus long-temps un ar-
icle ſi facile & ſi important.
Comme nos forces navales ſont
beaucoup plus nombreuſes que
celles des *François*, & qu'une
partie conſidérable de ces for-
ces eſt toujours employée fort
loin de chez nous, ſoit à pro-
téger nos Colonies & notre
Commerce, ſoit à défendre nos
Alliés contre l'Ennemi com-

mun, nous avons de fréquentes occaſions de nous procurer les connoiſſances que je viens d'indiquer, & qui nous ſeroient d'un avantage infini, tant en temps de guerre qu'en temps de paix : car, ſans parler de ce qu'il y auroit lieu d'attendre de nos Officiers de haut bord, s'ils étoient excités à entreprendre ces ſortes de recherches, il n'en coûteroit rien au Gouvernement de régler, qu'à l'avenir, il y auroit conſtamment à bord de quelques-uns de nos Vaiſſeaux de guerre, deſtinés à faire des Voyages de long cours, un homme, qui, avec le titre d'Ingénieur, & l'habileté, auſſi bien que les talens, requis dans cette profeſſion, ſeroit chargé de donner la deſcription & le plan, tant des Côtes, que des Ports, où le Vaiſſeau toucheroit, & de faire telles autres obſervations qui tendiſſent à l'avantage des Navigateurs à venir, ou à l'utilité publique. Ceux, qui ſe ſeroient exercés pendant quelques années à remplir cette commiſſion, outre qu'ils en vaudroient mieux comme Ingénieurs, pourroient rendre encore d'autres ſervices importans, & garantir nos Flottes des affronts ſemblables à ceux qu'ils ont eſſuyées plus d'une fois à l'attaque des Places. Dans un Pays, tel que le nôtre, où toutes les Sciences ſont étudiées avec plus d'ardeur & de ſuccès, qu'en aucun lieu du Monde, les bons Sujets ne manqueront, pas pourvu qu'on ait ſoin de les encourager. Les *François* nous ont fourni à cet égard pluſieurs exemples, & un entre autres en la perſonne de M. *Frézier*. Cet Ingénieur nous a donné une excellente relation de ſon Voyage dans la Mer du *Sud*, où il fut envoyé par *Louis XIV*, en 1711, à bord d'un Vaiſſeau marchand, avec ordre d'examiner & de décrire les Côtes de cette Mer, & de lever des Plans de toutes les Places fortifiées le long de ces Côtes: le tout afin de mettre les *François* en état de continuer avec moins de riſque leur Commerce de contrebande, ou, en cas de rupture avec la Couronne d'*Eſpagne*, de les rendre plus redoutables aux *Eſpagnols* dans e nouveau Monde. En ſuivant cette méthode, nous pourrions eſpérer, que l'émulation qui naîtroit parmi ceux, qu'on chargeroit de ces ſortes de commiſſions, & l'expérience, qu'ils ne pourroient manquer d'acquérir par-là, même en temps de paix, nous fourniroient à la in un bon nombre d'habiles ngénieurs, & effaceroit la hone, à laquelle nous avons plus d'une fois été expoſés pour avoir négligé d'avoir à notre ervice des hommes habiles dans cette profeſſion : de pareils hommes méritant mieux que tout autre, en temps de guerre, les encouragemens & es profits qu'ils ont eus en temps de paix. Les avantages, trop nombreux pour en faire l'énumération, & trop récens pour être oubliés, que les *François* ont retirés de leur attention à avoir une quantité prodigieuſe de bons Ingénieurs, ne confirme que trop ce que je viens de dire.

A propos d'Ingénieurs, & de l'uſage dont ils pourroient être, je ne ſçaurois m'empêcher de déplorer les imperfections de pluſieurs rélations de Pays éloignés, qui ne viennent que de ce que leurs Auteurs, ſouvent habiles d'ailleurs, n'ont ſçu ni deſſiner ni lever un plan: au lieu que s'ils avoient joint à ces connoiſſances le talent, peu difficile à acquérir, de faire les Obſervations Aſtronomiques les plus communes, la Géo-

raphie ſeroit bien plus par-
ite qu'elle n'eſt à préſent ;
s dangers de la Navigation
roient conſidérablement di-
inués ; & nous connoîtrions
ieux, que nous ne faiſons,
s Mœurs, les Arts, & les pro-
uctions des Pays étrangers.
uand je fais attention aux
uiſſans motifs, qui devroient
ngager tous les Voyageurs à
cquérir, au moins en partie,
s qualités que je viens d'in-
iquer, ſur-tout l'Art de deſſi-
er, qui faciliteroit leurs obſer-
ations, aideroit & fortifieroit
ur mémoire, & leur épargne-
it des deſcriptions ennuieu-
s & ſouvent inintelligibles,
ne puis que m'étonner que
uelqu'un, qui veut ſe tranſ-
orter dans des Pays éloignés,

pour ſon inſtruction, ou pour celle des autres, néglige un moyen auſſi néceſſaire. J'ajouterai, pour donner un nouveau degré de force à cet argument, qu'outre les uſages du Deſſein, déja indiqués, il y en a un, qui, quoique moins frappant, eſt peut-être plus important que tous les autres; ſçavoir que ceux qui ſont accoutumés à deſſiner des objets, les voyent bien plus diſtinctement que d'autres, qui n'ont pas la même habitude. Car c'eſt une choſe connue par expérience, qu'après avoir enviſagé un objet, même aſſez ſimple, notre attention ou notre mémoire ſont rarement aſſez fortes pour nous repréſenter exactement les différentes parties de l'objet; puiſ-

ue, tout bien examiné, il ſe
rouvera que nous nous ſom-
nes trompés à l'égard de quel-
ues parties, & qu'il y en a
'autres que nous n'avions ab-
olument point apperçues; au
eu que celui, qui contracte
habitude de deſſiner ce qu'il
oit, apprend auſſi à rectifier
ette inattention. En compa-
ant ſes idées copiées ſur le
apier avec l'objet qu'il veut
epréſenter, il remarque en
uoi il a été trompé par l'ap-
arence, & acquiert avec le
emps la faculté de voir des
arties, qui lui auroient échap-
é auparavant, & de mieux
onſerver l'idée de ce qu'il ap-
erçoit qu'il ne lui auroit ja-
nais été poſſible, ſans les
rogrès qu'il a faits dans le
Deſſein.

Ces réfléxions, qui méritent inconteſtablement l'attention de tous les Voyageurs, conviennent d'une façon encore plus particuliére aux Officiers de Marine; puiſque, faute d'entendre l'art de deſſiner & de lever des Plans, il n'y a plus de Cartes ni de vues de terre à avoir, ni, par cela même, preſque plus de Navigation. C'eſt ſans doute, en conſidération de tous ces avantages, que Sa Majeſté a établi un Maître de Deſſein à *Portsmouth*, pour l'inſtruction de ceux qui ſont deſtinés à remplir les différens emplois de la Marine. On trouve aſſez de Gens prévenus de l'idée, qu'un bon homme de Mer doit être auſſi rude & auſſi intraitable que l'Element, auquel il eſt ous les jours expoſé, & qui royent qu'être homme de letres & verſé dans les Sciences & les Arts, eſt le propre d'un homme efféminé, & à qui manque cette férocité qu'ils nous veulent faire regarder comme a marque infaillible du vrai courage. Il faut ſuppoſer que de pareilles abſurdités n'ont amais été favoriſées par le Public, & qu'en tout cas leur régne eſt paſſé. Si ceux qui gardent encore quelques reſtes de ces erreurs, étoient capables de raiſon, ou dociles à l'expérience, il ſuffiroit, pour les convaincre, de leur dire, que les meilleurs Deſſeins qu'ils trouveront dans cette rélation, quoiqu'aſſez bien faits pour faire honneur à un Peintre de profeſſion, ſont l'Ouvrage de M. *Piercy Brett*, un des Lieutenans de M. *Anſon*, & depuis Capitaine du *Lion.* Quand M. *Brett* ne ſeroit connu que par ſon mémorale combat contre l'*Eliſabeth*, action comparable aux plus belles que notre ſiécle ait vues, il n'en faudroit pas davantage pour prouver ma théſe, c'eſt que les beaux Arts ſont bien éloignés de diminuer en rien la valeur, le ſens, & l'adreſſe de ceux qui s'y appliquent. Si on conſidére que la pratique la plus commune de la Navigation, dépend de pluſieurs branches de différentes Sciences, & ſi l'on fait attention aux avantages que la pratique a tirées de ces Sciences, à ne remonter qu'à un petit nombre d'années, on ſera porté à croire qu'il n'y a aucune profeſſion qui exige plus de théorie & de réfléxion que la Marine, ſans compter la Géographie, la Géométrie & l'Aſtronomie, qu'un Officier de Marine ne peut ignorer tout à fait ſans rougir, vu que ſon Journal & l'eſtime journaliére du cours de ſon Vaiſſeau ne ſont fondées que ſur des branches de ces Arts; on ne peut douter que la manœuvre, & la conduite d'un Vaiſſeau, l'arrimage, & la diſpoſition des Voiles, ne ſoient des articles où la connoiſſance des méchaniques ne ſoit d'une très-grande utilité. Lorſqu'on examine la fabrique d'un Vaiſſeau, le nombre & la variété de ſes Voiles, & tout ce qui eſt néceſſaire pour les mettre dans leurs différentes poſitions, on eſt frappé de l'invention, & de la ſagacité, qui y paroît; mais on ſent en même-temps, qu'un tour de génie ſçavant & ſpéculatif peut trouver des moyens de faire agir les parties d'une Machine auſſi compoſée, bien plus avantageux que ceux qu'offre une routine aveugle. Mais il eſt temps de finir cette digreſſion, elle retarde le plaiſir qu'aura le Lecteur en liſant un Ouvrage, qui mérite certainement quelque attention de la part du Public, par l'importance du ſujet & par l'excellence des matériaux dont il eſt compoſé; avec quelque peu d'art & de talent qu'on les ait mis en œuvre.

AVIS
AU LECTEUR
SUR CETTE EDITION.

LA Préface que M. Walter a mis à la tête de la relation du Voyage de l'Amiral *Anſon*, en fait ſi bien ſentir l'utilité, qu'il n'y a rien à ajouter à ce qu'il a dit à cet égard, & la grande réputation que cet ouvrage a eu en Angleterre, auſſi-tôt qu'il y a paru, a parfaitement répondu à ce que ſon Auteur avoit droit d'en attendre. Ce ſuccès a fait penſer aux Libraires qui donnent la préſente édition de ce Voyage, qu'il méritoit d'être traduit en notre Langue, & ils ſe ſont pour cet effet adreſſés à une perſonne, qui aſſurément a tous les talens requis pour entreprendre une pareille traduction, & s'en acquiter au gré du Public; mais les grandes occupations de cette perſonne, livrée à l'étude des Sçiences les plus abſtraites, ne lui ayant pas permis de travailler avec la même aſſiduité, que quelqu'un dont le tems auroit été moins rempli, les Libraires ont été prévenus par ceux de Hollande; & on a vû paroitre en ce Pays, une traduction qui quoique bien éloignée d'être exempte de défauts, eſt cependant, au jugement de la perſonne à laquelle les Libraires ont été enfin obligés d'avoir recours, aſſez bien faite, pour pouvoir être réimprimée à l'aide de quelques corrections. Les Libraires ſe ſont déterminés à prendre ce parti, en ſuivant le conſeil de cette perſonne; d'autant plus volontiers qu'ils y ont été forcés par tous les délais qu'ils ont eu à eſſuyer de la part de la premiére, délais qui les ont amenés au point de ne pouvoir plus retarder leur édition, ſans fatiguer & laſſer la patience du Public. La crainte de cet inconvénient a fait qu'ils ont mieux aimé renoncer à l'exécution du projet annoncé dans les Journaux, que d'en faire trop attendre l'exécution.

On ne donne donc point ici comme on l'avoit promis, une nouvelle traduction enrichie de notes, il a été impoſſible de ſatisfaire à cette promeſſe en auſſi peu de tems qu'on en a donné à la perſonne qui a pris ſoin de cette édition, il a fallu ſe borner à comparer avec le texte, la traduction imprimée en Hollande pour corriger les fautes qui s'y pouvoient trouver. Cet éxamen n'a pas été inutile, à la vérité l'Auteur de cette traduction ne s'eſt pas ſouvent écarté du ſens de ſon original, cela ne lui eſt pas arrivé plus de deux ou trois fois; mais malgré cela on n'a pas laiſſé que d'avoir à le relever de bien des erreurs, telles que termes impropres, expreſſions & locutions qui ne ſont pas Françoiſes, au nombre deſquelles on peut compter des barbariſmes & ſolecíſmes, quelques omiſſions, paraphraſe aulieu de traduction, & cela dans bien des endroits. Le tout a été réformé, & on ſe flate que ces différens changemens ont mis l'ouvrage dans un beaucoup meilleur état &

l'ont rendu bien plus digne d'être préſenté au Public. L'on a d'ailleurs rien épargné pour ſurpaſſer l'édition de Hollande quant à l'impreſſion & à la gravure des Eſtampes & Cartes Géographiques.

NAPOLI

Digitized by Google

Tom. I. Pag. I.

30
20
10
0
10
0
70
OCEAN SEPTENT.
ISLANDE

VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

De l'équipement de l'Eſcadre : Incidens relatifs à cette Eſcadre, depuis la réſolution priſe de la mettre en mer juſqu'à ſon départ de Sainte Hélène.

J'Ai deſſein de donner la relation des principales opérations de l'Eſcadre commandée par M. Anſon; mais comme il eſt ſurvenu bien des changemens dans ſa deſtination, ſa force & ſon équipement, durant les dix mois qui ſe ſont écoulés depuis ſa réſolution priſe de la mettre en mer, juſqu'à ſon départ de *Sainte Hélène*, j'ai cru que le récit exact de ces changemens étoit un détail qu'on devoit au Public, & pour l'honneur de ceux qui ont formé le projet de l'expédition, en ont donné le plan, l'ont fait paſſer par leur crédit, & pour la juſtification de ceux auxquels on en a confié l'exécution. Il paroîtra clairement par-là, qu'on doit attribuer les accidens, qui empêchèrent dans la ſuite que cette Expédition n'ait été auſſi avantageuſe à la Nation, que la force de l'Eſcadre & l'attente du Public ſembloient le promettre, à une ſuite d'enchaînemens d'obſtacles qu'il n'a pas été poſſible à M. *Anſon* avec toute ſon habileté d'éviter ni d'applanir, obſtacles qui en interrompant plus d'une fois ſes préparatifs, ont apporté un délai préjudiciable à l'entrepriſe.

Quand vers la fin de l'Eté de l'Année 1739, on prévit que la guerre avec l'*Eſpagne* étoit inévitable, pluſieurs perſonnes de diſtinction qui étoient alors chargées de l'adminiſtration des affaires, jugèrent que la démarche la plus prudente que la Nation pût faire, dès que la rupture ſeroit déclarée, étoit d'attaquer cette Couronne dans ſes établiſſemens éloignés, car comme, en ce tems-là, il y avoit une grande probabilité de ſuccès, nous aurions, par ce moyen, pu ôter à l'Ennemi ſes principales reſſources, & le réduire à la néceſſité de déſirer ſincerement la paix, puiſqu'il ſe ſeroit vu privé de ces retours d'argent, qui le mettoient en état de continuer la guerre.

En conſéquence de ces idées, on examina plus d'un projet dans le Conſeil, & différentes réſolutions y furent priſes. On convint d'abord, que *George Anſon*, Ecuyer, actuellement Capitaine du *Centurion*, ſeroit nommé Commandant en Chef pour une de ces Expéditions. Comme il étoit alors en Courſe, on envoya un Vaiſſeau, dès le commencement de *Septembre*, à l'endroit où il croiſoit, pour lui ordonner de revenir avec ſon Vaiſſeau à *Portſmouth*. Dès qu'il y fut arrivé, c'eſt-à-dire le 10 du mois de *Novembre* ſuivant, il reçut une Lettre de M. le Chevalier *Wager*, qui lui marquoit de ſe rendre à *Londres*, & de ſe préſenter à l'Amirauté. Etant là le Chevalier *Wager* lui dit, qu'on alloit équiper au plutôt deux Eſcadres pour deux Expéditions ſecrettes, qui auroient néanmoins quelque eſpece de connexion enſemble : Que lui M. *Anſon*, auroit le commandement de l'une, & M. *Cornwal*, qui a depuis perdu la vie glorieuſement en combattant pour ſa patrie, celui de l'autre : Que l'Eſcadre ſous les ordres de M. *Anſon* devoit prendre à bord trois Compagnies indépendantes, chacune de cent hommes, & le Régiment d'Infanterie de *Bland* : Que ce Colonel qui devoit être du Voyage, commanderoit les forces de Terre, & qu'auſſitôt que l'Eſcadre ſeroit prête à mettre en mer, ils partiroient, avec ordre exprès de ne toucher en aucun endroit qu'à la pointe de *Java* dans les *Indes Orientales* : Qu'ils ne s'arréteroient en cet endroit que pour faire de l'Eau, & iroient delà directement à la Ville de *Manille* ſituée dans *Luçon* une des Iles *Philippines* : Que l'autre Eſcadre devoit être de même force que celle qui ſeroit ſous les ordres de M. *Anſon* & qu'on la deſtinoit à faire le tour du Cap *Horn* pour ſe rendre dans la Mer du *Sud*, & y ranger la côte, & qu'après avoir croiſé ſur les Ennemis dans ces parages, & avoir attaqué leurs établiſſemens, cette Eſcadre reviendroit à *Manille*, & y joindroit l'Eſcadre de M. *Anſon*, pour y procurer des rafraîchiſſemens aux équipages, radouber les Vaiſſeaux, & recevoir peut-être de nouveaux ordres.

Ce projet étoit certainement très-bien conçu, & pouvoit contribuer puiſſamment, tant au bien public, qu'à la réputation & à la fortune de ceux qui avoient été choiſis pour l'exécuter; car ſi M. *Anſon* étoit parti pour *Manille* au tems & de la maniere que l'avoit dit le Chevalier *Wager*, il ſeroit, ſuivant toutes les apparences, arrivé ſur les lieux avant que les *Eſpa-*

gnols y euſſent reçu avis qu'ils étoient en guerre avec les *Anglois*, & par conſéquent avant qu'ils euſſent eu la moindre appréhenſion du danger qui les menaçoit, & ſe fuſſent mis en état de recevoir l'Ennemi. On peut hardiment ſuppoſer que la Ville de *Manille* ſe trouvoit dans une ſituation pareille à celle de tous les autres Etabliſſemens *Eſpagnols*, lors de la déclaration de guerre: c'eſt-à-dire, que les Fortifications de leurs meilleures Places étoient négligées, & en divers endroits tombées en ruine, leurs Canons démontés, ou rendus inutiles, faute de leurs affuts qu'ils avoient laiſſé dépérir de pourriture; leurs Magazins, deſtinés à contenir des Munitions de Guerre & de Bouche, tous vuides; leurs Garniſons mal payées, & par cela même peu fortes, & découragées, ou même mal intentionnées; & la Caiſſe

Royale du *Perou*, qui devoit ſeule remédier à tous ces déſordres, entierement épuiſée. On ſçait par des Lettres de leurs Vicerois & de leurs Gouverneurs, qui ont été interceptées, que c'étoit-là préciſément l'état de *Panama*, & des autres Places *Eſpagnoles* le long de la côte de la Mer du *Sud*, près de douze mois après notre déclaration de guerre: & l'on n'a aucun droit de s'imaginer que la Ville de *Manille*, éloignée d'environ la moitié de la circonférence de notre Globe, ait été l'objet de l'attention & des ſoins du Gouvernement *Eſpagnol* plus que *Panama*, & qu'il ſe ſoit intéreſſé à ſa conſervation préférablement à celle de cette derniere Place, & des autres Ports importans du *Perou* & du *Chili*, dont dépend la poſſeſſion de cet immenſe Empire. On ſçait même à n'en pouvoir douter, que *Manille* étoit alors incapable de faire une réſiſtance tant ſoit peu conſidérable, & qu'elle ſe ſeroit probablement rendue à la ſeule vue de notre Eſcadre. Pour ſe former une idée de quelle conſéquence cette Ville, & l'Ile, dans laquelle elle eſt ſituée, nous auroient été, il faut conſidérer, que l'air en eſt très-ſain, qu'elle a un bon Port, & une excellente Baye, que ſes habitans ſont en grand nombre, & qu'elle fait un commerce très-lucratif dans les principaux Ports des *Indes Orientales* & de la *Chine*, ſans compter celui qu'elle a avec privilege excluſif à *Acapulco*; dont les retours qui ne ſe font qu'en argent ſont évalués au plus bas prix à près de trois millions d'Ecus par an.

Le Chevalier *Wager*, perſuadé que l'éxécution de ce projet ne pouvoit être trop prompte, fit enſorte, que peu de jours après cette premiére conférence, c'eſt-à-dire, le 18 de *Novembre*, M. *Anſon* reçut ordre de prendre le commandement des Vaiſſeaux l'*Argyle*, le *Sévern*, la *Perle*, le *Wager*, & le *Tryal*, Chaloupe armée en guerre. Le même mois il reçut encore quelques autres ordres: ceux qui regardoient l'avitaillement de l'Eſcadre, ne lui furent expédiés qu'au mois de *Décembre* ſuivant. Mais M. *Anſon* s'étant rendu à l'Amirauté au commencemant de *Janvier*, apprit du Chevalier *Wager*, que pour des raiſons que lui Chevalier *Wager* ignoroit, l'Expédition de *Manille* n'auroit point lieu. On conçoit aiſément quel dut être ſon chagrin de ſe voir privé de la direction d'une entrepriſe ſi ſûre, ſi honorable, &, à tous égards, ſi avantageuſe, ſur-tout après une dépenſe conſidérable qu'il avoit faite pour ſe pourvoir de tout ce qui pourroit lui être néceſſaire dans ce Voyage, qu'il prévoyoit devoir être aſſez long. Cependant le Chevalier *Wager*, pour le conſoler un peu de ce contretemps, l'informa que l'Expédition dans la Mer du *Sud* ſe feroit pourtant, & que lui, M. *Anſon*, & ſon Eſcadre, dont la premiére deſtination étoit changée, y ſeroient employés.

Le 10 de *Janvier* il reçut ſa commiſſion, qui l'établiſſoit Commandant en Chef de l'Eſcadre en queſtion, qui, à la ſeule différence près qu'on ſubſtitua, durant le cours des préparatifs, le *Glouceſter* à la place de l'*Argyle*, fut celle avec laquelle il partit plus de huit mois après de *Sainte Hélène*. Malgré le changement de deſtination, l'équipement de l'Eſcadre fut continué avec autant de vigueur que jamais ; & l'avitaillement, avec tout ce qui pouvoit dépendre de M. *Anſon*, ſe trouva ſi avancé que ce Chef d'Eſcadre compta de mettre en mer à l'inſtant même qu'il recevroit ſes derniers ordres, qu'il attendoit de jour en jour. A la fin le 28 de *Juin* 1740, le Duc de *Newcaſtle*, premier Sécretaire d'Etat, lui remit les inſtructions de Sa Majeſté en date du 31 de *Janvier* 1739, accompagnées d'une autre inſtruction des Seigneurs Régens, en date du 19 de *Juin* 1740. Après avoir reçu ces piéces, M. *Anſon* ſe rendit d'abord à *Spithead*, dans l'intention de partir au premier vent favorable, s'imaginant qu'il n'auroit plus de retardemens à eſſuyer. Car quoiqu'il ſçût par les liſtes du monde qu'il devoit prendre à bord, qu'il lui manquoit trois cens Matelots, qu'il n'avoit pu obtenir malgré toutes ſes ſollicitations, le Chevalier *Wager* lui avoit dit que l'Amirauté avoit dépêché un ordre au Chevalier *Norris* de lui fournir le nombre de Matelots qui lui manquoit & il ne doutoit pas que cet ordre ne fût exécuté. Mais en arrivant à *Portsmouth*, il ſe trouva étrangement trompé dans ſon attente: car s'étant adreſſé au Chevalier *Norris*, il en reçut pour réponſe, que bien loin de pouvoir lui fournir des Matelots, il en avoit beſoin lui-même pour ſa propre Flotte. Ce contretems produiſit un retardement conſidérable; car ce ne fut qu'au mois de *Juillet* qu'on lui fournit une partie du monde qu'il lui manquoit. L'Amiral *Balchen*, qui prit le commandement de la Flotte à *Spithead*, après le départ du Chevalier *Norris*, au lieu de trois cens Matelots, dont M. *Anſon* avoit beſoin, ne donna pour l'Eſcadre que cent ſoixante & dix hommes, dont trente-deux ſortoient de l'Hôpital. Il y en avoit trente-ſept autres du *Saliſbury*, avec trois Officiers du Régiment du Colonel *Lowther*, & quatre-vingt-dix-huit Soldats de Marine.

Ce déſagrément ne fut pourtant pas le dernier que le Chef d'Eſcadre eut à eſſuyer. Nous avons marqué ci-deſſus, que le Régiment du Colonel *Bland*, & trois Compagnies Indépendantes, chacune de cent hommes, devoient ſervir comme Troupes de débarquement à bord de l'Eſcadre. Mais on trouva bon de changer cet arrangement & toutes les forces de terre ſe réduiſirent à cinq cens Invalides, externes de l'Hôpital de *Chelſea*. Comme ces gens ſont des Soldats, que leur âge, leurs bleſſures,

u d'autres infirmités, rendent in-
pables d'aller en campagne & même
e faire le ſervice ordinaire des Ré-
imens, M. *Anſon* fut vivement tou-
é du choix d'un détachement de
ldats auſſi décrépits ; car il étoit plei-
ement perſuadé, que la plupart pé-
roient longtems avant que d'arriver
l'endroit où l'on auroit beſoin de
urs ſervices, parce que les délais,
i étoient ſurvenus à différentes re-
iſes, l'obligeroient à doubler le Cap
orn dans la ſaiſon la plus orageuſe
l'année. Le Chevalier *Wager* ſe
ignit à M. *Anſon* pour repréſenter,
e des Invalides n'étoient nullement
opres à un exploit Militaire, &
llicita fortement qu'on donnât d'au-
e monde ; mais on lui répondit que
s perſonnes, qui ſe connoiſſoient
ieux en Soldats que lui & M. *An-*
n, jugeoient que des Invalides étoient

tout ce qu'on pouvoit choiſir de mieux en cette occaſion. En vertu de cette déciſion, ils eurent ordre de ſe rendre à bord de l'Eſcadre le 5 d'*Août.* Mais au-lieu de cinq cens, il n'en arriva que deux cens cinquante-neuf, tous ceux qui avoient aſſez de jambes, ou du moins aſſez de forces pour ſortir de *Portſmouth*, ayant déſerté. Il ne reſta que ceux qui étoient Invalides à la rigueur des termes, la plupart âgés de ſoixante ans, & quelques-uns même de plus de ſoixante & dix. Il ſeroit difficile de s'imaginer une ſcène plus touchante, que celle de l'embarquement de ces infortunés Vétérans. Ils avoient aſſez d'expérience dans le ſervice pour démêler les malheurs qui les attendoient. La crainte de ces malheurs, mêlée d'indignation, étoit vivement peinte ſur leur viſage. On venoit les

enlever

enlever à une ſituation tranquille, pour les charger d'une entrepriſe fatiguante dont la foibleſſe de leur Corps & celle de leur Ame les rendoient également incapables, & dans laquelle ils devoient naturellement périr de maladies douloureuſes & de langueur, ſans avoir vu l'Ennemi en face, ni avoir contribué en rien au ſuccès de l'expédition, étoit-ce donc là la récompenſe d'avoir ſacrifié leur jeuneſſe & tout le tems de leur vie qu'ils avoient eu quelque vigueur & quelque activité au ſervice de leur Patrie?

Je ne ſçaurois m'empêcher d'obſerver ici, que ce fut un grand malheur, tant pour ce détachement de Vieillards & de Malades, que pour l'Expédition même à laquelle ils furent employés; que parmi tous les Invalides externes de l'Hôpital de *Chelſea*, dont le nombre pouvoit monter à deux mille, les plus infirmes eurent la préférence pour une entrepriſe auſſi fatiguante que dangereuſe. Car perſonne n'ignore, que quoique les Invalides en général ne ſoient pas ceux dont on ſe ſert en pareille occaſion, on peut néanmoins, par un choix prudent, entre deux mille hommes, en trouver cinq cens, qui ayent encore quelques reſtes de vigueur: & M. *Anſon* s'étoit attendu, qu'on lui choiſiroit du moins ce qu'il y auroit de meilleur; mais il vit avec douleur, que tout le Détachement étoit un aſſemblage d'objets propres à exciter la pitié. Par la déſertion, dont nous avons parlé, cet aſſemblage perdit le peu de ſanté & de forces qu'il pouvoit avoir encore, deſorte que le Chef d'Eſcadre pouvoit emmener avec lui, s'il le vouloit, les

Malades les plus infirmes d'un Hôpital.

Il ne faut pas oublier ici une autre particularité importante dans l'Equipement de cette Eſcadre. On propoſa à M. *Anſon*, après que la réſolution eut été priſe qu'il iroit dans la Mer du *Sud*, de prendre avec lui deux perſonnes ſous le titre d'Agens Avitailleurs. Ceux, auxquels on deſtinoit cette commiſſion, avoient été autrefois employés dans les *Indes Occidentales Eſpagnoles*, au ſervice de la Compagnie du *Sud*; & l'on ſuppoſa que les intelligences qu'ils avoient ſur cette côte, les mettroient en état de procurer des vivres à l'Eſcadre par les voyes de la douceur, quand il n'y auroit pas moyen d'en avoir par la force des armes. Ces Agens Avitailleurs devoient, pour cet effet, faire tranſporter à bord pour la valeur de

15000 livres ſterling en marchandiſes; car ils avoient réprésenté, qu'il leur ſeroit bien plus aiſé d'avoir des vivres pour des marchandiſes, que pour la valeur des mêmes marchandiſes en argent. De quelque prétexte qu'on pût colorer ce projet, perſonne n'en fut la dupe; & l'on n'eut aucune peine à comprendre, que l'unique but de ces Agens étoit de s'enrichir, par le commerce avantageux qu'ils ſe propoſoient de faire le long de cette côte. M. *Anſon*, dès le commencement, s'oppoſa à la nomination des Agens Avitailleurs, & à la permiſſion qu'on vouloit leur accorder de prendre une Cargaiſon à bord; il lui paroiſſoit que, dans le peu de Ports amis, où il auroit occaſion de relâcher, il n'auroit pas beſoin du ſecours de ces MM. pour avoir les proviſions que l'endroit pourroit fournir; & ſur la côte ennemie, il ne penſoit pas qu'ils puſſent lui procurer des vivres, à moins que (ce qu'il avoit bien réſolu de ne pas ſouffrir) les opérations militaires de ſon Eſcadre ne duſſent être reglées ſur les ridicules vues de leurs projets de commerce. Tout ce qu'il croyoit que le Gouvernement devoit faire en cette occaſion, étoit de faire embarquer ſur la Flotte pour la valeur de 2 ou 3000 livres ſterling de ces ſortes de choſes, que les *Indiens*, ou les *Eſpagnols* établis dans les endroits les moins cultivés de la côte, voudroient peut-être prendre en échange pour des vivres. Et pour cela une Cargaiſon médiocre ſuffiſoit. Mais quoique le Chef d'Eſcadre s'oppoſât à l'établiſſement de ces Officiers, & à leur projet; cependant, comme ils avoient inſinué que leur plan, outre l'avantage d'avitailler l'Eſcadre, pourroit contribuer à établir un commerce lucratif ſur cette côte, quelques perſonnes de la premiére diſtinction leur prêtérent l'oreille, & des 15000 liv. ſterling que devoit valoir leur Cargaiſon, le Gouvernement convint de leur en avancer 10000. Ils levérent les 5000 autres à la groſſe aventure. Les marchandiſes qu'ils achetérent avec cette ſommé, furent les ſeules qu'on embarqua à bord de l'Eſcadre, quels que ſoient les bruits qu'on ait pu par la ſuite répandre artificieuſement dans le Public pour exalter la valeur de la Cargaiſon.

Cette Cargaiſon fut d'abord miſe à bord du *Wager*, Vaiſſeau deſtiné à ſervir de Magazin, parce qu'on ne voulut pas en embarraſſer les Vaiſſeaux de Guerre. Mais étant à *Ste. Cathrine*, M. *Anſon* conſidéra que ſi l'Eſcadre venoit à être diſperſée, quelques-uns des Vaiſſeaux pourroient prétexter de manquer de proviſions, faute de Cargaiſon pour les payer en troc. Pour ôter ce prétexte, il fit diſtribuer les marchandiſes du plus petit volume ſur les Vaiſſeaux de Guerre, & laiſſa le reſte à bord du *Wager*. Ce reſte a été perdu, auſſi bien qu'une grande partie de ce qui avoit été mis à bord des Vaiſſeaux de Guerre, par les différens accidens dont nous parlerons dans la ſuite, & on n'eut pas occaſion d'en employer la moindre partie ſur les côtes qu'on viſita; tout ce qu'on en rapporta en *Angleterre* ne rendit pas le quart de la valeur de l'emplette. C'eſt ce que le Chef d'Eſcadre avoit prédit, malgré les magnifiques eſpérances que bien des gens avoient conçues ſur ce commerce. Mais revenons à ce qui ſe paſſoit à *Portſmouth*.

Pour ſuppléer aux deux cens quarante Invalides qui avoient déſerté, on fit embarquer deux cens & dix hommes, détachés de différens Régimens de Marine: tous Soldats des plus novices, qu'on ne faiſoit que d'enrôler, & qui n'avoient de Militaire que l'uniforme ; aucun d'eux n'ayant été aſſez exercé au maniment des armes, pour qu'on lui permît de faire feu. Le dernier Détachement des gens vint à bord le 8 d'*Août*, & le 10 l'Eſcadre fit voile de *Spithéad*, pour *Ste. Hélène*, où elle devoit attendre le vent favorable pour commencer ſon voyage.

Mais il s'en falloit beaucoup que nous fuſſions au bout des délais que nous avions à eſſuyer ; nous étions déja avancés dans une ſaiſon où les vents d'Oueſt ſont ordinairement fort conſtans & violens ; on jugea à pro-

pos

pos de nous faire mettre en Mer en compagnie avec la Flotte, commandée par l'Amiral *Balchen*, & les Vaiſſeaux de tranſport deſtinés à l'expédition de Mylord *Cathcart.* Nous faiſions tous enſemble vingt & un Vaiſſeaux de Guerre, & cent vingt-quatre Vaiſſeaux de Tranſport ou Marchands, deſorte que nous ne pouvions nous flatter de ſortir du Canal, avec une auſſi grande Flotte, ſans le ſecours d'un vent favorable d'une aſſez longue durée; & c'eſt ce que nous avions de jour en jour moins lieu d'eſpérer, puiſque nous approchions de l'équinoxe. Cependant les tréſors du *Pérou*, ces monts d'or que nous nous étions promis, s'évanouiſſoient inſenſiblement, & l'idée du paſſage du Cap *Horn*, pendant l'hyver, avec tous ſes dangers & ſes difficultés, vint remplir leur place dans notre imagination. Nous paſsâmes ainſi quarante jours à *Sainte Hélène*, après quoi nous reçûmes ordre d'en partir ſans Mylord *Cathcart*; mais ces quarante jours ne ſe paſſérent pas ſans les fatigues rebutantes de mettre ſouvent à la voile & d'être obligés à retourner, ſans compter des périls, plus grands quelquefois que nous n'en avons éprouvé dans le reſte d'un Voyage autour du Monde. La premiére fois que le vent ſe rendit favorable, ce qui fut le 23 d'*Août*, nous mîmes à la voile, & M. *Balchen* n'épargna rien pour gagner la haute Mer; mais le vent rechangeant bientôt, nous ramena à *Ste. Hélène*, non ſans danger, & même deux Vaiſſeaux de Tranſport, s'abordérent en virant & s'endommagérent. Nous fîmes encore dans la ſuite deux ou trois autres tentatives auſſi inutiles, & le 6 de

Septembre, étant revenus à l'Ancre à *Ste. Hélène*, le Vent devint ſi violent que toute la Flotte fut obligée d'amener les vergues & les mats de Perroquet, de peur de chaſſer ſur les Ancres. Cette précaution n'empêcha pas même que le *Centurion* ne chaſſât ſur ſes Ancres, le ſoir ſuivant, & nous fûmes en grand danger de dériver ſur le Prince *Frédéric* de ſoixante & dix piéces, qui étoit à l'Ancre à peu de diſtance de notre Arriere; par bonheur ce Vaiſſeau dériva auſſi, & par-là nous en reſtâmes à même diſtance. Cependant nous ne nous crûmes hors de péril, que lorſque nous eûmes laiſſé tomber notre grand Ancre, ce qui nous ſauva heureuſement.

Le 9 de *Septembre* nous eûmes quelque eſpoir de délivrance, par un ordre que M. *Anſon* reçut des Seigneurs Régens, de partir à la premiere occaſion, avec ſon Eſcadre ſeule, en cas que Mylord *Cathcart* ne fût pas prêt. Ainſi délivré de l'incommode compagnie d'une ſi grande Flotte, notre Chef d'Eſcadre réſolut de lever l'Ancre & de travailler à ſortir du Canal, à la faveur des Marées dès que le Vent plus modéré le permettroit. C'eſt ce que nous aurions pu faire facilement deux mois auparavant avec notre Eſcadre ſeule, ſi les ordres que l'Amirauté avoit donnés pour nous faire fournir des Matelots avoient été exécutés, & ſi nous n'avions pas eu à ſouffrir les autres délais que nous avons rapportés ci-deſſus. A la vérité ces eſpérances d'un prompt départ diminuerent bientôt, par l'ordre que M. *Anſon* reçut le 12 de *Septembre*, par où il lui étoit enjoint de prendre ſous ſon Convoi, le *St. Albans* & la Flotte de *Turquie*, de joindre à *Torbay* ou à *Pli-*

mouth, le *Dragon* & le *Wincheſter*, & les Flottes qui alloient au *Détroit* & en *Amérique*; & de leur faire compagnie auſſi longtems que nous ferions même route. Cette gêne d'un Convoi nous fit de la peine, & nous donna lieu de craindre que notre cours juſqu'à *Madère* n'en fût retardé. Cependant M. *Anſon*, ſe trouvant Commandant en Chef, réſolut de s'en tenir à ſon premier projet, de tâcher de ſortir du Canal, à la faveur des Marées, à la premiere occaſion; & pour gagner du tems, il écrivit à *Torbay*, afin que les Flottes, qu'il devoit y recevoir ſous ſon Convoi, ſe tinſſent prêtes à le joindre ſans délai dès qu'elles le verroient approcher. Enfin le 18 de *Septembre*, il partit de *Ste. Hélène*, & quoique le vent fût d'abord contraire, il eut le bonheur de ſortir du Canal en quatre jours, comme nous le dirons dans le Chapitre ſuivant.

Par tout ce que nous avons rapporté de la maniere dont on s'y prit pour l'équipement de notre Eſcadre, il paroit clairement que notre Expédition peut être conſidérée ſous deux points de vue fort différens, celui qu'elle avoit au commencement de *Janvier*, où elle avoit été d'abord fixée, & celui qu'elle eut à la fin de *Septembre*, que nous ſortîmes du Canal; pendant cet intervalle de tems, nous vîmes diminuer par pluſieurs accidens, notre nombre, nos forces, & la probabilité du ſuccès. Au-lieu de voir remplacer nos vieux & chétifs Matelots, par d'autres plus jeunes & plus habiles, & d'avoir nos équipages complets, juſqu'à un nombre ſuffiſant, comme on l'avoit d'abord promis à notre Chef d'Eſcadre, nous fûmes obligés de nous contenter des gens que nous avions, tels qu'ils étoient; & pour tout renfort, au-lieu de trois cens hommes qui nous manquoient, on nous en envoya cent ſoixante & dix, la plupart tirés de l'Hopital, ou Recrues de Marine qui n'avoient jamais entré dans un Vaiſſeau. Nous fûmes encore plus mal partagés du côté des Troupes de débarquement; nous devions avoir le Régiment de *Bland*, qui étoit un vieux Corps, & trois Compagnies Indépendantes de cent hommes chacune, & nous eûmes en tout quatre cens ſoixante & dix Invalides, ou nouvelles Recrues de Marine, les uns incapables de ſervice, par l'âge & les infirmités, & les autres inutiles, parce qu'ils ne ſçavoient rien de ce qu'ils devoient faire. Notre plus grand mal ne vint pourtant pas du manque de forces, cauſé par tous ces changemens, mais les diſputes & les difficultés qu'ils occaſionnérent, & que toute l'autorité de l'Amirauté ne put faire finir à tems, cauſérent un délai dont les déſaſtres qui nous arrivérent furent la ſuite. Car c'eſt ce qui nous obligea à doubler le Cap *Horn*, dans la plus dangereuſe ſaiſon de l'année; delà la diſſipation de notre Eſcadre, la perte de notre monde, & le danger que nous courûmes d'y périr. Ce n'eſt pas tout; ces délais donnérent à l'ennemi le tems de ſe mettre ſi bien au fait de nos projets, qu'une Perſonne, employée par la Compagnie du *Sud* & qui venant de *Panama*, arriva à *Portſmouth*, trois ou quatre jours avant que nous en partiſſions, dit à M. *Anſon* tout ce qu'il y avoit de plus important touchant nos Forces & notre deſtination ; & toutes ces particularités, il les avoit appriſes des *Eſpagnols*, avant qu'il les quittât. Une circonſtance fort ſinguliere fait encore mieux voir, combien ces derniers étoient bien informés. Ils avoient envoyé une Eſcadre, pour nous ſurprendre. Cette Eſcadre nous attendoit à la hauteur de *Madere*, & le Commandant étoit ſi bien inſtruit de la forme & de la figure du Pavillon de M. *Anſon*, & l'avoit ſi bien imité, qu'il attira par ce moyen la *Perle*, un des Vaiſſeaux de notre Eſcadre, à la portée de ſon canon, avant que le Capitaine de la *Perle* s'apperçut de ſon erreur.

◆

CHAPITRE II.

Paſſage de Sainte Hélène *à l'Ile de* Madere*; avec une courte deſcription de cette Ile; & ce qui nous y arriva.*

LE 18 *Septembre* 1740, l'Eſcadre, comme nous l'avons dit dans le Chapitre précédent, partit de *Sainte Hélène* avec un vent contraire, M. *Anſon* ſe propoſant de ſortir du Canal à la faveur des marées ; car il craignoit moins les incommodités qu'il auroit à eſſuyer, que le riſque de voir manquer l'entrepriſe, en perdant probablement bien du tems à attendre que le vent devînt favorable. L'Eſcadre deſtinée à cette Expédition conſiſtoit en cinq Vaiſſeaux de guerre, une Chaloupe armée en guerre, & deux Navires d'avitaillement. Les Vaiſſeaux étoient le ***Centurion*** de ſoixante pièces de canon, & de quatre cens hommes d'équipage, commandé par *George Anſon*; le *Glouceſter*, de cinquante pièces, & de trois cens hommes d'équipage, commandé par *Richard Norris;* le *Severn*, de même force que le *Glouceſter*, avoit pour Commandant *Edouard Legg*; la *Perle*, de quarante pièces, & de deux cens cinquante hommes d'équipage, étoit ſous les ordres de *Matthieu Mitchel*; le *Wager*, de vingt-huit pièces, & monté de cent ſoixante hommes, avoit pour commandant *Dandy Kidd*; enfin le *Tryal*, Chaloupe de huit pièces, & de cent hommes, étoit commandé par *Jean Murray*. Les deux Navires d'avitaillement étoient des Pinques, dont la plus grande pouvoit contenir quatre cens tonneaux, & l'autre environ la moitié de cette charge. Ces Bâtimens devoient nous accompagner, juſqu'à ce que les vivres que nous avions à bord, fuſſent conſumées aſſez pour qu'il y eût place pour les Proviſions à bord des deux Pinques, qui devoient être alors déchargées. Outre l'Equipage de ces Navires, il y avoit à bord de l'Eſcadre quatre cens ſoixante & dix Invalides & Soldats de Marine, portant le nom de Forces de terre, & commandés par le Lieutenant-Colonel *Cracherode*. Ce fut avec cette Eſcadre, conjointement avec le St. *Albans* & l'*Alouette*, & les Vaiſſeaux marchands ſous leur Convoi, que M. *Anſon* partit de *Sainte Hélène*, & ſortit du Canal à la faveur des marées en quarante-huit heures. Le matin du 20 nous découvrîmes, à la hauteur du *Ram-Head*, le *Dragon*, le *Wincheſter*, le *South-Sea Caſtle* & le *Rye*, avec pluſieurs Bâtimens marchands ſous leur Convoi. Nous les joignîmes vers le midi du même jour, notre Chef d'Eſcadre ayant ordre (auſſi bien que le St. *Albans* & l'*Alouette*) de veiller à leur ſureté, auſſi longtems que leur route & la nôtre ſeroient la même. Quand nous ne fûmes plus qu'à une médiocre diſtance de cette derniére Flotte, M. *Anſon* fit arborer ſon pavillon, & fut ſalué par tous les Vaiſſeaux de guerre à la fois.

Après cette jonction, nous formions une Flotte d'onze Vaiſſeaux de guerre, & d'environ cent cinquante Navires marchands, deſtinés pour les Echelles du *Levant*, pour le Détroit de *Gibraltar*, & pour nos Colonies d'*Amérique*. Le même jour M. *Anſon* ordonna par un ſignal à tous les Capitaines des Vaiſſeaux de guerre, qu'ils euſſent à ſe rendre à ſon bord, où il leur donna leurs inſtructions, tant par rapport à leur route qu'à l'égard de ce qu'ils auroient à obſerver en cas d'Action. Nous courûmes enſuite tous au Sud-Oueſt; & le lendemain à midi, qui étoit le 21, nous nous trouvâmes à quarante lieues du *Ram-Head*. Nous trouvant alors en pleine mer, le Chef d'Eſcadre ordonna au Capitaine *Mitchel* Commandant de la *Perle*, de devancer la Flotte chaque matin d'environ deux lieues, & de revenir tous les ſoirs à ſon poſte. Nous pourſuivîmes ainſi notre route juſqu'au 25, que le *Winchester*, qui eſcortoit le Convoi deſtiné pour l'*Amérique*, fit le ſignal concerté pour demander la permiſſion de ſe ſéparer de l'Eſcadre, & nous quitta après que M. *Anſon* eut répondu par un autre ſignal. Le St,

llbans & le *Dragon*, avec le Con-
oi deſtiné pour la *Turquie* & le *Dé-*
oit, en firent de même le 29. Après
tte ſéparation, il ne reſta plus que
otre Eſcadre, & nos deux Vaiſſeaux
avitaillement avec leſquels nous pri-
es la route de l'Ile de *Madere*. Mais
s vents nous furent ſi contraires,
ue nous eûmes la mortification de
ettre quarante jours à notre trajet
epuis *S. Hélène*, quoiqu'il ne faille ſou-
ent pour cela que dix à douze jours.
e retardement fut une des plus déſa-
éables circonſtances de notre voya-
e, & il jetta nos gens dans une mau-
iſe humeur; & leur donna un mé-
ntentement dont il n'y a que ceux
ui ſe ſoient trouvés en pareille ſitua-
on qui puiſſent avoir une juſte idée.
utre le découragement, & même
ſpece de dépit que le mauvais tems,
s vents contraires, un Voyage d'u-

ne longueur accablante, ne manquent jamais d'occaſionner, nous avions en particulier des raiſons eſſentielles d'être allarmés de cet embarras imprévu. Car étant parti d'*Angleterre* bien plus tard que nous n'aurions du, nous nous étions flattés de regagner ſur mer, au moins en partie, le tems, qu'on nous avoit ſi malheureuſement fait perdre à *Spithéad* & à *Sainte Hélène*. A la fin cependant, le *Lundi*, 25 d'*Octobre*, à cinq heures du matin, nous vîmes terre & jettâmes l'ancre à la rade de *Madere*, ſur quarante braſſes de profondeur: le *Brazenhéad* nous reſtant à l'E. vers le S., le *Loo* au N. N. O. & la grande Egliſe au N. N. E. A peine eûmes-nous mouillé, qu'un Corſaire *Anglois* paſſa derriere notre pouppe, & ſalua notre Commandant de neuf coups de canon, qui lui répondit

ondit de cinq. Le lendemain, le
onſul de l'Ile étant venu viſiter M.
nſon, nous le ſaluâmes de neuf
oups quand il vint à bord.

L'Ile de *Madere*, que nous avions
u enfin le bonheur de gagner, eſt
meuſe dans toutes nos Colonies
'*Amérique* par ſes excellens vins, que
Providence ſemble avoir deſtinés
u ſoulagement des habitans de la
one Torride. Elle eſt ſituée dans un
eau climat à 32°. 27' de Latitude
eptentrionale; ſa Longitude Occi-
entale, à compter de *Londres*, eſt,
ce que nous avons trouvé, entre
8°. 30', & 19°. 30', quoique les
artes la placent dans le 17 degré.
lle a une ſuite de montagnes, qui
urent Eſt-Oueſt; la côte qui va en
ente vers le midi eſt ſoigneuſement
ltivée, & abonde en vignobles; &
eſt de ce même côté que les Mar-

chands ont leurs maiſons de campagne, qui aident à former une vue tout-à-fait agréable. Il n'y a dans toute l'Ile qu'une ſeule Ville conſidérable, nommée *Fonzal*, ſituée dans la partie méridionale de l'Ile, au fond d'une large Baye: c'eſt le ſeul endroit de commerce, & le ſeul où une Chaloupe puiſſe aborder. *Fonzal*, du côté de la mer, eſt défendue par un rempart élevé, garni de canon, ſans compter une fortereſſe ſur le *Loo*, qui eſt un Rocher ſitué dans l'eau à une petite diſtance du rivage. La côte eſt couverte de grandes pierres, & la mer vient s'y briſer avec impétuoſité; deſorte que notre Commandant ne voulant pas hazarder les Chaloupes de ſes Vaiſſeaux, ordonna aux Capitaines de l'Eſcadre d'employer des Chaloupes *Portugaiſes* pour faire de l'eau.

Nous reſtâmes environ une ſemaine dans cette Ile, pour nous pourvoir de vin, d'eau, & autres rafraîchiſſemens. Le 3 de *Novembre*, le Capitaine *Richard Norris* ayant marqué par une Lettre à M. *Anſon*, qu'il ſouhaitoit de s'en retourner en *Angleterre*, pour le rétabliſſement de ſa ſanté, ce Chef d'Eſcadre lui accorda ſa demande, & le remplaça en donnant le Commandement du *Glouceſter* au Capitaine *Matthieu Mitchel*, le Capitaine *Kidd* paſſa du *Wager* ſur la *Perle*, & le Capitaine *Murray* du *Tryal* ſur le *Wager*. Le *Tryal* fut donné au Lieutenant *Cheap*. Ces arrangemens ainſi faits, avec quelques autres changemens relatifs aux places de Lieutenant, M. *Anſon* donna, dès le lendemain, leurs ordres aux Capitaines, marquant St. *Iago*, une des Iles du *Cap Verd*, pour le premier rendez-vous en cas de ſéparation. En cas qu'ils n'y trouvaſſent point le *Centurion*, ils devoient ſe rendre directement à l'Ile *Sainte Catherine*, ſur la côte du *Brézil*. Notre Eſcadre ayant achevé ce jour là de prendre à bord tous ſes rafraîchiſſemens, nous levâmes l'Ancre l'après midi, & perdîmes bientôt de vue l'Ile de *Madere*. Mais avant de pourſuivre le recit de ce qui nous arriva, nous croyons devoir rapporter en peu de mots quelles meſures l'Ennemi avoit priſes pour déconcerter tous nos deſſeins.

Quand M. *Anſon* rendit viſite au Gouverneur de *Madère*, il apprit de lui que, pendant trois ou quatre jours, vers la fin d'*Octobre*, on avoit vu, l'Occident de l'Ile, ſept ou huit Vaiſſeaux de ligne, & une Patache, & que cette derniére étoit venue chaque jour pour découvrir la côte. Le Gouverneur proteſta ſur ſon honneur, qu'ame qui vive dans l'Ile n'avoit eu la moindre communication avec quelqu'un de ces Vaiſſeaux, qu'il croyoit *François* ou *Eſpagnols*; quoique, ſuivant lui, il y eût plus d'apparence qu'ils étoient *Eſpagnols*. Sur cette information, notre Commandant détacha une Chaloupe, qui alloit très-bien à la voile, pour reconnoître l'Eſcadre ennemie. L'Officier fit huit lieues vers l'Oueſt, & revint ſans avoir rien vû, ſi bien que nous reſtâmes dans la même incertitude où nous avions été avant ſon départ. Cependant, nous ne pouvions guere douter, que cette Flotte n'eût été envoyée pour traverſer notre Expédition. Rien au monde ne leur auroit été plus facile, ſi, au-lieu de ſe tenir à l'Oueſt de l'Ile, ils avoient croiſé à l'Eſt. Car en ce cas, ils nous auroient néceſſairement rencontrés, & nous auroient obligés à jetter en mer une grande quantité de proviſions, qui ne pouvoient que nous embarraſſer s'il avoit fallu ſoutenir un combat; & cet article ſeul, indépendamment de l'Action & de ſes ſuites, ſuffiſoit pour nous contraindre à retourner ſur nos pas. La choſe étoit ſi ſimple & ſi naturelle, que nous cherchâmes les raiſons, qui avoient empêché qu'elle n'eût lieu. Celles qui nous parurent les plus vraiſemblables, étoient, que cette Eſcadre, *Françoiſe* ou *Eſpagnole*, avoit été envoyée, ſur l'avis de notre départ avec l'Amiral *Balcken*, & la Flotte deſtinée à l'Expédition du Lord *Cathcart.* Dans l'idée de ne pouvoir tenir contre des forces auſſi ſupérieures, que les nôtres l'étoient dans cette ſuppoſition, les Ennemis pouvoient n'avoir pas jugé à propos d'en venir à un engagement avec nous, qu'après notre ſéparation, qui ne devoit apparemment pas ſe faire avant notre arrivée à *Madére.* Telles furent alors nos conjectures, qui ne nous permettoient point de douter, que nous les rencontrerions ſur notre route vers les Iles du *Cap Verd.* Dans la ſuite de notre Expédition, pluſieurs d'entre nous eurent ſujet d'être convaincus, que cette Eſcadre étoit commandée par *Don Joſeph Pizarro*, & avoit été deſtinée à traverſer les entrepriſes de notre Eſcadre, à laquelle elle étoit conſidérablement ſupérieure en force. Comme cet armement des *Eſpagnols* a eu par ſa deſtination un rapport ſi particulier avec notre Expédition, & que la cataſtrophe qu'elle ſubit, quoique nullement due à notre habileté, ni à notre valeur, ne laiſſa pas d'être très-avantageuſe à *l'Ang'e-*

terre, je donnerai dans le Chapitre ſuivant un détail abrégé de ce que les Vaiſſeaux de cette Eſcadre eurent à ſouffrir depuis leur départ d'*Eſpagne* en 1740, juſqu'à ce que l'Aſie, le ſeul Vaiſſeau de l'Eſcadre qui revint en *Europe*, arriva à la *Corogne*, au commencement de 1746.

CHAPITRE III.

Hiſtoire de l'Eſcadre commandée par Don Joſeph Pizarro.

L'Escadre équipée par ordre de la Cour d'*Eſpagne* pour obſerver nos mouvemens, & traverſer l'éxécution de nos projets, étoit, à ce que nous ſuppoſons, la même que celle dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent. Le but de l'équipement de cette Eſcadre étant manifeſtement relatif à notre Expédition, le récit des malheurs qu'elle eſſuya, & dont nous avons été informés par des Lettres interceptées, & par d'autres moyens, nous a paru appartenir à cet Ouvrage. On verra par-là, que notre entrepriſe donna occaſion à la perte d'une partie conſidérable de la puiſſance Navale de l'*Eſpagne*, & empêcha cette Cour de pourſuivre avec la même ardeur l'éxécution de ſes deſſeins ambitieux en *Europe*; car les Hommes & les Vaiſſeaux, que les *Eſpagnols* perdirent dans ce long voyage, ne furent perdus pour eux qu'en conſéquence des précautions qu'ils prirent pour ſe mettre en garde contre nos attaques. Cette Eſcadre, à l'exception des deux Vaiſſeaux deſtinés pour les *Indes Occidentales*, qui ne s'en ſéparérent qu'après avoir quitté l'Ile de *Madere*, étoit compoſée des Vaiſſeaux de guerre ſuivans, ſous les ordres de *Don Joſeph Pizarro*.

L'*Aſie* de ſoixante-ſix piéces de Canon, & de ſept cens hommes, C'étoit le Vaiſſeau Amiral.

Le *Guipuſcoa* de ſoixante & quatorze piéces, & de ſept cens hommes, L'*Hermione* de cinquante - quatre piéces, & de cinq cens hommes.

L'*Eſpérance* de cinquante piéces; & de quatre cens cinquante hommes.

Le St. *Etienne* de quarante piéces; & de trois cens cinquante hommes; & une-Patache de vingt piéces.

Ces Vaiſſeaux outre leurs Matelots & leurs Soldats de Marine, avoient à bord un vieux Régiment d'Infanterie *Eſpagnole*, deſtiné à renforcer les Garniſons le long de la côte de la mer du *Sud*. Après que cette Flotte eut croiſé durant quelques jours ſous le vent de *Madere*, comme nous l'avons dit dans le Chapitre précédent, elle fit voile au commencement de *Novembre*, pour la riviere de la *Plata*, où elle laiſſa tomber l'ancre dans la Baye de *Maldonado*, à l'embouchure de cette riviere. Auſſitôt que ces Vaiſſeaux eûrent mouillé, l'Amiral *Pizarro* fit ſur le champ demander des vivres à *Buénos Ayres*, n'en ayant pris avec lui, à ſon départ d'*Eſpagne*, que pour quatre mois. Pendant que les *Eſpagnols* attendoient des proviſions en cet endroit, ils reçûrent avis de la part du Gouverneur *Portugais* de Ste. *Catherine*, que M. *Anſon* étoit arrivé à cette Ile le 21 du mois de *Décembre*, & ſe préparoit à remettre en mer avec toute la diligence poſſible. Cette démarche de ce Gouverneur, contraire aux Loix de la Neutralité, étoit une véritable trahiſon; mais elle fût fort avantageuſe à *Pizarro*, qui malgré la ſupériorité de ſes forces, avoit des raiſons, & même à ce qu'on prétend des ordres, d'éviter notre Eſcadre par-tout hormis dans la mer du *Sud*. Outre cela il ſouhaitoit très fort de doubler le Cap *Horn* avant nous, cela ſeul ſuffiſant, à ce qu'il croyoit, pour déconcerter tous nos deſſeins. C'eſt ce qui le détermina, auſſitôt qu'il ſçût que nous étions dans le voiſinage, & que nous avions deſſein de gagner le Cap *Horn*, à continuer ſa route avec les cinq grands Vaiſſeaux: la Patache ayant été jugée hors d'état de faire le voyage, fût déſagréée, & on en tira l'Equipage. L'Amiral *Eſpagnol*, après s'être arrêté dans la Baye de *Maldonado* dix ſept jours, en partît ſans attendre ſes proviſions, qui arrivérent au lieu de leur deſtination un jour ou deux après ſon départ. Cependant quelque précipité que fût ce départ, nous quittâmes la rade de Ste. *Catherine* quatre jours avant qu'il mît à la voile, & dans notre trajet juſqu'au Cap *Horn*, les deux Eſcadres ſe trouvérent quelquefois ſi près l'une de l'autre, que la *Perle*, un de nos Vaiſſeaux, étant ſéparée du reſte, donna dans la Flotte *Eſpagnole*, & ayant pris l'*Aſie* pour le *Cent rion* penſâ tomber entre les mains de l'Ennemi, & ne ſe ſauva qu'à peine, ayant été à la portée du Canon du Vaiſſeau Amiral.

Les *Eſpagnols* étant partis de *Maldonado* le 22 de *Janvier*, comme il a été dit, ils ne pouvoient guere ſe flatter d'arriver à la hauteur du Cap *Horn* avant l'Equinoxe; & avoient lieu de craindre un tems orageux, en doublant ce Cap en cette ſaiſon. Pour ſurmonter cette difficulté, qui étoit d'autant plus grande, que les Matelots *Eſpagnols* accoutumés à naviger dans un païs où l'on a preſque toujours beau tems, n'entreprendroient pas volontiers une traverſée ſi dangereuſe, on avança à ces derniers une partie de leur paye en marchandiſes d'*Eu-*

rope, avec permiſſion d'en faire commerce dans la mer du *Sud.* Le profit qu'ils pourroient faire par-là, étoit un motif propre à les encourager à bien faire leur devoir, & à ſupporter avec patience les fatigues, les travaux, & les dangers auſquels ils devoient être probablement expoſés avant que d'arriver ſur la côte du *Perou. Pizarro* avec ſon Eſcadre ayant, vers la fin de *Février*, dépaſſé la hauteur du Cap *Horn*, porta à l'Oueſt, dans l'intention de doubler ce Cap; mais la nuit du dernier de *Février*, V. S. comme ils portoient le Cap au vent, le *Guipuſcoa*, l'*Hermione* & l'*Eſpérance*, furent ſéparés de l'Amiral; & le 6 de *Mars* ſuivant, le *Guipuſcoa* fût ſéparé des deux autres. Le 7, qui fût le lendemain du jour que nous paſſâmes le Détroit de *le Maire*, il vint une furieuſe tempête du N. O., laquelle, en dépit de tous les efforts des Matelots, chaſſa toute l'Eſcadre du côté de l'Eſt, & l'obligea, après pluſieurs tentatives inutiles, à prendre le chemin de la riviere de la *Plata*, où *Pizarro* arriva vers la Mi-Mai, & fût joint peu de jours après par l'*Eſpérance* & le St. *Etienne*. On croit que l'*Hermione* doit avoir péri en mer, car on n'en a eu depuis aucune nouvelle: le *Guipuſcoa* échoua ſur la côte du *Brézil* & coula à fond. Les maux de tous les genres, que cette Eſcadre éprouva dans cette malheureuſe Navigation, ne peuvent être comparés qu'à ceux que les mêmes tempêtes nous firent eſſuyer dans le même climat. Il y eût à la vérité entre nos infortunes quelque différence, mais telle cependant qu'il ſeroit difficile de décider quelle des deux ſituations étoit la plus digne de pitié.

Car aux malheurs, qui nous étoient communs, comme des Agrès endommagés, des navires qui faiſoient eau, & les fatigues, auſſi bien que le découragement, qui accompagnent néceſſairement de pareils déſaſtres, ſe joignît encore ſur notre Eſcadre une maladie deſtructive & incurable, & ſur celle des *Eſpagnols* une cruelle Famine. Ces derniers ſoit par la précipitation de leur départ, ſoit parce qu'ils eſpéroient de trouver des vivres à *Buenos Ayres*, ſoit enfin par quelques autres motifs plus difficiles à deviner, étoient partis d'*Eſpagne*, comme nous l'avons déja obſervé, n'ayant de proviſions à bord que pour quatre mois, & cela encore en les ménageant bien. Ainſi quand les tempêtes, qu'ils eſſuyérent à la hauteur du Cap *Horn*, les contraignîrent à tenir la mer un mois ou plus au delà de leur attente, ils ſe vîrent réduits à de ſi triſtes extrémités, que des rats, quand on avoit le bonheur d'en prendre, ſe vendoient quatre écus piéce; & qu'un Matelot, cacha pendant quelques jours la mort de ſon camarade, & reſta, durant ce tems, dans le même branle avec le cadavre, dans l'unique vue de profiter de la ration du défunt. Dans une ſi affreuſe ſituation, & qu'ils ne ſoupçonnoient guere pouvoir devenir plus terrible, ils découvrîrent une conſpiration formée par les Soldats de Marine du Vaiſſeau Amiral. Un projet ſi déſeſpéré leur avoit été ſuggéré principalement par l'excès de la miſere qu'ils ſouffroient: car quoique les conſpirateurs ne ſe propoſâſſent pas moins que de maſſacrer les Officiers & tout l'Equipage, le but de cette ſanguinaire réſolution ſe réduiſoit néanmoins au deſir de ſoulager leur faim, en s'appropriant tous les vivres du Vaiſſeau. Leur deſſein fût découvert par un Confeſſeur dans le tems qu'ils étoient ſur le point de l'exécuter, & trois de leurs Chefs fûrent ſur le champ punis de mort. Mais quoique la conſpiration fût étouffée, leurs ſouffrances n'en allérent pas moins de jour en jour en augmentant. Si bien que les trois Vaiſſeaux qui ſe ſauvérent, perdîrent la plus grande partie de leur monde par la fatigue, les maladies, & la faim. L'*Aſie*, leur Vaiſſeau Amiral, arrivat à *Monte Vedio* dans la riviere de la *Plata*, avec la moitié de ſon Equipage; le St. *Etienne* ſe trouvoit dans le méme état, quand il jetta l'Ancre dans la Baye de *Barragan*; l'*Eſpérance*, Vaiſſeau monté de cinquante piéces de Canon, fût plus malheureux encore; car de quatre cens cinquante hommes avec leſquels il étoit parti d'*Eſpagne*, il n'en reſta en vie que cinquante-huit, & tout le Régiment d'Infanterie périt, à l'exception de ſoixante hommes. Mais pour donner au Lecteur une idée de ce que les *Eſpagnols* ſouffrîrent en cette occaſion, je rapporterai en peu de mots le ſort du *Guipuſcoa*, j'ai tiré ce détail d'une Lettre écrite par Don *Joſeph Mendinuetta* Capitaine de ce Vaiſſeau, à une perſonne de diſtinction à *Lima*: une copie de cette Lettre nous tomba entre les mains dans le tems que nous étions dans la mer du *Sud*.

Le *Guipuſcoa* fut ſéparé de l'*Hermione* & de l'*Eſpérance* par un brouillard, le ſixiéme de *Mars*, étant alors, ſuivant l'eſtime au S. E. de la Terre des *Etats*, & portant à l'Oueſt; la nuit ſuivante il s'éleva une ſi furieuſe tempête du N. O., que vers les dix heures & demie la grande voile fut déchirée, & qu'on n'oſa faire ſervir que la mizaine: le Vaiſſeau faiſoit dix nœuds par heure, avec une mer prodigieuſement agitée, & ſouvent le couroir étoit ſous l'eau. La tempête fendit auſſi ſon grand mât; & le Navire faiſoit tellement eau, que malgré quatre Pompes, & toutes les Bailles, on eut grand peine à ſauver le Vaiſſeau. Le tems ſe calma le 19, mais la mer reſta ſi haute, que le roulis fit entrouvrir tous les hauts du Navire & les coutures, & fit carguer les abouts & la plupart des courbes, les Chevilles étant déhallées par la violence du roulis. Malgré ces accidens & pluſieurs autres arrivés tant au corps du Navire qu'aux Agrés, ils ne laiſſerent pas de continuer à porter à l'Oueſt juſqu'au 12. Les *Eſ-*

pagnols étoient alors vers les ſoixante degrés de Latitude Méridionale, avec très-peu de vivres, & chaque jour quelques gens de l'Equipage, à force de pomper, mouroient de laſſitude. Ceux qui leur ſurvivoient, avoient entiérement perdu courage ; tant à cauſe du travail & de la faim, que de la rigueur du tems, le tillac étant couvert de neige à la hauteur de deux empans. Le vent continuant à être toujours à l'Oueſt, & très-violent, ce qui les mettoit dans l'impoſſibilité de doubler le Cap *Horn*, ils ſe déterminerent à regagner la riviére de la *Plata :* le 22, ils furent obligés de jetter en mer une bonne partie de leurs Canons, & une Ancre, & de paſſer ſix fois le cable autour du Vaiſſeau, pour l'empêcher de s'ouvrir : le 4 d'*Avril*, la mer étant fort agitée quoiqu'il fît peu de vent, le Vaiſſeau ſe tourmenta ſi fort, qu'il perdit en peu d'heures ſon grand mât, le mât de Miſaine, & le mât d'Artimon; & pour comble de malheur, ils furent réduits à la néceſſité de couper leur Beaupré, pour relever un peu la proue, qui avoit une voye d'eau. Vers ce tems-là l'Equipage étoit diminué de deux cens cinquante hommes, qui étoient morts de faim & de fatigues; car ceux qui ſe trouvoient en état de faire jouer les pompes (ce que chaque Officier étoit obligé de faire à ſon tour) n'avoient par jour qu'une once & demie de Biſcuit; au-lieu qu'on ne donnoit qu'une once de pain à ceux qui étoient trop malades ou trop foibles pour ſoutenir un ſi rude travail, au milieu duquel on voyoit ſouvent les gens tomber morts de laſſitude. En y comprenant les Officiers il ne reſtoit à bord qu'entre cent & quatre-vingts perſonnes en état de maneuvrer. Les vents de Sud-Oueſt furent ſi forts, après qu'ils eurent perdu leurs mâts, qu'il ne leur fût pas poſſible d'en mettre d'autres à la place, & le Vaiſſeau fut le jouet des flots entre les Latitudes de 32 & de 28 degrés, juſqu'au 24 d'*Avril*, qu'ils apperçûrent la côte du *Brézil* à *Rio de Patas*, dix lieues au Sud de l'Ile de Ste. *Catherine*. Ils laiſſérent tomber l'Ancre en cet endroit, & le Capitaine auroit bien ſouhaité de gagner Ste. *Catherine*, afin de ſauver le Corps du Vaiſſeau & les Canons, auſſi bien que les munitions qu'il y avoit à bord; mais l'Equipage ne voulut plus continuer à pomper, & comme au deſeſpoir des ſouffrances paſſées, & d'avoir perdu un ſi grand nombre de leurs compagnons, (y ayant en ce

tems-là

tems-là ſur le tillac juſqu'à trente cadavres), s'écria tout d'une voix, *à terre, à terre*, & obligea le Capitaine à courir droit au rivage, où, le cinquiéme jour après, le Vaiſſeau coula à fond, avec toutes ſes munitions. Le reſte de l'Equipage, qui par une eſpéce de miracle ſe trouvoit encore en vie, après avoir échapé à la famine & à la fatigue, ſe ſauva à terre, au nombre de quatre cens hommes.

On peut inférer du récit des avantures & du naufrage du *Guipuſcoa*, quel doit naturellement avoir été le ſort de l'*Hermione*, & ce que dûrent ſouffrir les trois autres Vaiſſeaux de l'Eſcadre, qui gagnérent la riviére de la *Plata*. Ces derniers ayant un beſoin extrême de Mâts, de Vergues, d'Agrés, en un mot, de tout ce qui eſt néceſſaire ſur un Vaiſſeau, & ne pouvant rien trouver de pareil ni à

Buénos Ayres, ni dans aucun autre endroit appartenant aux *Eſpagnols*, *Pizarro* dépêcha une Barque d'avis avec une Lettre de crédit à *Rio Janeiro* pour acheter des *Portugais* ce qui lui manquoit. Il envoya en même tems un Exprès par terre à *San Jago* dans le *Chili*, pour être expédié delà au Viceroi du *Pérou*, & lui demander une remiſe de 200000 écus, à prendre du Tréſor Royal de *Lima*: l'Amiral *Eſpagnol* croyant cette ſomme abſolument néceſſaire pour avitailler ſes Vaiſſeaux, & les mettre en état de tenter de nouveau le paſſage dans la mer du *Sud*, dès que la ſaiſon, devenne plus favorable, pourroit le permettre. Les *Eſpagnols* rapportent comme une choſe merveilleuſe, & elle l'eſt en effet, que l'*Indien*, qui ſervoit de Meſſager, quoique dépêché en Hiver, quand les *Cordilléras* ſont couvertes de neige, ne mit que treize jours à ſe rendre de *Buénos Ayres* à *S. Jago* dans le *Chili*, quoique ces deux Villes ſoient éloignées l'une de l'autre de trois cens lieues d'*Eſpagne*, dont il en avoit dû faire près de quarante à travers les neiges & les précipices des *Cordilléras*.

La réponſe du Viceroi du *Pérou* au meſſage de *Pizarro* ne fut rien moins que favorable. Au-lieu de deux cens mille écus, que ce dernier avoit demandés, le Viceroi ne lui en fournit que cent mille, en lui faiſant dire que ce n'étoit encore qu'avec bien de la peine qu'il avoit pu lui procurer cette ſomme. Les Habitans de *Lima*, qui jugeoient la préſence de *Pizarro* néceſſaire à leur ſureté, furent très-mécontens de ce procédé, & dirent hautement à qui voulut les entendre, que ce n'étoit pas le manque d'argent mais les vues intéreſſées de quelques-uns des Favoris du Viceroi, qui avoient empêché que *Pizarro* n'eût obtenu toute la ſomme qu'il avoit demandée.

La Barque d'avis, envoyée à *Rio Janeiro*, ne répondit auſſi qu'en partie au but qu'on s'étoit propoſé en la dépêchant. Car quoiqu'elle rapportât une quantité conſidérable de goudron, de poix, & de cordages, il ne lui fut cependant pas poſſible d'avoir ni mâts ni vergues. Par un ſurcroit de malheur, *Pizarro*, qui comptoit de recevoir quelques mâts du *Paraguay*, ſe trouva trompé dans ſon attente; car un Charpentier, à qui il avoit confié une grande ſomme d'argent & qu'il avoit envoyé dans le païs, que je viens de nommer, pour y couper des mâts, au-lieu de s'acquitter de ſa commiſſion, s'étoit marié, dans ce païs & refuſoit de revenir. Cependant, en faiſant ſervir les mâts de l'*Eſpérance* ſur l'*Aſie*, & quelque bois rond qui étoit encore à bord, on remit l'*Aſie* & le S. *Etienne* en état de tenir la mer. Au mois d'*Octobre* ſuivant, *Pizarro* mit à la voile, dans l'intention d'eſſayer encore une fois s'il y auroit moyen de doubler le Cap *Horn*; mais le S. *Etienne*, en deſcendant la Riviére de la *Plata*, donna contre un bas-fond, & perdit ſon Gouvernail. Cet accident, & quelques autres encore, que ce Vaiſſeau eſſuya, le mirent entiérement hors de ſervice, deſorte que *Pizarro*, après en avoir fait ôter les agrès, partît avec l'*Aſie*. Comme il pouvoit ſe flatter de faire ce trajet en Eté, & que les vents étoient favorables, il comptoit d'avoir enfin ſurmonté toutes les difficultés; mais ſe trouvant à la hauteur du Cap *Horn*, ſon Vaiſſeau, qui avoit le vent en poupe, la mer étant aſſez agitée quoique le vent fut aſſez modéré, perdît ſes mâts, par quelque mauvaiſe maneuvre de l'Officier qui étoit de garde, & *Pizarro* ſe vit obligé de gagner une ſeconde fois la Riviére de la *Plata*, en fort mauvais état. L'*Aſie* ayant conſidérablement ſouffert dans cette ſeconde tentative, on ordonna de raccommoder l'*Eſpérance*, qui avoit été laiſſée à *Monte Védio*. Le commandement de cè Vaiſſeau fut donné à *Mindinuetta*, qui étoit Capitaine du *Guipuſcoa*, quand ce Vaiſſeau eut le malheur de périr. Ce Capitaine partit au mois de *Novembre* de l'année ſuivante 1742, de *Rio de la Plata*, pour la mer du *Sud*, & gagna heureuſement la côte du *Chili*, où *Pizarro*, qui étoit venu de *Buénos Ayres* par terre, le joignit. Ces deux Meſſieurs ne tardérent pas longtems à ſe brouiller. La principale cauſe des diſputes très-vives, qu'il y eut entre eux, étoit que *Pizarro* prétendoit prendre le commandement de l'*Eſpérance*, que *Mindinuetta* avoit menée dans la mer du *Sud* : ce dernier refuſoit de remettre ſon autorité entre les mains de l'Amiral, diſant, qu'il avoit fait le trajet, ſans être ſoumis ni à ſon autorité ni à celle d'aucun autre Chef, & qu'ainſi *Pizarro* ne pouvoit pas reprendre une autorité, à laquelle il avoit renoncé. Cependant *Mindinuetta* fut obligé, par l'entremiſe du Préſident du *Chili*, qui ſe déclara pour l'Amiral, de ſe ſoumettre après une longue & opiniâtre réſiſtance.

Mais *Pizarro* ne ſe trouvoit pas encore au bout de toutes ſes infortunes ; car quand *Mindinuetta* & lui revinrent, en 1745, par terre du *Chili* à *Buénos Ayres*, ils trouvérent à *Monte Védio* l'*Aſie*, qu'ils y avoient laiſſée environ trois ans auparavant. Ils réſolurent de mener, ſi la choſe étoit poſſible, ce Vaiſſeau en *Europe*, & dans cette vue, le firent raccommoder du mieux qu'ils purent. Mais la grande difficulté conſiſtoit à trouver un nombre ſuffiſant de Matelots pour faire ce voyage, tous ceux, qui étoient aux environs de *Buénos Ayres*, n'allant pas à une centaine. Ils tâchérent de remplir ce vuide en prenant par force pluſieurs habitans de *Buénos Ayres.* Outre cela, ils envoyérent à bord tous les priſonniers *Anglois*, qu'ils avoient alors en leur puiſſance, avec un bon nombre de Contrebandiers *Portugais*, qu'ils avoient pris en diverſes occaſions, ſans compter quelques *Indiens* natifs du païs. Parmi ces derniers

derniers ſe trouvoit un Chef avec dix des ſiens, qui avoient été ſurpris trois mois auparavant par un parti de Soldats *Eſpagnols.* Le nom de ce Chef étoit *Orellana;* il étoit membre d'une puiſſante Tribu, qui avoit fait bien des ravages tout alentour de *Buénos Ayres.* Ce fut avec cette troupe de gens ramaſſés de tous cotés, qui, à l'exception des ſeuls *Eſpagnols Européens*, faiſoient le voyage bien malgré eux, que *Pizarro* mit à la voile de *Monte Védio* dans la riviére de *la Plata*, vers le commencement du mois de *Novembre* de 1745.

Comme les *Eſpagnols* natifs n'ignoroient pas, que l'Equipage forcé qu'ils emmenoient, partoit à contrecœur, ils traitérent de la maniére la plus dure & qui tenoit autant de l'inſolence que de la cruauté leurs priſonniers, tant *Anglois* qu'*Indiens*;

mais ce fut ſur-tout ſur ces derniers que leur humeur cruelle prit plaiſir à s'éxercer. C'étoit une choſe ordinaire aux moindres Officiers du Vaiſſeau de les frapper à toute outrance, ſous les prétextes les plus légers, & ſimplement pour montrer leur autorité. *Orellana* & ſes camarades, quoique patiens & ſoumis en apparence, ſe déterminérent à tirer vengeance de tant d'inhumanités. Comme il parloit bien l'*Eſpagnol*, qu'il avoit appris par le commerce, que les *Indiens* de ce Païs-là ont avec les Habitans de *Buénos Ayres*, en tems de paix, il lia converſation avec quelques *Anglois*, qui entendoient cette même langue, & parut fort curieux de ſavoir combien il y avoit de leurs Compatriotes à bord, & qui ils étoient. Il ſavoit que les *Anglois* étoient ennemis des *Eſpagnols*; ainſi il ſe propoſoit ſans doute de leur découvrir ſon projet, & de leur faire prendre part à la vengeance qu'il méditoit, & par le moyen de laquelle ils pourroient tous recouvrer leur liberté ; mais les ayant ſondés légerement, & ne les trouvant pas auſſi emportés & auſſi vindicatifs qu'il avoit cru, il ne s'ouvrit pas davantage à eux, mais réſolut de n'avoir recours qu'à la valeur & à l'intrépidité de ſes dix compagnons. Ceux ci, comme il parut, ſe ſoûmirent volontiers à ſa direction, & promirent d'exécuter fidelement ſes ordres. Après être convenus enſemble des meſures qu'il y avoit à prendre, ils ſe pourvurent de couteaux flamands ; ce qui fut très-facile, de pareils couteaux étant ceux dont on ſe ſert à bord : outre cela, ils employérent ſecretement le tems qu'ils avoient de reſte, à couper des bandes de cuir, le Vaiſſeau étant chargé d'une grande quantité de peaux, & attachérent à chacune de ces bandes un boulet ramé des petites piéces du demi-pont. Cette eſpéce d'arme, que les *Indienes* de *Buénos Ayres* apprennent à manier dès leur enfance, & qu'ils tournent autour de leur tête avec beaucoup de vîteſſe & de force, eſt tout-à-fait dangereuſe. Tout étant ainſi préparé, l'exécution de leur deſſein fut probablement hâtée par un nouvel outrage, dont *Orellana* fut l'objet. Car un des Officiers, qui étoit la brutalité même ayant commandé à *Orellana* de grimper juſqu'au haut du mât, ce qui ne lui étoit pas poſſible, il le maltraita tellement, ſous prétexte de punir ſa déſobéiſſance, que le miſérable *Indien* reſta quelque tems ſans mouvement, & tout enſanglanté, ſur le tillac. Un traitement pareil le confirma ſans doute dans ſa réſolution ; & ne lui laiſſa aucun repos qu'il ne l'eût exécutée. Voici comment *Orellana* & ſes Compagnons s'y prirent pour cet effet peu de jours après.

Vers les neuf heures du ſoir, la plûpart des principaux Officiers ſe trouvoient ſur le demi-pont, pour jouir de la fraicheur de la ſoirée ; le corps du Navire étoit rempli de bétail, & le château de proue garni de monde comme à l'ordinaire. *Orellana* & ſes Compagnons, ayant profité de l'obſcurité de la nuit pour préparer leurs armes, & s'étant débarraſſés des habits qui auroient pu les empêcher d'agir avec facilité, vinrent tous ſur le demi-pont, & s'avancérent vers la porte de la grande chambre. Le Contre-Maître ſe mit auſſitôt à les gronder, & leur ordonna de ſe retirer. *Orellana* dit alors en ſa langue maternelle quelques mots à ſes gens, dont quatre ſe détachérent & allérent occuper les Couroirs; deux, de chaque côté, pendant que le Chef & les ſix autres ſembloient quitter à pas lents le demi-pont. Quand les quatre *Indiens*, qui s'étoient ſéparés de leurs Compagnons; ſe furent poſtés dans les Couroirs; *Orellana* approcha de ſa bouche le creux de ſes mains, & jetta le cri de guerre en uſage parmi ſes Compatriotes. Ce cri eſt, dit-on, le plus effroyable qu'on puiſſe entendre, & ſervit de ſignal au maſſacre. Tous mirent le couteau à la main, & firent uſage en même tems de leurs courroyes garnies de boulets ramés. Les ſix *Indiens*, qui étoient demeurés avec leur Chef ſur le demi-pont, jettérent en un inſtant ſur le carreau quarante *Eſpagnols*, dont il y en eut plus de vingt tués d'un ſeul coup, & le reſte mis hors de combat. Pluſieurs Officiers, dès le commencement du tumulte, gagnérent la chambre du Capitaine, où ils éteignirent la lumiére, & barricadérent la porte. Quelques-uns de ceux, qui avoient eu le bonheur d'échapper aux prémiers effets de la fureur des *Indiens*, tâchérent de gagner le Château de proue en ſe gliſſant le long des Courroirs ; mais les quatre *Indiens*, qui s'étoient poſtés là à deſſein, les maſſacrérent preſque tous au paſſage, ou les forcérent à ſe précipiter des Courroirs dans le corps du Vaiſſeau, d'autres y ſautérent d'eux-mêmes par deſſus la baluſtrade, & ſe crurent très-heureux de pouvoir ſe cacher parmi le bétail; mais la plus grande partie ſe ſauva dans les haubans du grand mât, & ſe cacha ſur la hune, ou entre les agrès. Quoique les ſept *Indiens* n'euſſent fait leur attaque que ſur le demi-pont, ceux qui étoient de garde au Château de proue, ſe voyant coupés, & ſaiſis de crainte à la vue des bleſſures de ceux qui s'étoient coulé le long des Couroirs, perdirent d'autant plus eſpérance, qu'ils ignoroient qui étoient les attaquans, & en quel nombre. Ainſi ils gagnérent tous, dans la derniére confuſion, les funins de la Miſaine & du Beaupré.

Les onze *Indiens*, avec une intrépidité, dont il n'y a peut-être point d'exemple dans l'Hiſtoire, s'étant rendus maîtres, en moins de rien, du demi-pont d'un Vaiſſeau, monté de ſoixante-ſix piéces de Canon, & de cinq cens hommes, conſervérent aſſez longtems ce poſte. Car les Officiers, qui s'étoient retirés dans la chambre du Capitaine, parmi leſquels ſe trouvoient *Pizarro* & *Mindinuetta*, l'Equipage entre les ponts, & ceux qui s'étoient ſauvés ſur la hune ou entre les agrès, ne ſongérent, d'abord qu'à leur propre conſervation; & il ſe paſſa même un tems aſſez conſidérable avant qu'ils penſaſſent aux moyens de ſe remettre en poſſeſſion du Vaiſſeau. Les cris des *Indiens*, les plaintes des bleſſés, & les clameurs confuſes de l'Equipage, cauſoient une frayeur, que l'obſcurité de la nuit, & l'ignorance où ils étoient touchant les forces de leur ennemi, augmentoient conſidérablement. Les *Eſpagnols* ſavoient qu'une partie de ceux, qui étoient à bord, ne faiſoit le voyage qu'à contre-cœur, & que leurs priſonniers avoient été traités trop cruellement pour n'en pas tirer vengeance, ſi la choſe étoit poſſible. Ainſi ils crurent la conſpiration générale, & ſe comptérent perdus ſans reſſource. Quelques-uns même voulurent ſe jetter dans la mer; mais leurs Camarades les en empêchérent.

Après que les *Indiens* eurent entiérement nettoyé le demi-pont, le tumulte ceſſa en quelque ſorte; car ceux, qui s'étoient ſauvés, ſe tinrent tranquilles par frayeur, & les *Indiens* ne ſe trouvoient pas en état de les joindre, ni par cela même de les attaquer. *Orellana*, dès qu'il ſe vit maître du demi-pont, força une caiſſe d'armes, que, ſur quelque léger ſoupçon de révolte, on avoit, quelques jours auparavant, placée en cet endroit comme le plus ſûr. Il croyoit y trouver, tant pour lui-même que pour ſes camarades un nombre ſuffiſant de coutelas, dont les *Indiens* de *Buénos Ayres* ſavent admirablement bien ſe ſervir : il ſe propoſoit, à ce qu'on a pu conjecturer, de forcer la chambre du Capitaine, mais quand la caiſſe fut ouverte, il n'y apperçut que des armes à feu, qui ne pouvoient lui être d'aucun uſage. Il y avoit cependant des Coutelas dans cette caiſſe, mais cachés par les armes à feu, qu'on avoit miſes deſſus. Ce fut ſans doute un cruel ſujet de dépit pour *Orellana* d'être obligé de reſter dans l'inaction, pendant que *Pizarro* & les autres Officiers, qui étoient dans la grande chambre, pouvoient parler par les fenêtres & par les ſabords à ceux qui ſe trouvoient dans la Ste. *Barbe* & entre les ponts. Il ſçut d'eux que les *Anglois*, ſur qui avoient principalement tombé ſes ſoupçons, ſe tenoient tranquilles en bas & ne s'étoient point mêlés de la révolte. L'Amiral, & les autres Officiers, découvrirent enfin par d'autres circonſtances, qu'*Orellana* & ſes Compagnons avoient ſeuls part à l'entrepriſe. Ce dernier éclairciſſement les détermina à charger les *Indiens* ſur le demi-pont, avant que les mécontens, qu'il y avoit à bord du Vaiſſeau, fuſſent aſſez revenus de leur prémiére ſurpriſe, pour ſentir qu'en ſe joignant aux *Indiens*, il leur ſeroit très-facile de ſe rendre maîtres du Vaiſſeau. Dans cette vue *Pizarro* raſſembla tout ce qu'il pouvoit y avoir d'armes dans la chambre où il s'étoit barricadé, & les diſtribua à ſes Officiers; mais il ne trouva pas d'autres armes à feu que des piſtolets, ſans poudre ni plomb. Néanmoins, comme il avoit communication avec la Ste. *Barbe*, il dévala par la fenêtre de la grande chambre un ſeau dans lequel le Canonier mit par un des ſabords de la Ste. *Barbe*, quelques cartouches de piſtolet. Ils chargérent auſſitôt leurs piſtolets ; & ayant entrouvert la porte de leur chambre, firent feu ſur les *Indiens* qui occupoient le demi-pont, mais ſans en bleſſer d'abord aucun. A la fin *Mindinuetta* eut le bonheur de tuer *Orellana*; & les fideles Compagnons de ce Chef, ne voulant pas ſurvivre à ſa perte ſe jettérent auſſitôt dans la mer, où ils ſe noyérent tous juſqu'au dernier homme. Ainſi fut étouffée la révolte, & le demi-pont regagné, après qu'il eut été deux heures entières au pouvoir de l'intrépide *rellana* & de ſes vaillans & malheureux Compatriotes.

Pizarro ayant échappé à un danger auſſi éminent, dirigea ſon cours vers l'*Europe*, & arriva ſur la côte de *Galice* au commencement de l'année 1746. après une abſence de près de cinq ans. Le but de ſon voyage étoit de traverſer le ſuccès de notre Expédition ; & le réſultat en fut, que la puiſſance navale de l'*Eſpagne* ſe trouva diminuée de plus de trois mille hommes, l'élite de ſes Matelots & de quatre bons Vaiſſeaux de guerre, ſans compter une Patache. Car nous avons vu que l'*Hermione* avoit coulé à fond en pleine mer, & que le *Guipuſcoa* avoit échoué, & enſuite péri ſur la côte du *Brézil*. Le S. *Etienne* fut dégradé dans la rivière de la *Plata* ; & l'*Eſpérance*, que l'Amiral laiſſa dans la mer du *Sud*, ſe trouve ſurement à préſent hors d'état de retourner jamais en *Eſpagne*. Deſorte que l'*Aſie*, avec moins de cent Hommes, doit être conſidérée comme le ſeul reſte de l'Eſcadre, qui partît d'*Eſpagne* ſous les ordres de *Pizarro*. Si l'on obſerve, que cette Eſcadre formoit une partie conſidérable des forces navales de la Monarchie *Eſpagnole*, on m'accordera ſans peine à ce que je m'imagine, que quand notre Expédition n'auroit été accompagnée d'aucun autre avantage que celui de cauſer en grande partie la perte de la Marine d'un ſi dangereux Ennemi, ce ſeul article ſuffiroit pour dédommager amplement la Nation de ce qui lui en a couté. Après ce récit abrégé des avantures de *Pizarro*, il eſt tems que nous revenions aux nôtres.

◆

CHAPITRE IV.

Continuation du Voyage depuis Madére *juſqu'à l'Ile de* Ste. Cathérine.

J'Ai déja dit que nous étions partis de *Madére* le 3 *Novembre*, & que ſuivant les ordres donnés, S. *Jago*, une des Iles du Cap *Verd*, étoit le prémier rendez-vous en cas de ſéparation. Mais le lendemain étant déja en pleine mer, le Chef d'Eſcadre fit attention, que la ſaiſon étoit déja fort avancée, & qu'en touchant à S. *Jago*, nous nous trouverions expoſés à de nouveaux retardemens ; ainſi il jugea à propos de changer le lieu du rendez-vous, & de marquer l'Ile de St. *Catherine*, ſur la côte du *Brézil*, pour l'endroit où nos Vaiſſeaux pourroient ſe retrouver en cas qu'ils vinſſent à ſe ſéparer.

En

En faiſant route vers l'Ile de Ste. *Catherine*, nous remarquâmes que la direction des vents aliſés différoit conſidérablement de celle que nous avions cru leur trouver, quoique nos idées à cet égard fuſſent fondées ſur le ſentiment de tous les Auteurs qui ont traité de ces vents, & ſur l'expérience des Navigateurs. Le ſçavant Dr. *Halley* dans ſon Traité des vents aliſés, qui règnent dans la mer d'*Ethiopie* & dans l'Océan *Atlantique*, dit, que depuis le 28 degré juſqu'au 10 degré de Latitude Septentrionale, il régne généralement un vent frais du Nord-Eſt, qui du côté de l'*Afrique* va rarement plus à l'Eſt que l'Eſt-Nord-Eſt, ou plus au Nord que le Nord-Nord-Eſt. Mais du côté de l'*Amérique*, le vent eſt, ſuivant lui, tant ſoit peu plus Oriental, quoique de ce côté-la même il faute fréquemment d'un ou de deux rumbs au Nord. Il ajoute, que depuis le 10 degré juſqu'au 4 de Latitude Septentrionale, il règne des calmes & des travades & que depuis le quatriéme degré de Latitude Septentrionale juſqu'au 30 degré de Latitude Méridionale, les vents ſoufflent preſque toujours entre le Sud & l'Eſt. Nous comptions de trouver tout ce qui vient d'être dit confirmé par l'expérience ; mais nous éprouvâmes des différences conſidérables, tant à l'égard de la durée des vents, que de leur direction ; car quoique le vent fût Nord-Eſt vers les 28 degrés de Latitude Septentrionale, cependant depuis le 25 juſqu'au 18 degré de la même Latitude, le vent ne paſſa pas une ſeule fois l'Eſt vers le Nord, mais reſta preſque toujours vers le Sud. Néanmoins, depuis le 18 degré juſqu'au 6 & 20 minutes de Latitude Septentrionale, le vent fut au Nord de l'Eſt, mais pas entierement, ayant tourné pendant quelque tems à l'Eſt-Sud-Eſt: de là environ juſqu'à la hauteur de 4 degrès, 46 minutes de la même Latitude, le tems fut très variable; le vent venoit tantôt du Nord-Eſt; ſe tournoit enſuite au Sud-Eſt; & ſouvent il faiſoit calme tout-plat, avec quelque peu de pluye & de éclairs. Le vent reſta enſuite preſque toujours variable entre le Sud & l'Eſt, juſqu'à 7 degrés, 30 minutes de Latitude Méridionale, & ſe maintint, après cela entre le Nord & l'Eſt, juſqu'à 15 degrés, 13 minutes de la même Latitude; puis fut Eſt & Sud-Eſt juſqu'à 21 degrés 37 minutes. Mais après cela, même juſqu'à la Latitude de 27 degrés 44 minutes, le vent ne ſouffla pas une ſeule fois entre le Sud & l'Eſt; quoiqu'il parcourut tous les autres points du Compas. Mais comme nous n'étions plus guére loin des côtes du *Brézil*; cette proximité pourroit peut-être ſervir d'explication à la derniere des particularités que je viens d'indiquer. Quoiqu'il en ſoit, je n'ai rapporté, ni celle-là, ni aucune des autres, dans le deſſein de critiquer les Auteurs qui ont écrit ſur les vents alifés, & que je crois en général aſſez exacts; mais il m'a paru, que le public ſeroit bien aiſe de ſavoir, que de pareilles exceptions ont quelquefois lieu par rapport aux régles générales. Cette obſervation pourroit non ſeulement être d'uſage aux Navigateurs, pour ſe tenir ſur leurs gardes contre ces irrégularités, auxquelles on ne s'eſt pas attendu juſqu'à préſent, mais auſſi contribuer en quelque ſorte à terminer le grand différend ſur la cauſe des vents aliſés & des Mouſſons : différend qui, à mon avis, n'a pas été encore diſcuté avec la préciſion & la clarté, que l'importance de la choſe ſemble exiger, ſoit qu'on examine ce ſujet philoſophiquement, ou comme appartenant à la Navigation. Le 16 de *Novembre*, un de nos Vaiſſeaux d'avitaillement marqua par un ſignal qu'il ſouhaitoit de parler au Commandant de l'Eſcadre, & nous fîmes petites voiles pour l'attendre. Le Maître vint à bord, & dit à M. *Anſon*, qu'ayant ſatisfait au contenu de ſa charte-partie, il demandoit que ſon Vaiſſeau fût déchargé & congédié. M. *Anſon*, après avoir conſulté les Capitaines de l'Eſcadre, trouva que tous les Vaiſſeaux avoient encore une ſi grande quantité de proviſions entre les ponts, & d'ailleurs tiroient tant d'eau, qu'ils ne pourroient que fort difficilement prendre à bord leur portion de l'eau de vie, qui étoit dans l'*Induſtrie*, un des Vaiſſeaux d'avitaillement. Ainſi il ſe vît obligé de retenir au ſervice de l'Eſcadre l'*Anne* qui étoit l'autre Navire d'avitaillement. Le lendemain, notre Commandant fit donner aux Vaiſſeaux le ſignal de faire querir à bord de l'*Induſtrie*, leur portion d'Eau de vie. On employa à cet ouvrage les Chaloupes de l'Eſcadre, durant les trois jours ſuivans, à compter depuis le 19. du mois vers le ſoir. Quand le Navire d'avitaillement fût déchargé, il nous quitta, & prit la route des *Barbades*, où il devoit être chargé pour l'*Angleterre*. La plupart des Officiers de l'Eſcadre profitérent de cette occaſion pour écrire aux Amis qu'ils avoient laiſſés dans leur patrie; mais nous ſçûmes dans la ſuite que le Navire avoit eu le malheur d'être pris par les *Eſpagnols*. Le 20 de *Novembre* les Capitaines de l'Eſcadre repréſentérent au Commandant, qu'ils avoient pluſieurs malades à bord, & que non ſeulement eux, mais auſſi les Chirurgiens, étoient d'avis qu'il falloit laiſſer entrer plus d'air entre les ponts; mais que leurs Vaiſſeaux tiroient trop d'eau, pour qu'il y eût moyen d'ouvrir les ſabords d'en bas. M. *Anſon*, convaincu de l'importance de l'avis, ordonna qu'on fît ſix ouvertures à chaque Vaiſſeau dans les endroits où la choſe pourroit ſe pratiquer avec le moins d'inconvéniens.

Je ne ſaurois m'empêcher d'obſerver ici, combien tous ceux qui, en vertu de leur charge ou de leur autorité, ont quelque influence ſur les affaires de notre Marine, ſont obligés de prendre garde à un article auſſi important, que l'eſt la conſervation de la vie & de la ſanté de nos Gens de Mer. Si l'on pouvoit ſuppoſer, que les motifs d'humanité fuſſent impuiſſans en cette occaſion, les raiſons d'Etat, & le déſir de voir proſpérer nos armes, auſſi bien que l'intérêt & l'honneur de chaque Commandant de Vaiſſeau en particulier, devroient nous animer à examiner avec ſoin tous les moyens qu'on propoſe, avec quelque apparence de probabilité, pour contribuer à la ſanté des Equipages. Mais ce ſoin eſt-il ordinaire? Les méthodes, inventées depuis peu, pour purifier & rafraîchir ſans peine l'air de nos Vaiſſeaux: ont-elles été examinées avec cet eſprit de ſincérité & d'impartialité, que les avantages, qu'on pouvoit ſe promettre de ces methodes, auroient dû naturellement inſpirer ? Ne les a-t-on pas ſouvent au contraire négligées, ou même rejettées d'un air de mépris ? Je dis plus, quelques-uns de ceux, qui ont eu la commiſſion d'en faire l'eſſai ne ſe ſont-ils point rendus coupables d'une partialité impardonnable dans le rapport des expériences faites à cet égard ? Il faut cependant avouer, que pluſieurs perſonnes de diſtinction qui ont eu le commandement de nos Flottes, ou la direction de ce qui les concerne, ont apporté à cet examen une impartialité & une attention proportionnées à l'importance de la choſe ; ainſi l'on ne ſait quel jugement l'on doit porter de ceux qui ſe ſont conduit préciſément d'une maniére oppoſée, & qui ont manqué en cette occaſion aux régles les plus ſacrées de la prudence & de l'humanité. Je ſerois pourtant aſſez porté à croire, que cette conduite n'a point ſa ſource dans des motifs auſſi cruels qu'on pourroit ſe l'imaginer à la premiére vue; mais j'aime mieux attribuer ce travers à un attachement opiniâtre & en quelque ſorte ſuperſtitieux aux coutumes, qui ont été en vogue depuis longtems, & à une haine vétérée pour toutes les nouveautés, & en particulier pour celles, qui ſont propoſées par des hommes, qui ne ſont pas gens de Mer. Mais revenons d'une digreſſion, qu'on ne trouvera, à ce que j'eſpére, pas tout-à-fait mal placée.

Nous paſſâmes la Ligne avec un vent frais de S. E. le vendredi 28 de *Novembre*, à quatre heures du matin, étant alors à 27 degrés 59 minutes de Longitude Occidentale de *Londres*. Le 2 de *Décembre*, le matin, nous apperçûmes un Navire au Nord-Oueſt de notre Vaiſſeau, & fîmes le ſignal au *Glouceſter* & au *Tryal* de le pourſuivre. Une demi-heure après toute l'Eſcadre força de voiles, & vers midi le Commandant ordonna par un ſignal au *Wager*, qu'il eût à prendre à la toue la Pinque *Anne*. Mais ayant remarqué vers les ſept heures du ſoir, que le Navire, ſur lequel nous chaſſions, alloit auſſi vite que nous, & que le *Wager* ſe trouvoit bien loin en arriére, nous fîmes moins de voiles, & donnâmes aux autres Vaiſſeaux le ſignal de nous venir rejoindre. Deux jours après nous découvrîmes encore une Voile, que nous reconnûmes enſuite pour la même que nous avions déja pourſuivie inutilement. Nous lui donnâmes la chaſſe tout le jour, & même avec avantage, mais la nuit ſurvint avant que nous puſſions l'atteindre: ainſi nous fûmes obligés de nous arrêter, pour raſſembler notre Eſcadre diſperſée. Nous étions d'autant plus piqués que ce Vaiſſeau nous eût échapé, que nous craignions que ce ne fût une Barque d'avis, qu'on envoyoit d'*Eſpagne* à *Buénos Ayres* pour y porter la nouvelle de notre entrepriſe. Mais nous apprîmes dans la ſuite que nous nous étions trompés dans notre conjecture, & que c'étoit un Paquet Bot de notre Compagnie des *Indes*, deſtiné pour l'Ile de Ste. *Hélène*.

Le 10 de *Décembre*, étant ſuivant notre eſtime à 20 degrés de Latitude Méridionale, & à 36 degrés, 30 minutes de Longitude Occidentale de *Londres*, le *Tryal* nous avertit par un coup de Canon qu'il trouvoit fond, Nous jettâmes la ſonde à l'inſtant même, & trouvâmes ſoixante braſſes d'eau, fond de ſable mêlé de coquilles briſées. Le *Tryal*, qui nous devançoit, eut une fois trente-ſept braſſes, qui allérent enſuite en augmentant juſqu'à quatre-vingts dix; après quoi il ne trouva plus de fond, ce qui nous arriva auſſi, quand nous ſondâmes pour la ſeconde fois, quoique la ligne de notre ſonde fût de cent cinquante braſſes. C'eſt-là le banc qui eſt déſigné dans la plûpart des Cartes par le nom d'*Abrollos*: il y a lieu de ſuppoſer que nous n'en avions paſſé que les bords; peut-être vers le milieu eſt-il dangereux. Nous étions alors ſuivant nos différentes eſtimes de quatre-vingts dix à ſoixante lieues à l'Eſt de la côte du *Brézil*. Le ſurlendemain nous hélâmes un Brigantin *Portugais*, qui alloit de *Rio de Janeiro* à *la Baye de tous les Saints.* L'Equipage nous dit, que nous étions à trente-quatre lieues (*a*) du Cap St *Thomas*, & à quarante lieues du Cap *Frio*, qui nous reſtoit à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Par nos eſtimes nous devions être à peu-près à quatre-vingts lieues du Cap *Frio*; & quoique nous changeaſſions de route, en conſéquence des informations du Brigantin, & portaſſions davantage au Sud, nous fûmes convaincus dans la ſuite, en arrivant à la côte; que le réſultat de nos calculs avoit été plus juſte que le rapport des *Portugais.* Après avoir paſſé le 16 degré de Latitude Méridionale, nous trouvâmes un Courant violent, allant vers le Sud. Ce Courant ſuit la côte

---

(*a*) Les lieues, dont il eſt parlé ici & dans le reſte de cet Ouvrage, ſont de 20 au degré.

du *Brézil*, & s'étend même juſqu'au Midi de la riviére de la *Plata* faiſant quelquefois juſqu'à trente milles en vingt-quatre heures, nous trouvâmes même qu'il avoit fait une fois au-delà de quarante milles durant ce même intervalle. Si ce courant, comme il y a lieu de le croire, eſt cauſé par le mouvement de l'eau qui pouſſée & accumulée ſur la côte du *Brézil* par le vent aliſé, qui vient de la mer d'*Ethiopie*, cherche à s'échaper, on peut naturellement ſuppoſer, que la direction en eſt déterminée par le giſement de la côte. La même remarque ſeroit peut-être applicable à tous les autres Courans; car je doute qu'on puiſſe produire quelque exemple de courans conſidérables à une grande diſtance des terres. Si l'on pouvoit poſer ceci pour un principe, il ſeroit toujours facile de corriger l'eſtime par la Latitude obſervée. Mais il ſeroit à ſouhaiter pour le bien général de la Navigation, que les vraies directions des différens courans, qui ſont connus, fuſſent examinés avec plus d'exactitude & de ſoin qu'on n'a fait juſqu'à préſent.

L'impatience de voir terre commençoit à nous prendre, tant pour le rétabliſſement de nos malades que pour la conſervation de ceux d'entre nous qui ſe portoient bien encore. Quand nous partîmes de Ste. *Hélène*, nous étions en ſi bon état, que durant tout le tems que nous mîmes à gagner *Madère*, nous ne perdîmes à bord du *Centurion* que deux hommes. Mais entre *Madère* & Ste. *Catherine*, nous eûmes, non ſeulement dans notre Vaiſſeau, mais auſſi dans tous les autres Vaiſſeaux de l'Eſcadre, beaucoup de malades, dont pluſieurs moururent; les autres ſe trouvoient hors d'etat de maneuvrer, & quelques-uns d'eux ſans eſpérance de rétabliſſement. Les maladies, dont ils étoient attaqués, ſont communes dans ces climats chauds, & tous les Vaiſſeaux, qui paſſent la Ligne, les éprouvent plus ou moins. Ce ſont des fiévres chaudes: mal dont les premiers ſymptômes ſont non ſeulement terribles, mais dont les reſtes ſont très-ſouvent mortels pour les convaleſcens; car ils ont de la peine à reprendre des forces, étant ordinairement incommodés de dyſſenterie & de teneſmes. Tant que nous reſtions en mer nos ſujets de plainte ne pouvoient aller qu'en augmentant; ainſi nous fûmes charmés quand le 18 de *Décembre*, à ſept heures du matin, nous découvrîmes la côte du *Brézil*.

Cette côte, qui paroit haute &

montueuſe, court entre l'Oueſt & l'Oueſt-Sud-Oueſt. Quand nous commençâmes à en avoir la vue, nous en étions à une diſtance de dix-ſept lieues, vers le midi nous apperçûmes, à la diſtance d'environ dix lieues, un pays plus bas s'étendant vers l'O. S. O. que nous prîmes pour l'Ile de Ste. *Catherine.* Comme le vent fut au N.N.O. cet après-midi & la matinée ſuivante, nous avançâmes très-peu, & craignîmes de dériver ſous le vent de cette Ile ; mais le lendemain, un peu avant midi, le vend ſe jetta au Sud, & nous mît en état de paſſer entre la pointe Septentrionale de l'Ile de Ste. *Catherine* & de l'Ile voiſine d'*Alvorédo.* Nous eûmes le plomb à la main en approchant de terre, & trouvâmes que la profondeur alloit en diminuant, ſavoir depuis trente-ſix braſſes juſqu'à douze, par tout fond de vaſe. Ce fut à cette derniére profondeur que nous laiſſâmes tomber l'Ancre le 18 de *Décembre* à cinq heures du ſoir, ayant au S. S. O. environ à la diſtance de trois milles, la pointe de l'Ile de Ste. *Catherine* qui regarde le N. O., & l'Ile d'*Alvorédo* au N. N. E. à la diſtance de deux lieues. Nous trouvâmes que la marée alloit du S. S. E. au N. N. O. à raiſon de deux nœuds par heure, le Flux venant du Sud. Nous remarquâmes de nos Vaiſſeaux, à une diſtance aſſez conſidérable, devant nous deux Forts, qui ſembloient deſtinés à empêcher des Ennemis de paſſer entre l'Ile de Ste. *Catherine* & le Continent. Nous n'attendîmes pas longtems non plus à nous appercevoir, que notre Eſcadre avoit jetté l'allarme ſur la côte; car nous vîmes les Forts arborer des Drapeaux, & entendîmes auſſi pluſieurs coups de Canon, dont le but étoit apparemment de faire prendre les armes aux habitans. Afin de diſſiper cette frayeur, notre Commandant envoya d'abord une Chaloupe avec un Officier à terre, pour ſaluer le Gouverneur, & demander un Pilote-Cotier, qui nous conduiſît à la rade. Le Gouverneur fit à l'Officier une réponſe obligeante, & lui accorda ſa demande. Le matin du 20 de *Décembre*, nous levâmes l'Ancre, & navigâmes vers la côte. Environ à midi nous reçûmes à bord le Pilote-Cotier, qui le même après-midi nous fit mouiller à cinq braſſes & demie de profondeur, dans une Baye du Continent, large & commode, que les *François* appellent *Bon-port*. Depuis l'endroit où nous avions ancré en dernier lieu juſqu'à celui-ci, nous eûmes par-tout fond de vaſe, avec une profondeur d'eau, qui alla en diminuant d'une maniére ſuivie juſqu'à cinq braſſes, & enſuite en augmentant juſqu'à ſept braſſes, après quoi la ſonde nous donna ſix & cinq braſſes alternativement. Le lendemain matin l'Eſcadre remit à la voile pour ſe placer au-delà des deux Forts dont il a été fait mention, & qui ſont connus ſous les noms de Châteaux de *Santa Cruz* & de *St. Juan.* Nous trouvâmes entre l'Ile & la Terre ferme quatre, cinq, & ſix braſſes d'eau, ſur un fond mou. En paſſant devant le Château de *Santa Cruz*, nous le ſaluâmes d'onze coups, & il nous répondit du même nombre. A une heure après-midi, l'Eſcadre jetta l'Ancre à cinq braſſes & demie de profondeur, ayant l'Ile du Gouverneur au N. N. O., le Château de *St. Juan* au N. E. demi-quart à l'Eſt, & l'Ile de *St. Antoine* au *Sud.* Ce fut dans cette poſition que nous mouillâmes à Ste. *Catherine Dimanche* 21 de *Décembre*, tous nos Vaiſſeaux ayant, comme il a été dit, beaucoup de malades à bord, & grand beſoin de rafraîchiſſemens. Nous eſpérions de trouver ici, de quoi remédier à ces deux inconvéniens, cette Ile étant fort vantée par les Navigateurs qui y ont touché, tant pour la bonté de l'air & l'abondance des vivres, que pour la complaiſance & l'amitié, qu'on y témoigne à tous les peuples de l'*Europe*, qui ſont en paix avec la Couronne de *Portugal.*

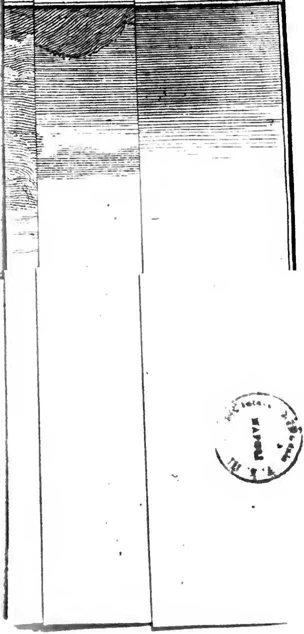
◆

CHAPITRE V.

Ce qui nous arriva à Ste. Catherine. *Deſcription de cette Ile, avec quelques remarques ſur le* Brézil.

NOTRE premier ſoin fut d'envoyer nos malades à terre. Chaque Vaiſſeau eut ordre de la part du Commandant de faire dreſſer deux tentes, l'une pour les malades, & l'autre pour le Chirurgien & ſes Aſſiſtans. Nous envoyâmes du *Centurion* environ quatre-vingts malades, les autres Vaiſſeaux n'en ayant pas moins à proportion de leur monde. Auſſitôt que nous eûmes rempli ce devoir eſſentiel, nous fîmes gratter nos ponts & bien nettoyer notre Navire; enſuite nous le parfumâmes, & jettâmes force Vinaigre entre les Ponts. La choſe étoit abſolument néceſſaire pour chaſſer la mauvaiſe odeur, dont notre bord étoit infecté, & y détruire la vermine, car par la quantité de notre monde & la chaleur du Climat, ces deux incommodités étoient devenues inſupportables; & il n'y a aucun lieu de douter, que ce ne ſoit à elles qu'il faille principalement attribuer les maladies, dont nous fûmes affligés longtems avant que de gagner cette Ile.

Nous nous occupâmes enſuite à pourvoir notre Eſcadre de bois & d'eau, à calfater nos Vaiſſeaux, à raccommoder nos agrès, & à mettre nos mâts en état de réſiſter aux tempêtes, que nous aurions probablement à eſſuier en voulant doubler le Cap *Horn* dans une ſaiſon auſſi avancée. Mais avant que d'aller plus loin, on ne ne trouvera pas mauvais à ce que j'eſpére, que je diſe ici un mot de l'état préſent de l'Ile de Ste. *Catherine*, & de la côte voiſine, tant à cauſe des changemens conſidérables qui y ſont arrivés, depuis les deſcriptions, qui nous en ont été données par d'autres Ecrivains, que parce que ces changemens ont été cauſe que nous avons rencontré plus de difficultés que nous ne devions naturellement en attendre, difficultés contre leſquelles les autres Vaiſſeaux *Anglois*, qui voudroient toucher à Ste. *Catherine* en allant à la mer du *Sud*, ne trouveroient peut-être pas extrêmement gracieux d'avoir à lutter n'y fort prudent de s'y expoſer. L'Ile de Ste. *Catherine* n'a de largeur, au rapport de ſes habitans, que deux lieues, mais environ neuf lieues de longueur. Elle eſt à 49 degrés, 45 minutes, de Longitude Occidentale de *Londres*, & s'étend depuis 47 degrés, 35 minutes, juſqu'au 28 degré de Latitude Méridionale. Quoique les terres en ſoient aſſez hautes, on a cependant de la peine à la découvrir à la diſtance de dix lieues, parce que, dans cet éloignement, elle eſt obſcurcie par le Continent du *Bréſil*, dont les montagnes ſont extrêmement hautes; mais à meſure qu'on en approche, on la diſtingue ſans peine, par le moyen de pluſieurs petites Iles entre leſquelles elle eſt ſituée, & qui s'étendent à l'Eſt. La Carte ci jointe repréſente la pointe de l'Ile qui eſt au N. E. où l'on voit en (*a*) cette pointe du N. E., telle qu'elle paroit quand elle eſt au N. O. du Spectateur. Et (*b*) eſt la petite Ile d'*Alvorédo*, telle qu'on la voit au N. N. O., à la diſtance de ſept lieues. La meilleure



MADRID

Digitized by Google

Digitized by Google

entrée du Port eſt entre la pointe (*a*) & l'Ile d'*Alvorédo*, où les Vaiſſeaux peuvent avancer hardiment avec le ſeul ſecours de la ſonde. La vue de cette entrée Septentrionale du Port eſt marqué dans la ſeconde Planche, où ſe voit en (*a*) le bout de l'Ile de Ste. *Catherine* au N. O., en (*b*) l'Ile aux *Perroquets*, en (*c*) une Batterie ſur l'Ile de Ste. *Catherine*, en (*d*) une Batterie ſur une petite Ile du côté de la Terre ferme. *Frézier* a donné un Plan de l'Ile de Ste. *Catherine*, de la côte voiſine, & des petites Iles d'alentour; mais il s'eſt trompé en appellant l'Ile d'*Alvorédo* l'Ile de *Gal*, la derniére de ces Iles étant ſept ou huit milles au N. O. de l'autre; & d'ailleurs beaucoup plus petite. Il déſigne par le nom d'*Alvoréda* une Ile ſituée au midi de Ste. *Catherine*, & a oublié l'Ile de *Maſaquura*. A d'au-

& qui a l'air d'une Fortereſſe réguliére, eſt ſur une Ile proche du Continent, dans laquelle le Gouverneur fait ſa réſidence.

Le terroir de Ste. *Catherine* eſt très-fertile, & produit preſque de lui-même pluſieurs ſortes de fruits. Il eſt couvert d'une forêt d'arbres toujours verds, qui, par la fertilité du terroir, ſont tellement entremêlés de ronces, d'épines & d'arbriſſeaux, que le tout enſemble forme un fourré qu'il n'eſt pas poſſible de traverſer, à moins qu'on ne ſuive quelques ſentiers que les habitans ont pratiqués pour leur commodité. Ces ſentiers, & quelques terres ſituées le long du rivage du côté du Continent, qu'on a défrichées pour en faire des plantations, ſont les ſeuls endroits de l'Ile, qui ne ſoient pas couverts d'arbres. Les bois rendent dans cette

Ile une odeur admirable, par la grande quantité d'arbres & d'arbuſtes aromatiques qui s'y trouvent. Les fruits & les plantes de tous les autres pays croiſſent ici preſque ſans culture, & en grande quantité; deſorte qu'on n'y manque point d'Ananas, de Pêches, de Raiſins, d'Oranges, de Limons, de Citrons, de Melons, d'Abricots ni de Bananes. Outre cela, on a ici en abondance deux autres productions d'un uſage infini pour les Vaiſſeaux, ſavoir, des Oignons & des Patates. Les autres vivres ne ſont, en général, ni ſi bons, ni en ſi grande abondance. On y trouve quelques chétifs Bœufs, qui reſſemblent à des Bufles; mais la chair en eſt mollaſſe & déſagréable au goût, ce qui vient apparemment des Calbaſſes ſauvages qui leur ſervent de nourriture. On y trouve auſſi quantité de Faiſans, qui ne ſont pas à beaucoup près d'un goût auſſi délicat que ceux qu'on a en *Angleterre.* On voit outre cela en cette Ile beaucoup de Singes & de Perroquets, le Port fournit différentes ſortes de Poiſſons qui ſont exquis & faciles à prendre; car on y trouve un grand nombre de petites anſes ſabloneuſes très-propres à tirer la ſenne.

L'eau, tant dans l'Ile, que dans la Terre ferme ſituée vis-à-vis, eſt admirable, & ſe conſerve ſur mer auſſi bien que celle de la *Thamiſe.* Car après avoir été un ou deux jours en barques, elle commence à travailler avec une puanteur inſupportable, & ſe couvre d'abord d'une écume verdâtre; mais peu de jours après cette écume va à fond, & l'eau devient parfaitement douce, & claire comme du Criſtal. Les *François*, qui durant leur commerce dans la mer du *Sud*, pendant le regne de la Reine *Anne*, mirent cet endroit en réputation, ſe pourvoyoient ordinairement d'eau & de bois dans *Bon-port*, du côté du Continent, & y ancroient en toute ſureté ſur ſix braſſes d'eau. L'endroit eſt certainement excellent pour des Vaiſſeaux, qui n'ont pas intention de faire un long ſéjour. Nous fîmes de l'eau dans l'Ile de Ste. *Catherine*, à une plantation ſituée vis-à-vis de l'Ile de St. *Antoine*.

Tels ſont les avantages que la premiére de ces deux Iles peut procurer, mais qui ne laiſſent pas d'être accompagnés de pluſieurs incommodités, dont une partie doit être attribuée au Climat, & tout le reſte aux nouveaux arrangemens, & à la forme de Gouvernement introduite en dernier lieu. Pour ce qui concerne le Climat, on peut aiſément s'imaginer que les bois & les montagnes, dont le Port eſt environné, empêchent le mouvement de l'air. D'un autre côté les vapeurs, qui s'élevent d'un ſol fort gras, & d'une prodigieuſe quantité de Végétaux de toute eſpéce, ſont cauſe que le païs ſe trouve couvert toute la nuit, & une partie conſidérable de la matinée, d'un épais brouillard, qui ne ſe diſſipe que quand le Soleil a aſſez de force pour cela, ou qu'un vent de mer le chaſſe. C'eſt ce qui rend l'endroit étouffé, humide, & par cela même mal-ſain: auſſi nos Equipages y furent-ils attaqués de fiévres & de dyſſenteries. Une autre incommodité, que je ne dois pas oublier, eſt que nous fûmes tourmentés tout le long du jour par une quantité prodigieuſe de Mouſtiques, dont la piquure eſt beaucoup plus venimeuſe que celle des Couſins que nous avons en *Angleterre.* Quand ces Mouſtiques ſe ſont retirés vers le coucher du Soleil, ils ſont remplacés par un nombre infini de petites mouches, qui, quoique preſque inviſibles à l'œil ſont pourtant très-incommodes par leur bourdonnement & leurs piquures qui cauſent des tumeurs qui ſont bien-tôt ſuivies d'une démangeaiſon deſagréable, & du même genre que celle qui eſt cauſée par la morſure de nos moucherons. Tout ce que cette Ile a d'intéreſſant pour nous, c'eſt qu'elle peut ſervir de lieu de relâche, & de rafraîchiſſement à ceux de nos Vaiſſeaux qui veulent ſe rendre dans la mer du *Sud.* Je n'ai pas encore repréſenté les principaux inconvéniens qu'on y trouve à la conſidérer ſous ce point de vue. Pour en donner une idée diſtincte j'expoſerai les changemens qui y ſont arrivés, rélativement aux habitans, à la Police, & au Gouverneur. Du tems de *Frézier* & de *Shelvocke*, cette Ile ne ſervoit de retraite qu'à des Vagabonds & à des Bannis, qui s'y ſauvoient de différens endroits du *Brézil*. Ils s'avouoient bien Sujets de la Couronne de *Portugal*, & avoient parmi eux quelqu'un qu'ils nommoient leur Capitaine, & qu'ils regardoient en quelque ſorte comme leur Gouverneur ; mais ils n'étoient ſujets du Roi que de nom, ce qui ne les engageoit à rien non plus que l'Obéiſſance qu'ils voüoient en apparence à leur Capitaine. Car par cela même qu'ils avoient grande abondance de proviſions, mais point d'argent, ils pouvoient ſubſiſter ſans aucun ſecours de la part des Colonies d'alentour, & n'avoient pas de quoi tenter la cupidité de quelque Gouverneur voiſin, & lui inſpirer l'envie de les ſoumettre à ſon autorité. Ainſi leur ſituation les rendoit fort Hoſpitaliers envers les Vaiſſeaux étrangers, qui abordoient à leur Ile. Ces Vaiſſeaux manquoient ſimplement de vivres dont ces Inſulaires étoient bien pourvus; ces derniers manquoient d'habits, & en recevoient en échange pour des proviſions; car pour de l'argent ils ne s'en ſoucioient pas. Tout le monde trouvoit ſon compte à cette eſpece de trafic, & leur Capitaine ou Gouverneur n'avoit ni droit ni intérêt d'empêcher ce troc, ou de le charger de quelque taxe. Mais depuis peu, pour des raiſons qui ſeront indiquées dans la ſuite, ces honnêtes Bandits ont été contraints de laiſſer établir parmi eux une nouvelle Colonie, & de ſe ſoumettre à de nouvelles Loix & à un autre Gouvernement. Au-lieu de leur Capitaine qui étoit couvert de haillons & alloit nuds pieds, dont ils avoient trouvé le ſecret de conſerver l'innocence, ils ont à préſent l'honneur d'être gouvernés par Don *Joſé Sylva de Paz*, Brigadier des Armées du Roi de *Portugal*. Cet Officier a ſous ſes ordres une Garniſon de Soldats, & par conſéquent eſt en état de ſe faire craindre plus qu'aucun de ſes Prédéceſſeurs; & comme il eſt mieux habillé, qu'il vit plus magnifiquement qu'eux, & qu'il a une excellente qualité que ces pauvres Capitaines n'ont jamais prétendu poſſeder, qui eſt de connoitre parfaitement la valeur de l'argent, il ſe conduit en conſéquence & employe pour s'enrichir des moyens dont les autres n'ont jamais eu la moindre idée. Il y a quelque lieu de douter que les habitans regardent ces moyens comme avantageux pour eux-mêmes, ou pour le Roi de *Portugal*. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſes maniéres d'agir ne peuvent que cauſer beaucoup d'embarras aux Vaiſſeaux *Anglois*, qui relâchent à l'Ile de Ste. *Catherine* avant de ſe rendre dans la mer du *Sud*. Car une de ſes fineſſes conſiſte à placer çà & là des Sentinelles pour empêcher les habitans de nous vendre quelques rafraîchiſſemens, à moins qu'ils ne le faſſent à un prix ſi exhorbitant, qu'il y auroit de la folie à le donner. Pour colorer ce procédé, dans lequel il paſſe les bornes de ſon autorité, il alléguoit, qu'il falloit garder des vivres pour plus de cent familles, qui devoient venir dans peu renforcer ſa Colonie. L'invention d'un prétexte ſi ſpécieux marque clairement qu'il n'eſt rien moins que novice dans ſon métier. Mais ce trait, quoique paſſablement odieux, n'eſt qu'un petit échantillon de ſon indigne conduite. Car par la proximité de la riviére de la *Plata*, il ſe fait un grand Commerce de contrebande entre les *Portugais* & les *Eſpagnols*. La principale branche de ce Commerce conſiſte à échanger de l'Or pour de l'Argent, ce qui fait un tort conſidérable aux revenus des deux Rois, qui ſont privés par-là de leur quint; & Don *Joſé* eſt ſi affriandé à ce Commerce, que, pour obliger ſes Coreſpondans *Eſpagnols* (c'eſt la ſeule explication, qu'on pourra donner à cette démarche), il eut la perfidie d'envoyer un Exprès à *Buénos Ayres* dans la riviére de la *Plata*, où *Pizarro* ſe trouvoit alors. Il informa cet Amiral de notre venue, de la force de notre Eſcadre, & en particulier du nombre de nos Vaiſſeaux, de la quantité de Canons & de monde dont ils étoient montés, en un mot, de tout ce qu'il pouvoit ſuppoſer que nos Ennemis ſouhaitoient de ſçavoir rélativement à notre Flotte. Tout Armateur *Anglois*, qui touchera à l'Ile de Ste. *Catherine* a le même traitement à attendre, auſſi longtems que cette Ile ſera ſous le gouvernement de Don *Joſe Sylva de Paz.*

Ce que je viens de dire, joint à ce qui ſera encore ajouté dans la ſuite ſuffit pour faire connoître l'état préſent de l'Ile de Ste. *Catherine*, & le caractere du Gouverneur; mais comme le Lecteur pourroit ſouhaiter d'être inſtruit des cauſes qui ont produit les changemens arrivés en dernier lieu dans cette Colonie, il ſera néceſſaire, pour le contenter à cet égard de dire un mot du *Brézil*, & des découvertes étonnantes qui y ont été faites depuis environ quarante ans, & qui ont changé un païs, dont la poſſeſſion étoit regardée avec aſſez d'indifférence, en une des plus conſidérables Colonies qu'il y ait ſur la face de la terre.

Cette Contrée fut premiérement découverte par un *Florentin*, nommé *Améric Veſpuce*, qui, par ce bonheur, eut la gloire de donner ſon nom à ce vaſte Continent, que *Colomb* avoit découvert peu de tems auparavant. Comme il étoit au ſervice du *Portugal*, cette Colonie fut formée & compoſée de *Portugais*; elle paſſa enſuite au pouvoir de l'*Eſpagne* avec le reſte des païs, qui apparte noient au *Portugal*. Durant la longue guerre entre l'*Eſpagne* & les Provinces-Unies, les *Hollan-*

dois s'emparérent de la partie Septentrionale du *Brézil*, & en reſtérent maîtres quelques années. Mais quand les *Portugais* ſecouérent le joug *Eſpagnol*, ceux du premier de ces Peuples, qui habitoient le *Brézil*, prirent part à la révolte, & ſe mirent en moins de rien en poſſeſſion de ce que les *Hollandois* leur avoient enlevé. Depuis ce tems-là ce païs a toujours été ſous la domination du *Portugal*; mais alors, & juſqu'à la fin du ſiécle paſſé, on n'en tiroit que du Sucre, du Tabac, & quelques autres productions de peu d'importance.

Les choſes ont bien changé depuis. Car vers le commencement de ce ſiécle on découvrit que le *Brézil* qu'on n'eſtimoit que relativement à ſes plantations contenoit une prodigieuſe quantité de ces deux minéraux que les hommes eſtiment ſi fort par deſſus toutes choſes, qu'il n'y a art ni induſtrie qu'ils n'employent pour en acquérir, je veux dire d'or & de diamans. On trouva d'abord de l'or dans les montagnes peu éloignées de la Ville de *Rio Janeiro*. On raconte diverſement la maniére dont cette découverte ſe fit; mais le ſentiment ordinaire eſt que quelques Soldats *Portugais*, chargés d'une expédition contre des *Indiens*, qui demeuroient aſſez avant dans les terres, avoient remarqué que les habitans ſe ſervoient de ce métal pour leurs hameçons. On ſçut enſuite, après d'exactes informations, que les torrens, en deſcendant des montagnes, emportoient annuellement une grande quantité d'or, qui reſtoit parmi le ſable & le gravier, dans les vallées, & qu'on alloit y chercher dès que les eaux étoient écoulées. Il n'y a guere plus de quarante ans qu'on a tranſporté quelque or, au moins qui vaille la peine d'en parler, du *Brézil* en *Europe*; mais depuis ce tems la choſe a été annuellement en augmentant, parce qu'on a découvert dans d'autres Provinces divers endroits, où ce métal n'abonde pas moins qu'il faiſoit au commencement aux environs de *Rio Janeiro.* J'ai entendu aſſurer qu'il y a une veine d'or, qui s'étend partout le pays, environ à vingt-quatre pieds de la ſurface, mais que cette veine n'eſt pas aſſez riche pour payer les frais du travail. Cependant, toutes les fois que les pluies ou les rivieres ont coulé pendant quelque tems dans un endroit, il y a toujours moyen d'y trouver de l'or, les eaux ayant ſéparé ce métal de la terre & l'ayant dépoſé dans le Sable de leurs lits, ce qui épargne la peine, & la dépenſe de creuſer ; deſorte que c'eſt un profit ſûr, dès qu'on peut faire quitter à une riviére ſon ancien lit en détournant le cours de ſes eaux. De ce détail touchant la maniére de raſſembler l'or, il ſuit, qu'à proprement parler il n'y a point de Mînes d'or dans le *Brézil* ; ce que le Gouverneur de *Rio Grande*, qui viſita fréquemment M. *Anſon* durant notre ſéjour à Ste. *Catherine*, affirma poſitivement aſſurant que tout l'or ſe trouve dans le lit des rivieres, ou au pied des montagnes, après que quelque torrent y a paſſé. On prétend, à la vérité, qu'il y a dans les montagnes de gros rochers qui contiennent beaucoup d'or, & j'ai vû moi-même un morceau de ces rochers, où il y avoit une maſſe d'or aſſez conſidérable, mais en ce cas-là même les Ouvriers ſe contentent de détacher des morceaux de rocher, mais n'y creuſent pas de mines. Au reſte comme il en coute beaucoup, tant pour ſubſiſter dans ces montagnes, que pour ſéparer le métal de la pierre, cette méthode eſt rarement miſe en uſage.

Le ſoin de chercher l'or dans le lit des rivieres, & des torrens, auſſi bien que celui de laver cet or, pour le ſéparer du ſable & de la boue où il eſt caché, ſont confiés à des Eſclaves, la plupart Negres, que les *Portugais* emploient à ce travail. L'uſage eſt, que chacun de ces Eſclaves rende par jour à ſon maitre la huitiéme partie d'une once d'or; & s'ils ont l'habileté ou le bonheur d'en trouver davantage, le ſurplus leur appartient; deſorte qu'on a vu des Negres, qui, plus diligens ou plus fortunés que leurs Camarades, ont été en état d'acheter eux-mêmes des Eſclaves,

& de vivre dans l'abondance. Car leur Maitre n'a ſur eux d'autre droit que de continuer à en exiger une huitiéme d'once par jour, ce qui revient environ à neuf Schelins de notre Monnoie, l'once de *Portugal* étant tant ſoit peu plus legere que notre once poids de *Troy*. On peut juger par le montant du quint, revenant au Roi, combien d'or eſt tranſporté par an du *Brézil* à *Liſbonne*. Ce quint a été eſtimé en dernier lieu, bon an mal an, à cent cinquante *Arobes* de trente & deux livres poids de *Portugal*: en mettant l'once, poids de *Troy*, à 4 Livres ſterling, on aura à peu près 300000, & par conſéquent la ſomme totale, dont ce capital eſt le cinquiéme, montera à un million & demi de Livres ſterling. Les retours annuels en or ne ſont certainement pas moindres que cela, quoiqu'il ſoit difficile

cile de marquer au juſte de combien ils excedent le nombre que je viens de marquer. Peut-être ne nous abuſerons nous guere, en ſuppoſant, que l'or, qu'on échange avec les *Eſpagnols* pour de l'argent à *Buénos Ayres*, va encore à un demi million, ce qui feroit monter la ſomme totale de l'or, qui ſort chaque année du *Brézil*, à deux millions de Livres ſterling : ſomme prodigieuſe, qu'on tire à préſent d'un païs, où l'on ignoroit il y a quelques années, qu'il y eût un ſeul grain d'or.

J'ai déja dit, qu'outre l'or, le *Brézil* fourniſſoit auſſi des Diamans. Ces pierres précieuſes ont été découvertes ici beaucoup plus tard que l'or, & il n'y a guere plus de vingt ans qu'on a commencé à en tranſporter du *Brézil* en *Europe*. On les trouve, préciſément comme l'or, dans le lit des riviéres & dans des ravins, mais ſeulement en quelques endroits, & moins généralement que l'or. Avant qu'on ſçût que c'étoient des Diamans, on les négligeoit & on les jettoit avec le ſable & le gravier. Pluſieurs perſonnes ſe ſont rappellé dans la ſuite, avec regret, qu'il leur eſt paſſé ainſi par les mains des pierres, qui auroient fait leur fortune. Il peut y avoir un peu plus de vingt ans, qu'un homme, qui ſe connoiſſoit en Diamans brutes, s'imagina que ces cailloux, car on les regardoit comme tels, étoient une eſpéce de Diamans. Mais il ſe paſſa quelque tems avant que par un examen approfondi on ſçût au juſte ~~ce qui en étoit~~, les habitans ne pouvant pas ſe mettre dans l'eſprit que ce qu'ils avoient ſi longtems mépriſé, fût d'un auſſi grand prix qu'on l'aſſûroit, en cas que la conjecture ſe trouvât fondée. On m'a dit, qu'un Gouverneur d'un des endroits, où ſe trouvent les Diamans, avoit raſſemblé, durant cet intervalle, un grand nombre de ces Cailloux, pour s'en ſervir au jeu en guiſe de jettons. Mais enfin on reçut de quelques habiles Joailiers en *Europe*, qu'on avoit eu ſoin de conſulter, la confirmation, que ces pierres étoient de vrais Diamans, & qu'il s'en trouvoit parmi pluſieurs, qui ne cédoient, ni en éclat, ni en aucune autre qualité aux Diamans des *Indes Orientales*. Auſſitôt les *Portugais*, qui demeuroient aux environs des lieux où l'on avoit apperçû de pareilles pierres, ſe mirent à en chercher avec empreſſement, & eurent lieu de concevoir l'eſpérance d'en trouver un bon nombre, puiſqu'ils découvrirent de grands rochers de Criſtal dans pluſieurs des montagnes, d'où découloient les eaux qui emportent avec elles des Diamans.

On repréſenta bientôt au Roi de *Portugal*, que ſi l'on trouvoit au *Bréſil* une auſſi grande quantité de Diamans, qu'on ſembloit avoir lieu de croire, le prix en diminueroit au point; que non-ſeulement ceux des *Européens*, qui en poſſédoient une quantité conſidérable ſeroient ruinés, mais que ſa Majeſté même ne pourroit tirer aucun avantage d'une ſi riche découverte. En conſéquence de cette repréſentation le Roi trouva bon d'établir une Compagnie qui a le Droit excluſif de chercher des Diamans dans toute l'étendue du *Bréſil*. Mais pour empêcher que cette Compagnie, qui paye fort cher ce droit, ne faſſe trop baiſſer les Diamans de prix, par le trop d'avidité à en chercher, il lui eſt défendu d'employer plus de huit cens

Eſclaves à cette eſpéce de travail. Et pour qu'aucun des autres Sujets de la Couronne de *Portugal* n'empiétât ſur l'Octroi de la Compagnie, Sa Majeſté a dépeuplé une grande Ville, & un grand diſtrict tout alentour, & a obligé les habitans, au nombre de plus de ſix mille, à aller s'établir dans une autre partie du païs; car cette Ville étant dans le voiſinage des Diamans, il n'y auroit jamais eu moyen d'empêcher qu'un peuple ſi nombreux, établi ſur les lieux, ne ſuccombât à la tentation de chercher des diamans, & d'en faire un Commerce de Contrebande.

Les importantes découvertes, qu'on venoit de faire dans le *Brézil*, donnérent lieu à de nouvelles Loix, & à de nouveaux Réglemens en pluſieurs endroits du païs. Car peu de temps auparavant il y avoit une grande étendue de païs preſque indépendante de la Couronne de *Portugal*, à laquelle elle n'étoit ſoumiſe que de nom. Cette Contrée eſt peuplée par des habitans, qui, d'après la principale de leurs Colonies, s'appellent *Pauliſtes*. On prétend que ce ſont les Deſcendans de ces *Portugais*, qui ſe retirérent de la partie Septentrionale du *Brézil*, quand les *Hollandois* s'en emparérent. Et comme on les négligea pendant un aſſez long eſpace de tems, & qu'ils fûrent obligés de pourvoir à leur propre défenſe, la néceſſité forma entre eux une eſpéce de régence, qu'ils trouvérent aſſez bonne pour des gens confinés dans un lieu écarté. Ainſi mépriſans l'autorité & les ordres de la Cour de *Liſbonne*, on les vit pluſieurs fois en venir à une révolte déclarée. Leur païs étant entouré de montagnes, il n'y avoit guére moyen de les y forcer : ainſi il ne tenoit en quelque ſorte qu'à eux de preſcrire les conditions auxquelles ils voudroient ſe ſoumettre. Mais dès qu'on ſçut que le païs des *Pauliſtes* abondoit en or, le préſent Roi de *Portugal*, ſous le regne duquel les découvertes dont il s'agit, ont été principalement faites & perfectionnées, jugea devoir réduire ſous ſon obéïſſance cette Province, qui étoit devenue pour lui d'une extrême importance : projet, qu'il éxécuta à la fin heureuſément, quoique, à ce qu'on prétend, avec bien de la peine. Les mêmes motifs, qui ont engagé le Roi de *Portugal* à ſubjuguer les *Pauliſtes*, a produit auſſi dans l'Ile de Ste. *Catherine* les changemens rapportés ci deſſus : car le Gouverneur de *Rio Grande* nous a dit qu'il y avoit dans le voiſinage de cette Ile des riviéres conſidérables, qui contenoient de grandes richeſſes, & que c'étoit pour cela qu'on y avoit envoyé un Gouverneur au fait du métier de la guerre, & qu'on y avoit établi une nouvelle Colonie. Outre cela, comme le Port de cette Ile eſt de beaucoup le plus ſûr & le meilleur de tous ceux qu'il y a le long de cette côte, il y a lieu de ſuppoſer, que, ſi les richeſſes des environs répondent à ce qu'on s'en promet, elle deviendra avec le tems la principale Colonie du *Brézil*, & le Port le plus conſidérable de toute l'*Amérique* Méridionale. Le détail, où je viens d'entrer touchant l'état préſent du *Brézil* & de l'Ile de Ste. *Catherine*, m'a paru d'autant plus néceſſaire que cette Ile paſſe généralement pour le meilleur endroit de rafraîchiſſement que nos Armateurs, qui veulent ſe rendre dans la mer du *Sud*, puiſſent

trouver

trouver. J'ai cru devoir informer mes Compatriotes que ce ſéjour eſt ſujet à des inconvéniens auxquels on ne ſe ſeroit pas imaginé devoir s'attendre; & comme les particularités rapportées au ſujet de l'or & des Diamans du *Brézil* ont été la plûpart ignorées juſqu'à préſent, il m'a paru que le Lecteur ne regarderoit pas ces particularités comme une digreſſion peu importante ou inutile, en voila aſſez ſur ce ſujet. Reprenons maintenant le fil d notre narration.

Dès que nous fûmes arrivés à Ste. *Catherine*, nous nous occupâmes à porter nos malades à terre, à nous pourvoir d'eau & de bois, à netoyer nos Vaiſſeaux, & à mettre en bon état nos Mâts & nos Agrés, comme il a été dit dans le Chapitre précédent. M. *Anſon* ordonna en même tems qu'on fournît aux Equipages des Vaiſſeaux des Viandes fraîches, & qu'on leur donnât à l'égard de tous les vivres ration compléte. En conſéquence de ces ordres, nous recevions chaque jour à bord autant de bœufs frais qu'il en falloit pour notre conſommation journaliére, & ce qui manquoit pour completer nos rations nous étoit fourni par la Pinque *Anne*, afin de garder pour l'avenir les proviſions qui étoient à bord de l'Eſcadre. La ſaiſon de l'année devenant de jour en jour moins favorable pour doubler le Cap *Horn*, M. *Anſon* ſouhaitoit de remettre en mer le plutôt qu'il ſeroit poſſible; & véritablement nous eûmes lieu d'abord d'eſpérer que nous pourrions partir dans une quinzaine de jours, ce terme nous paroiſſant ſuffiſant pour achever ce que nous avions à faire. Mais après avoir examiné les mâts du *Tryal*, nous remarquâmes avec un ſenſible chagrin, qu'il nous faudroit bien le double de ce tems. Car il ſe trouva que le grand mât étoit fendu.

Mais on jugea qu'il ſuffiroit de le fortifier par deux Jumelles. Comme on trouva auſſi que le mât de Miſaine ne pouvoit plus ſervir, il fut ordonné aux Charpentiers d'aller dans les bois pour y chercher quelque arbre propre à en faire un mât de miſaine; mais après avoir cherché pendant quatre jours, ils revinrent ſans avoir trouvé aucun arbre qui convînt à leur deſſein. Faute de mieux, il fut conclu qu'on tâcheroit de renfoncer l'ancien mât de miſaine par trois Jumelles : ouvrage qui occupa nos Charpentiers juſqu'à la veille de notre départ. Dans ce même tems notre Commandant ayant jugé néceſſaire d'amener un Vaiſſeau net dans la mer du *Sud*, ordonna que le *Tryal* fût carené, ce qui pouvoit ſe faire ſans perte de tems pendant qu'on travailloit à terre à réparer les mâts.

Le 27 de *Décembre* nous apperçûmes une voile au large. Dans l'idée que ce pouvoit être un Vaiſſeau *Eſpagnol*, on arma la Chaloupe à dix-huit rames, & on la détacha ſous les ordres de notre ſecond Lieutenant, pour le viſiter avant qu'il arrivât ſous le Canon des Forts. Le Vaiſſeau ſe trouva être un Brigantin *Portugais de Rio Grande*. La maniére, dont notre Officier en agit à l'égard du Maitre de ce Vaiſſeau n'eut rien que d'obligeant, & bien loin de lui donner le moindre ſujet de plainte, il ne voulut pas même recevoir un veau que cet homme le preſſoit d'accepter en préſent. Cependant le Gouverneur ſe montra hautement offenſé de l'envoi de notre Chaloupe, & traita notre procédé de violation des Traités qui ſubſiſtent entre les Couronnes d'*Angleterre* & de *Portugal*. Nous ne penétrâmes pas d'abord la cauſe de tout le ridicule fracas que faiſoit là deſſus Don *Joſe*; & nous ne l'attribuâmes pour lors qu'à l'inſolence de ce Gouverneur; mais quand nous ſçûmes qu'il alloit juſqu'à accuſer notre Lieutenant de brutalité, d'avoir ouvert des Lettres, & particuliérement d'avoir voulu faire enlever par force ce même veau, qu'il ſavoit comme nous l'apprîmes dans la ſuite, que notre Officier avoit refuſé comme préſent, nous eûmes lieu de ſoupçonner qu'il cherchoit querelle, & que ce n'étoit pas ſimplement par humeur, mais par des motifs plus importans qu'il en agiſſoit ainſi. Il nous auroit été fort difficile de deviner alors quels pouvoient être ces motifs, qui ne furent plus dans la ſuite un myſtére pour nous ; car nous apprîmes par des Lettres, qui tombérent entre nos mains dans la mer du *Sud*, qu'il avoit dépêché un Exprès à *Buénos Ayres*, où *Pizarro* ſe trouvoit en ce tems-là. Il marquoit à cet Amiral l'arrivée de notre Eſcadre à Ste. *Catherine*, & lui donnoit un détail précis de nos forces & de notre état ; d'où nous inférâmes, que Don *Joſé* avoit probablement imaginé ce chimérique ſujet de plainte, pour nous empêcher de viſiter le Brigantin quand il remettroit en mer, & de trouver des preuves, non ſeulement de ſa perfidie envers nous, mais auſſi de ſon Commerce de Contrebande avec les

Gouverneurs voiſins, & les *Eſpagnols* de *Buénos Ayres.*

Il s'écoula près d'un mois avant que le *Tryal* fût réparé. Non ſeulement les mâts du bas étoient fendus, comme il a été dit, mais le grand perroquet, & la vergue de miſaine ne pouvoient abſolument plus ſervir étant preſque pourris. Pendant qu'on étoit occupé à cet ouvrage on amarra de nouveaux haubans aux autres Vaiſſeaux de l'Eſcadre, & l'on y ajouta même des haubans ſurnuméraires afin d'aſſurer d'autant plus les mâts. Pour mettre les Vaiſſeaux en état de porter plus de voiles, & les empêcher de travailler trop quand le vent ſeroit violent, chaque Capitaine eut ordre de faire deſcendre à fond de cale quelques-unes de leurs plus groſſes piéces de Canon. Ces ordres étant exécutés, & les Vaiſſeaux ayant pris à bord autant d'eau & de bois, qu'ils pouvoient en loger, le *Tryal* ſe trouva à la fin en état de mettre en mer avec le reſte de l'Eſcadre, les tentes, qui avoient été dreſſées ſur le rivage, furent abbattues, & les malades revinrent à bord. Leur retour nous fournit une triſte preuve, que la bonté de l'air de cet endroit avoit été extrêmement exagérée par les Ecrivains qui en avoient parlé, car le *Centurion*, après avoir perdu vingt huit hommes depuis notre arrivée, avoit quatre-vingts ſeize malades, au-lieu qu'il n'en avoit que quatre-vingts quand nous abordâmes à Ste. *Catherine*. Notre monde embarqué, & tout étant prêt pour le départ, le Chef d'Eſcadre fit venir tous les Capitaines à ſon bord, & leur délivra ſes ordres touchant les différens lieux de rendés-vous depuis Ste. *Catherine*, juſqu'aux côtes de la *Chine*. Le lendemain, 18 de *Janvier*, le ſignal fut donné pour lever l'Ancre, & nous quittâmes ſans regret une Ile, dont nous nous étions formé les plus flatteuſes idées, mais qui, en fait de vivres, de rafraîchiſſemens, & d'Hoſpitalité, ne répondit nullement à notre attente.

CHAPITRE VI.

Navigation depuis Ste. Catherine *juſqu'au Port* St. Julien, *avec quelques remarques ſur ce Port, & ſur le païs ſitué au* Sud *de la riviere de la* Plata.

EN partant de Ste. *Catherine*, nous quittâmes le dernier Port ami, où nous nous étions propoſé de toucher, & il ne nous reſtoit plus pour relacher que des Côtes ennemies, ou du moins déſertes & qui ne pouvoient nous offrir aucun ſecours. D'ailleurs en tirant vers le Sud, nous allions vers des Climats plus tempétueux qu'aucun de ceux que nous avions paſſé, & le danger d'être diſperſés, ou d'être expoſés à de plus grands périls encore, exigeoit de grandes précautions: auſſi M. *Anſon* ayant fait réflexion, quand il réglât les divers rendés-vous de l'Eſcadre, qu'il pourroit fort bien arriver que par quelque accident ſon vaiſſeau fût mis hors d'état de doubler le Cap *Horn*, ou qu'il vint à ſe perdre; il donna les ordres néceſſaires, pour que même en ce cas on n'abandonna pas le projet de l'Expédition. Les inſtructions des Capitaines qu'ils reçûrent la veille de notre départ de Ste. *Catherine*, portoient, qu'en cas de ſéparation dont il leur étoit commandé de ſe garder autant qu'il ſeroit poſſible, le premier rendés-vous ſeroit la Baye ou le Port St. *Julien* qui leur étoit décrit ſuivant les marques qu'en a données le Chevalier *Jean Narboroug*. Ils devoient charger autant de ſel qu'ils pourroient, tant pour leur propre uſage que pour celui du reſte de l'Eſcadre, & après y avoir attendu dix jours, s'ils n'étoient pas joints par le Chef d'Eſcadre, ils devoient continuer la route par le Détroit de *le Maire*, doubler le Cap *Horn*, & paſſer dans la *Mer* du *Sud*, où le premier rendés-vous étoit fixé à l'Ile de *Noſtra Senora del Socoro*, à 45.° de Latitude Méridionale, & à 71.° 12' de Longitude Occidentale du Cap *Lizard*. Ils devoient croiſer dans cet endroit, en laiſſant cette Ile à l'E. N. E. à la diſtance de cinq à douze lieues, auſſi longtems que le permettroit leurs proviſions de bois & d'eau ménagées avec la plus grande économie. Quand ces proviſions viendroient à manquer, ils devoient relâcher dans cet endroit & y chercher quelque Ancrage, & s'ils n'en trouvoient point, & que le tems fût trop rude pour leur permettre de faire des bordées, ils devoient gagner le plutôt qu'ils pourroient l'Ile de *Juan Fernandez* à 33.° 37' de Latitude Méridionale. Après avoir fait du bois & de l'eau dans cette Ile, & y être reſtés à croiſer au large de l'Ancrage pendant cinquante-ſix jours, s'ils n'avoient pas de nouvelles du Chef d'Ecadre, ils pouvoient hardiment conclurre que quelque accident lui étoit arrivé, & reconnoître pour leur Commandant le prémier Officier en rang qui ſe trouveroit entre eux, dont le devoir ſeroit de faire tout le mal poſſible à l'Ennemi par mer & par terre. Pour cet effet, ce Commandant avoit ordre de reſter dans ces Mers autant que ſes proviſions & celles qu'il pourroit prendre ſur l'Ennemi, pourroient durer, ne s'en réſervant que la quantité ſuffiſante pour conduire ſes Vaiſſeaux dans la riviere *Tigris*, proche de *Canton*, ſur la Côte de la *Chine*, d'où après s'être pourvu de nouvelles proviſions, il regagneroit l'*Angleterre*, le plus vite qu'il pourroit. Et comme il fut trouvé impoſſible de décharger encore la Pinque *Anna*, le Chef d'Eſcadre donna au Maître de ce Vaiſſeau le même rendés-vous & les mêmes ordres.

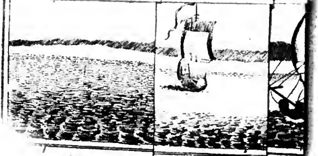
Ces diſpoſitions faites, l'Ecadre fit voile de Ste. *Catherine*, le *Dimanche* 18 de *Janvier*, comme nous l'avons dit dans le Chapitre précédent. Le lendemain nous eûmes des raffales, accompagnées de pluies, d'éclairs, & de tonnerres, mais le beau tems revint bientôt, avec de petites brizes, & dura juſqu'au ſoir du *Vendredi*, que le vent fraichit, & augmentant toute la ~~nuit, le~~ lendemain à huit heures du matin, nous eûmes une violente tempête, avec un brouillard ſi épais qu'il étoit impoſſible de voir à deux longueurs du Vaiſſeau, de ſorte que nous perdîmes le reſte de l'Eſcadre de vue. Sur ces entre-faites, le ſignal fut donné par le Canon, pour venir au vent ſur Baſbord le vent étant alors plein Eſt. Pour nous, nous amenâmes d'abord nos Huniers, carguames la grande voile, & reſtâmes à la Cape, avec la voile d'Artimon bource, juſqu'à midi, que le brouillard ſe diſſipa, & nous laiſſa voir tous les Vaiſſeaux de l'Eſcadre excepté la *Perle*, qui ne nous rejoignît qu'un mois après. Le *Tryal-Sloop* nous reſtoit fort au deſſous du Vent, il avoit perdu ſon grand Mât dans la tempête ayant été obligé de couper tout ce qui le retenoit à cauſe des coups qu'il donnoit contre le Vaiſſeau. Nous dérivâmes à ſon ſecours avec toute l'Eſcadre, & le *Glouceſter* eut ordre de la prendre à la toue, *car le gros tems ne finît tout-à-fait que le jour ſuivant, & il nous reſta même encore après une groſſe Mer qui venoit de l'Eſt.

Après cet accident nous continuâmes notre cours vers le Sud, ſans grande interruption, & nous trouvâmes les mêmes Courans que nous avions remarqués avant notre arrivée à Ste. *Catherine*, c'eſt-à-dire, que nous étions toujours vingt milles par jour plus avancés que ne portoit notre eſtime. La même erreur continua avec peu de variation juſqu'à ce que nous eûmes paſſé la Latitude de la riviere de la *Plata*, & alors même nous obſervâmes que ces Courans duroient encore, quoiqu'il ſoit bien difficile d'en marquer au juſte la raiſon; car nous n'avons jamais pu nous perſuader que cette différence dût être attribuée à des erreurs

reurs dans notre eſtime ; & même nous l'avons directement trouvé pluſieurs fois par expérience, lorſque les calmes nous l'ont permis.

Dès que nous eûmes paſſé la Latitude de la riviére de la *Plata*, nous trouvâmes fond tout le long de la Côte des *Patagons*. Ces ſondes, lorſqu'elles ſont bien aſſurées, ſont d'un grand uſage pour reconnoître le lieu où l'on eſt ; & comme nous les avons priſes, avec plus d'attention, plus ſouvent & à de plus grandes profondeurs, qu'on ne l'a peut-être fait avant nous, je rapporterai nos obſervations ſur ce ſujet en auſſi peu de mots qu'il me ſera poſſible, en renvoyant le Lecteur à la Carte placée au IX. ~~Chap. de ce Livre, où~~ il en pourra prendre l'idée générale. A 36^{d}. 52'. de Latitude Méridionale, nous trouvâmes 60. braſſes d'eau, fond de ſable fin, noir & gris: delà à 39° 55', nous eûmes depuis 50. juſqu'à 80. braſſes, même fond que le précédent: entre cette derniére Latitude & 43° 16', fond de ſable fin, gris, & les mêmes profondeurs, excepté qu'une ou deux fois nous ne trouvâmes que 40. braſſes. Enſuite, pendant un demi-dégré, toujours 40. braſſes, fond de gros ſable & de coquilles briſées, & alors nous nous trouvâmes à la vûe & à ſept lieues des terres. Après quoi, en nous éloignant de la Côte, nous trouvâmes différens fonds, d'abord de ſable noir, enſuite de vaze, & après fond raboteux & pierreux; mais enfin parvenus à 48. braſſes, nous eûmes un fond vazard, juſqu'à la Latitude de 46° 10'. Nous revînmes alors à 36. braſſes & côtoyâmes la Terre juſqu'à ne plus trouver que 12 braſſes toujours

fond de ſable fin, noir & gris de



dis

trouver que 12. braſſes, toujours fond de petites pierres & de cailloux. Pendant une partie de ce tems nous eûmes la vue du Cap *Blanc*, qui eſt à 46°. 52′, de Latitude, & à 66°. 43′, de Longitude Occidentale de *Londres*. C'eſt la Terre la plus remarquable de cette Côte; j'en donne deux vûes éxactes, dans la Planche ci-jointe, où *(b)* repréſente ce Cap. Avec ce ſecours ceux qui navigeront à l'avenir vers ces parages, ne peuvent manquer de reconnoître cet endroit. Delà, faiſant cours vers le Sud, un peu à l'Eſt, environ trente lieues, la profondeur augmenta juſqu'à 50. braſſes, toujours même fond; alors nous approchâmes davantage de la Côte, faiſant cours S. O., un peu vers l'O., & nous trouvâmes par-tout fond de ſable, juſqu'à ce que nous n'eûmes plus que

30. braſſes : en cet endroit, nous revîmes la Terre, à environ 8. lieues de diſtance & nous étions à 48°. 31′, de Latitude. Nous découvrîmes cette Terre le 17. de *Février*, & à cinq heures du ſoir nous jettâmes l'ancre & eûmes même fond que le précédent, à la Latitude de 41°. 58′. Le Païs qui nous reſtoit au Sud courant S. S. O., celui que nous avions au Nord, N. demi-quart à l'Eſt ; une petite Ile N. O., & le Mondrain le plus Occidental, O. S. O. nous trouvâmes que la Marée portoit en cet endroit au Sud, un peu vers l'Oueſt ; nous en partîmes le lendemain à 5. heures du matin, & une heures après, nous vîmes une voile, à qui ~~la *Severne* & la *Glouceſter*~~ eûſent ordre de donner la chaſſe, mais bientôt on s'apperçût que c'étoit la *Perle*, qui nous avoit quittée peu de

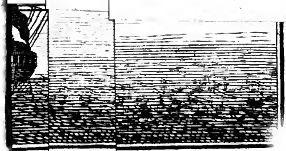
jours après notre départ de Ste. *Catherine*. Nous fîmes ſignal à la *Severne* de réjoindre l'Eſcadre, laiſſant le *Glouceſter* ſeul à la pourſuite, mais nous fûmes ſurpris de voir qu'à l'approche de ce dernier la *Perle* força de voiles & chercha à s'en éloigner. Cependant le *Glouceſter* l'atteignit, & trouva que l'Equipage s'étoit baſtingué & avoit tout préparé pour le combat. A deux heures après-midi la *Perle* nous joignit, & ſe rangeant à notre Arriére le Lieutenant *Salt* parla au Chef d'Eſcadre, & lui apprit que le Capitaine *Kidd* étoit mort le 31. de *Janvier*. Il lui dit de plus que le 10. du courant, il avoit vû cinq gros Vaiſſeaux, qu'il avoit d'abord pris pour notre Eſcadre, & qu'avant que d'être déſabuſé, il s'étoit laiſſé approcher à la portée du Canon, par le Vaiſſeau Commandant, qui portoit au grand Mât, un Pavillon rouge tout-à-fait ſemblable à celui de notre Chef d'Eſcadre. Mais que s'appercevant que ce Vaiſſeau n'étoit pas le *Centurion*, il avoit ſerré le vent au plus près, fait uſage de toutes ſes voiles pour s'éloigner d'eux, & riſqué de paſſer par un endroit où la mer paroiſſoit écumante, & que pendant que les autres héſitoient s'il falloit le ſuivre ou non, ils lui avoient donné le tems de s'échapper. Il ne doutoit pas que ces cinq Vaiſſeaux ne fuſſent des Vaiſſeaux de Guerre *Eſpagnols*; & l'un d'eux reſſembloit ſi fort au *Gloceſter*, que le Lieutenant *Salt* avoit ſenti renaître ſa frayeur lorſque ce dernier lui avoit donné la chaſſe. Cette Eſcadre lui avoit paru compoſée de deux Vaiſſeaux de 70. piéces de Canon, deux de 50. & un de 40. Après lui avoir donné la chaſſe toute la journée, ils avoient déſeſpéré vers le ſoir de pouvoir le joindre, & virant de bord, ils avoient porté au *Sud*.

Ces nouvelles nous auroient empêché de relâcher au Port *St. Julien*, ſi nous avions pu nous diſpenſer de donner le radoub au *Tryal*, mais ce Vaiſſeau étant hors d'état de doubler le Cap, à moins que d'être réparé, il fallut ſe réſoudre à cette perte de tems. Le ſoir du même jour, nous remouillâmes à 25. braſſes, fond mêlé de vaze & de ſable, le plus haut Mondrain nous reſtant au S. O. vers l'O. Nous levâmes l'ancre le lendemain à neuf heures du matin, & envoyâmes les deux Canots du *Centurion* & de la *Severne* à la découverte du Port *St. Julien*, pendant que les Vaiſſeaux côtoyoient à une lieue de

Terre. A ſix heures du ſoir, nous jettâmes l'ancre dans la Baye de *S. Julien*, à 19. braſſes, fond vazard mêlé de ſable, le Païs le plus au Nord, que nous avions en vûe, couroit N., un peu vers l'E. celui qui étoit au Sud, couroit S., demi quart à l'Eſt, & le haut Mondrain que le Chevalier *Narborough* a nommé le *Wood's Mount* à l'O. S. O. Peu après le Canot revînt à bord, après avoir découvert le Port, que nous ne pouvions voir d'où nous étions, la pointe du Nord couvrant celle du Sud. Pour faciliter la connoiſſance de cette Côte à ceux qui y iront à l'avenir, je donne ici deux vues. La premiére eſt celle de la Terre des *Patagons*, au Nord du port *S. Julien* où eſt (*w*) *Wood's Mount*; l'entrée de la Baye *S. Julien* tourne autour de la Pointe (*a*). La ſeconde vue eſt celle de la Baye même; (*m*)

eſt

eſt encore *Wood's Mount* (a) la



UN Rivier

Terre. A ſix heures du ſoir, nous jettâeſt encore *Wood's Mount*, (*a*) le Cap *S. Julien*, & (*b*) le Port ou l'entrée de la riviere.

Le radoub du *Tryal* étant le principal motif de notre relache dans la Baye de *S. Julien*, dès que nous y fûmes ancrés, les Charpentiers ſe mirent à l'ouvrage ; & le continuérent pendant tout le tems que nous y ſéjournâmes. Le grand Mât de ce Vaiſſeau étoit rompu à douze pieds de la tête & on trouva moyen de ſe ſervir du reſte : le *Wager* eut ordre de livrer un grand Mât de Perroquet de réſerve, dont on fit un nouveau Mât d'Artimon pour le *Tyral*. Je ne puis à ce ſujet m'empêcher de remarquer que l'accident arrivé à ces Mâts, qui nous fut ſi ſenſible alors, par le retard qu'il occaſionna fut la cauſe du ſalut de ce Vaiſſeau & de ſon Equipage. Car avant ces changemens, ſes Mâts convenables à des Climats plus doux, étoient beaucoup trop grands pour les Mers orageuſes que nous trouvâmes plus au Sud. Si ces Mâts avoient réſiſté à la derniére tempête, il leur eût été impoſſible de ſoutenir les Tempêtes terribles que nous eſſuyâmes en doublant le Cap *Horn*, & s'ils étoient venus à rompre dans cette occaſion, c'en étoit fait du Vaiſſeau & de tout l'Equipage, car il eût été impoſſible en pareil cas au reſte de l'Eſcadre de lui donner aucun ſecours.

Pendant notre ſéjour dans cette Baye, le Chef d'Eſcadre nomma le Capitaine *Murray* pour commander la *Perle*, le Capitaine *Cheap* pour le *Wager*, & M. *Charles Saunders*, ſon premier Lieutenant, pour le *Tryal*. Mais M. *Saunders*, étant actuellement fort mal d'une fiévre, les Chirurgiens craignîrent qu'on ne pût ſans grand danger, le tranſporter du *Centurion* où il étoit, à ſon Vaiſſeau; & M. *Anſon*, chargea M. *Saumarez*, devenu premier Lieutenant du *Centurion*, du commandement du *Tryal*, pendant la maladie du Capitaine *Saunders.*

Le Chef d'Eſcadre tint auſſi conſeil avec ſes Capitaines, pour examiner ſi pour raiſon d'épargne, il ne conviendroit pas de décharger & de renvoyer le Vaiſſeau d'avitaillement l'*Anne;* mais ces Meſſieurs lui repréſentérent que bien loin de pouvoir prendre à leur Bord la charge de ce Navire, leurs Vaiſſeaux étoient déja chargés de tant de proviſions, que le ſervice du Canon entre les Ponts, en étoit embarraſſé, & qu'ils tiroient tant d'eau, qu'ils ne ſeroient pas propres pour le combat, s'ils n'étoient déchargés. Ainſi le Chef d'Eſcadre ſut obligé de garder l'*Anne*, & comme on croyoit que nous ne manquerions pas de trouver l'Eſcadre *Eſpagnole* en doublant le Cap *Horn*, il fut ordonné aux Capitaines d'envoyer ſur l'*Anne* toutes les proviſions qui embarraſſoient le ſervice du Canon, & de remettre en place les Canons qu'ils avoient fait deſcendre à fond de calle.

Comme la Baye de *St. Julien* eſt un rendés-vous convenable aux Vaiſſeaux qui veulent aller vers les Mers du Sud, & que la Côte des *Patagons* depuis la riviére de la *Plata*, juſqu'au Détroit de *Magellan* gît parallelement au cours de cette Navigation, je crois qu'une deſcription de cette Côte & de cette Baye ne pourra qu'être agréable aux Lecteurs, & utile à ceux qui feront dans la ſuite le même Voyage.

On donne le nom de Terre des *Patagons* à cette partie de l'*Amérique* Méridionale, qui eſt au Sud des Etabliſſemens des *Eſpagnols*, & qui s'étend depuis ces Colonies juſqu'au Détroit de *Magellan.* La partie Orientale de ce Païs eſt remarquable par une particularité, qui ne ſe trouve dans aucune autre Contrée de notre Globe, qui ſoit connue : c'eſt que, quoique tout le Païs qui eſt au Nord de la riviere de la *Plata*, ſoit rempli de bois & d'arbres de haute futaye, tout ce qui eſt au Sud de cette riviere eſt abſolument dépourvu d'arbres, à l'exception de quelques Pêchers, que les *Eſpagnols* ont plantés & fait multiplier, dans le voiſinage de *Buénos Ayres*; deſorte qu'on ne trouve, dans toute cette Côte de quatre cens lieues de longueur, & auſſi avant dans les terres que les découvertes ont pû s'étendre, que quelques chétives broſailles. Le Chevalier *Nanborough*, que *Charles* Second envoya exprès pour découvrir cette Côte & le Détroit de *Magellan*, & qui en 1670 hiverna dans le Port S. *Julien* & dans le Port *Déſiré*, aſſure qu'il ne vit pas dans tout le Païs, un trone d'arbre aſſez gros pour en faire le manche d'un Couperet.

Si ce Païs manque de bois, en récompenſe il abonde en paturages. Il ne paroit compoſé que de Dunes, d'un terrain ſec, leger & graveleux, entremêlé de grands eſpaces ſtériles, & de touffes d'une herbe forte & longue. Cette herbe nourrit une quantité immenſe de Bétail : les *Eſpagnols*, qui ſe ſont établis à *Buénos Ayres*, ayant apporté des Vaches & des Taureaux d'*Europe*, ces animaux y ont tellement multiplié, & ont ſi bien rempli le Païs, que perſonne ne daigne ſe les approprier, & que les Chaſſeurs les tuent par milliers, ſeulement pour en avoir les Cuirs & le Suif. La maniére dont ſe fait cette chaſſe eſt tres-particuliére & mérite d'être décrite. Les habitans de ce Païs, *Eſpagnol* ou *Indiens*, ſont d'excellens hommes de Cheval. L'arme dont ils ſe ſervent pour cette chaſſe eſt une eſpece de Lance dont le fer, au-lieu d'être ajouté au bout du bois ſuivant la même direction, comme dans les Lances ordinaires, a ſon tranchant perpendiculaire au bois. Armés de cet inſtrument, les Chaſſeurs environnent la Bête, & celui qui peut lui gagner la croupe, lui coupe le jarret. L'animal tombe ordinairement du premier coup; les Chaſſeurs le laiſſent-là & vont à la quête d'un autre. Quelquefois une ſeconde troupe ſuit les Chaſſeurs pour écorcher les Bêtes tuées, mais on dit que ſouvent les Chaſſeurs aiment mieux laiſſer languir ces animaux juſqu'au lendemain, dans l'idée que les douleurs qu'ils ſouffrent font crever les vaiſſeaux lymphatiques & les rend plus aiſés à écorcher. Les Prêtres ſe ſont déclarés contre cette cruauté, & ont même été ſi ma mémoire ne me trompe, juſqu'à excommunier ceux qui la pratiquent; mais ils n'ont pu réuſſir à la déraciner.

Quoiqu'on détruiſe un grand nombre de Bêtes tous les ans, pour en avoir le Suif & les Cuirs, on a ſouvent beſoin auſſi d'en avoir en vie & ſans bleſſures, tant pour l'agriculture, que pour d'autres uſages; dans ce cas, les Chaſſeurs ſavent les prendre d'une maniére ſinguliére & avec une adreſſe incroyable. Ils ſe ſervent pour cet effet d'une eſpece de Laqs, compoſé d'une forte courroie de cuir, de pluſieurs braſſes de longueur, terminée en nœud coulant. Les Chaſſeurs, montés à Cheval, tiennent de la main droite ce Laqs proprement levé, & dont le bout oppoſé au nœud coulant, eſt attaché à la ſelle : lorſqu'ils approchent à une certaine diſtance de la Bête, ils lui jettent ce nœud, & manquent rarement d'en ſerrer les cornes : l'Animal qui ſe ſent ſaiſi, s'enfuit, mais le Cavalier qui eſt plus vite que lui, le ſuit, deſorte que le Laqs n'eſt jamais trop tendu. Cependant un autre Chaſſeur jette ſon nœud de maniére qu'il ſaiſit une des jambes de derriére de l'Animal, & dans l'inſtant que cela eſt fait, les deux Chevaux, dreſſés à ce manége, tournent de différens côtés, & tendant les deux Laqs en ſens contraire, par cette ſecouſſe renverſent la

Bête, & s'arrêtent d'abord, enſorte que les deux Laqs reſtent toujours tendus. L'Animal étant ainſi renverſé, & hors d'état de faire aucune réſiſtance, le Chaſſeur met pied à terre, le lie comme il l'entend & le mene où il lui plait. Ils attrapent les Chevaux de la même maniére, & même, à ce qu'on dit, les Tigres; quelque difficile à croire que cela paroiſſe, il ſe trouve un aſſez bon nombre de gens dignes de foi qui l'atteſtent. A la vérité l'adreſſe des habitans de ce Païs à jetter ce Laqs, à une grande diſtance, & à ſaiſir un Animal par où il leur plait, eſt prodigieuſe, & l'on ſeroit tenté de révoquer en doute ce qu'on en dit, s'il y avoit moins de témoins des faits, & s'ils étoient niés par un ſeul de ceux qui ont fait quelque ſéjour à *Buénos Ayres.*

J'ai déja dit qu'on ne tue cette grande quantité de Bêtes, que pour en avoir le Suif & les Cuirs, quelquefois cependant on en prend auſſi la langue; tout le reſte eſt abandonné à la pourriture, aux Oiſeaux carnaſſiers & aux autres Animaux voraces. Le plus grand nombre de ces derniers, ſont des Chiens ſauvages dont il y a une prodigieuſe quantité dans ces Contrées. On les croit de race *Eſpagnole*, deſcendus de Chiens domeſtiques, qui ne ſe ſont pas ſouciés de regagner le logis, dans un Païs, où une grande quantité de charognes leur offroit toujours de quoi vivre. Il faut bien que cela ſoit ainſi, cet Animal ne ſe trouvant pas originairement en *Amérique*. Ces Chiens dont on voit quelquefois des milliers enſemble, n'empêchent pas la multiplication du Bétail qu'ils n'oſent attaquer, parce qu'il ne va jamais qu'en herdes trop fortes; ainſi ils ſont réduits à ſe contenter des charognes abandonnées par les Chaſſeurs & de Bêtes ſéparées de leur Troupeau par quelque accident.

Outre le Bétail nombreux, qui remplit les vaſtes plaines, ſituées au Sud de *Buénos Ayres*, ce Païs nourrit encore une grande quantité de Chevaux. Ils ſont auſſi originaires d'*Eſpagne*, & quoiqu'ils ſoient en général excellens, leur grand nombre les rend communs & à très-bon marché: les meilleurs ne coutent qu'un Ecu, & cela dans un Païs où l'argent eſt extrêmement bas & toutes les marchandiſes fort cheres. On ne ſait pas au juſte juſqu'où ce Bétail & ces Chevaux s'étendent du côté du Midi; mais il y a lieu de croire, qu'il y en a au moins quelques-uns qui errent juſqu'aux environs du Détroit de

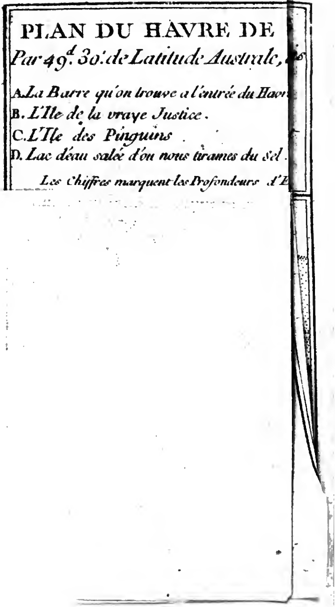
Magellan, & ſans doute qu'ils rempliront avec le tems toute cette vaſte étendue de Païs, ce qui ſera d'une grande commodité pour les Vaiſſeaux qui relacheront ſur cette Côte; car les Chevaux mêmes ſont très-bons à manger, & pluſieurs *Indiens* en préférent la viande à celle de Bœuf. Par malheur la Côte Orientale des *Patagons* ſemble juſqu'à préſent manquer du principal rafraîchiſſement qu'on cherche dans les Voyages de long cours, qui eſt l'Eau douce; la Terre y paroit imprégnée de Sel & de Nitre & les Eaux courantes, auſſi bien que les Mares n'y fourniſſent guere que de l'Eau ſaumache. Cependant, comme on y en a quelquefois trouvé de bonne, quoiqu'en petite quantité, il n'eſt pas impoſſible que dans la ſuite, par une recherche plus exacte, on ne remedie à cet inconvénient.

Ce Païs eſt encore peuplé de nombre de *Vigognes*, ou Moutons du *Pérou*. Mais cet animal eſt ſi défiant & ſi vite à la courſe, qu'il eſt difficile d'en attraper. On trouve auſſi ſur la Côte Orientale d'immenſes troupeaux de Veaux marins, & une grande varieté d'eſpéces d'Oiſeaux de Mer, dont les plus ſinguliers ſont les *Pengouins*. Ils ſont de la taille & à peu près de la figure d'une Oye, mais au lieu d'ailes, ils ont deux eſpéces de moignons, qui ne peuvent leur ſervir qu'à nager; leur bec eſt étroit, comme celui d'un *Albitroſſ*: quand ils ſont debout, ou qu'ils marchent, ils ſe tiennent le corps droit, & non en ſituation à peu près horizontale, comme les autres Oiſeaux. Cette particularité, jointe à ce qu'ils ont le ventre blanc, a fourni au Chevalier *Narborough*, l'idée bizarre de les comparer à des enfans qui ſe tiennent debout & qui portent des tabliers blancs.

Les habitans de cette Côte Orientale ſont clairſemés; & les Equipages des Vaiſſeaux, qui y ont relâché, n'en ont jamais vu plus de deux ou trois à la fois: pour nous, nous n'en avons pas apperçu un ſeul, pendant notre ſéjour au Port St. *Julien.* Ils ſont cependant en aſſez grand nombre vers *Buenos Ayres*, & ſouvent d'incommodes voiſins pour les *Eſpagnols*: mais auſſi à cette hauteur le climat eſt plus doux, le terrain plus varié, & les terres plus étendues; car le Continent y a trois à quatre cens lieues de largeur, au-lieu qu'à la hauteur du Port St. *Julien*, il n'en a gueres plus de cent. Ce ne ſont peut-être que des habitans de la Côte Occidentale ou des environs du Détroit, qui viennent quelquefois errer vers cette Côte Orientale. Comme les *Indiens* des environs de *Buenos Ayres* ſont en bien plus grand nombre que ceux qui habitent plus au *Sud*, ils les ſurpaſſent auſſi de beaucoup en courage & en activité, & paroiſſent approcher à cet égard, de ces braves *Chiliens* qui après avoir réſiſté à toute la puiſſance des *Eſpagnols*, dont ils ont ſaccagé ſouvent les Colonies, ſe ſont juſqu'à préſent maintenu dans leur indépendance. Ceux des environs de *Buenos Ayres*, ſont devenus d'excellens hommes de Cheval, & manient toutes ſortes d'armes blanches avec une extrême adreſſe; pour les armes à feu, ils en ignorent l'uſage, & les *Eſpagnols* ont grand ſoin de ne leur en pas founir. L'hiſtoire d'*Orellana* & de ſes Compagnons, que nous avons rapportée ci-deſſus, ſuffit pour donner une idée de la vigueur & du courage de ces peuples; & certainement ſi nous avions deſſein de détruire l'Empire des *Eſpagnols* dans l'*Amérique*, il n'y auroit

pas

Biblioteca
NAPOLI
V. E. III



PLAN DU HAVRE DE

Par 49^{d}. 30'. de Latitude Australe,

A. *La Barre qu'on trouve a l'entrée du Havr*

B. *L'Ile de la vraye Justice.*

C. *L'Ile des Pinguins.*

D. *Lac d'eau salée d'ou nous tirames du Sel.*

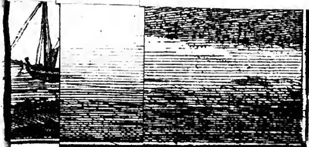
Les Chiffres marquent les Profondeurs d'E pas de moyen plus efficace que celui d'encourager & d'aſſiſter ces *Indiens* & ceux du *Chyli*.

Voila ce que j'avois à dire touchant la Côte Orientale de la Terre des *Patagons*. La Côte Occidentale a moins d'étendue, & comme elle eſt bornée par les *Andes*, qui pouſſent des branches qui deſcendent juſqu'à la Mer, elle eſt pleine de rochers & dangereuſe. J'aurai occaſion d'en parler encore dans la ſuite, ainſi je quitte à préſent ce ſujet & reviens à la deſcription du Port St. *Julien*, dont on peut ſe former une idée générale par la planche que je joins ici. Il faut remarquer que la barre, qui eſt à l'entrée, change ſouvent & qu'il s'y trouve pluſieurs ouvertures. La Marée y court N. & S. & dans les nouvelles & pleines Lunes, elle monte de quatre braſſes.

A notre arrivée, nous envoyâmes

un Officier à terre, pour y chercher le Marais ſalant, marqué (D) dans le Plan, avec ordre d'y ramaſſer du Sel pour l'uſage de notre Eſcadre. Le Chevalier *Narborough* obſerva durant ſon ſéjour au Port St. *Julien*, que ce ſel étoit fort blanc & fort bon, & qu'en *Février* il y en avoit de quoi charger mille Vaiſſeaux; mais notre Officier nous en rapporta un échantillon de très chétive apparence, & nous dit de plus qu'il y en avoit très peu: apparemment que la ſaiſon avoit été trop pluvieuſe, & l'avoit fait fondre. Pour donner une idée plus juſte de ce Port & du terrain qui l'environne, auquel celui de toute cette Côte reſſemble beaucoup, j'en ai fait graver les deux vues ſuivantes. L'une eſt priſe en regardant vers le haut de la riviere, l'autre ſuppoſe que le Spectateur, placé au même endroit, s'eſt retourné & regarde vers l'embouchure.

Google



la JUSTIela Riviere.

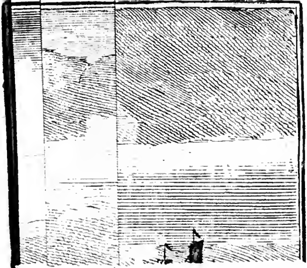
CHAPITRE VII.

Départ de la Baye St. Julien, *&* *notre Navigation juſqu'au Détroit de le* Maire.

LE *Tryal* étant à peu près réparé, & n'ayant rien de plus à faire en cet endroit, nous ſongeâmes à en partir; mais avant cela notre Commandant jugea à propos de concerter le plan de nos opérations dans la Mer du *Sud*, pour laquelle nous allions partir. Dans cette vue il convoqua le Conſeil de guerre, à bord du *Centurion*, le 24 de *Février*. MM. *Edward Legg*, le Capitaine *Matthieu Mitchel*, *George Murray*, le Capitaine *David Cheap*, & Colonel *Mordaunt Cracherode*, Commandant des Troupes de débarquement, aſſiſtérent à ce Conſeil, où M. *Anſon* propoſa d'attaquer, à notre arrivée dans la Mer du *Sud*, la Ville & le Port de *Baldivia*, principale Fortereſſe & Place Frontiere du *Chyli*. Il ajouta qu'un des Articles de ſon Inſtruction, étoit, de tâcher de s'emparer d'un Port dans ces Mers, où on pût caréner & radouber les Vaiſſeaux de l'Eſcadre. Cette propoſition ayant été unanimement approuvée par le Conſeil, on fit de nouvelles Inſtructions pour les Capitaines de l'Eſcadre, qui eurent ordre en cas de ſéparation, de gagner l'Ile de *Nueſtra Senora del Socoro*, & de n'y croiſer que pendant dix jours; ceci étoit un changement aux ordres donnés à l'Ile Ste. *Catherine*. Si le Chef d'Eſcadre ne les joignoit pas pendant ce tems, ils devoient gagner plus avant & aller croiſer vers *Baldivia*, ſe tenant toujours à la vue des Côtes, & au *Sud* de ce Port, & à la latitude de 40.° à 40.° 30′. Au bout de quinze jours, s'ils n'étoient pas joints par le reſte de l'Eſcadre, ils devoient quitter cette ſtation, diriger leur cours vers l'Iſle de *Juan Fernandez*, & ſuivre pour le reſte les ordres qui leur avoient déja été donnés. On donna les mêmes inſtructions au Maître de l'*Anne*, & on lui recommanda en particulier d'être attentif à répondre aux ſignaux faits par chaque Vaiſſeau de l'Eſcadre, & à ſe défaire de tous ſes papiers, en cas qu'il eût le malheur de tomber entre les mains de l'Ennemi. Comme la diſperſion de l'Eſcadre ne pouvoit que porter un extrême préjudice au ſervice du Roi, il fut ordonné aux Capitaines, de bien recommander à chaque Officier de garde de tenir ſon Vaiſſeau à la diſtance au plus de deux milles du *Centurion*, s'ils ne vouloient en répondre à leurs périls & fortunes, & ſi un Capitaine s'appercevoit que ſon Vaiſſeau s'éloignât au delà de cette diſtance, il devoit informer le Chef d'Eſcadre du nom de l'Officier, par la négligence de qui cette faute avoit été commiſe.

Toutes ces diſpoſitions faites, & le radoub du *Tryal* achevé, l'Eſcadre leva l'Ancre & mit à la voile, le Vendredi 27. *Février*, à ſept heures du matin; mais le *Glouceſter* ne put venir à bout de dégager ſon Ancre, & reſta longtems après les autres. Nous lui fimes ſignal de mettre à la voile, par pluſieurs coups de Canon, pendant la nuit; mais il ne nous joignit que le lendemain matin; encore ſe trouva-t-il qu'il avoit été obligé de couper ſon Cable, & d'abandonner ſa ſeconde Ancre. Le ſecond jour de notre départ, à dix heures du matin, *Wood's Mount*, la terre la plus haute derriere *St. Julien*, nous reſtoit au N. vers l'Oueſt, à dix lieues de diſtance, & nous avions cinquante-deux braſſes d'eau. En faiſant route vers le Sud, nous nous attendions à trouver en chemin l'Eſcadre de *Pizarro*; car pendant notre ſéjour au Port *St. Julien*, il avoit regné des vents violens, de l'O. N. O. au S. O., deſorte que nous avions tout lieu de croire que durant ce tems les *Eſpagnols* n'auroient pas pu gagner beaucoup de l'avant. C'étoit cette attente qui rendoit notre Commandant ſi ſoigneux d'empêcher la ſéparation de notre Eſcadre; car ſi nous n'avions eu d'autre but que de doubler le Cap *Horn*, en auſſi peu de tems qu'il eût été poſſible, le meilleur eût été d'ordonner à chaque Vaiſſeau de gagner le rendés-vous le plus vîte qu'il pourroit, ſans ſe mettre en peine d'attendre les autres.

Depuis notre départ du Port *St. Julien*, juſqu'au 4. de *Mars* nous eûmes peu de vent, tems couvert & embrumé, avec un peu de pluie, & la ſonde nous donna généralement entre quarante & cinquante braſſes, fond de ſable noir & gris, quelquefois mêlé de cailloux. Le 4 de *Mars* nous eûmes la vue du Cap de la *Vierge Marie*, tout au plus à ſix ou ſept lieues de diſtance. C'eſt le Cap qui forme au Nord, l'embouchure du Détroit de *Magellan*; il eſt à 52°. 21'. de Latitude Méridionale, & à 71°. 44'. à l'Oueſt de *Londres*. Il paroit être bas & plat & ſe termine en pointe. J'en donne ici une vue exacte où (*a*) repréſente le Cap même; elle pourra être d'uſage ſur-tout pour un Vaiſſeau

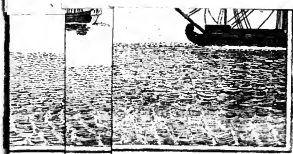


Digitized by Google

Digitized by Google

Vaiſſeau, qui auroit quelques raiſons particuliéres de vouloir gagner la Mer du *Sud*, paſſant par ce Détroit. Dans le tems que nous étions à cette hauteur, nous avions depuis trente-cinq juſqu'à quarante-huit braſſes d'eau. Le ſoir de ce même jour, le tems fut clair & ſerein, avec de petites briſes de vent, qui nous menaçoient de calme. La plûpart de nos Capitaines prirent cette occaſion pour rendre viſite à M. *Anſon*, mais dans le tems qu'ils étoient à bord du Chef d'Eſcadre, ils furent effrayés par une flamme ſoudaine, qui ſortit du *Glouceſter*, & qui fut ſuivie par une épaiſſe fumée. Ils furent cependant bientôt raſſurés en apprenant, que cette flamme n'étoit cauſée que par une étincelle, ſortie de la forge, & tombée ſur quelque Poudre & d'autres matiéres combuſtibles, qu'un Officier préparoit en cas d'engagement avec l'Eſcadre *Eſpagnole*, & qu'elle avoit été d'abord éteinte.

Nous trouvâmes en cette occaſion, ce que les obſervations nous ont toujours confirmé; c'eſt que ſous ces Latitudes avancées vers le Sud, le beau tems eſt toujours de fort courte durée, & que quand il eſt extrêmement beau, c'eſt un préſage certain de Tempête. Le tems calme & ſerein de la ſoirée aboutît à une nuit très-orageuſe. Le vent, qui étoit S. O. ayant fraîchi avec la nuit, & augmentant de violence continuellement juſqu'au lendemain à neuf heures du matin, devint ſi fort, que toute l'Eſcadre fut obligée d'amener, & de reſter avec la Miſaine bourcée juſqu'à onze heures du ſoir. Pendant ce tems nous eûmes depuis quarante-trois juſqu'à cinquante-ſept braſſes d'eau, fond de ſable noir & degravier, & par une obſervation que nous fîmes à midi, nous trouvâmes que le Courant nous avoit fait avancer vers le Sud, douze milles plus que ne portoit notre eſtime. Vers minuit, le vent diminuant nous remîmes nos voiles, & faiſant route vers le Sud, nous decouvrîmes le matin, pour la premiére fois, la Terre de *Feu*, qui s'étendoit du S. vers l'O. au S. E. demi-quart à l'Eſt. Cette vue ne nous réjouit guére, car elle ne nous offrit que des Montagnes, étonnantes par leur hauteur, & couvertes de Neige. Quoiqu'il ne ſoit guére poſſible de repréſenter tout ce que ce ſpectacle avoit de hideux, la Planche ſuivante eſt cependant aſſez exacte pour aider le Lecteur à ſe former quelque idée de cette affreuſe Côte. Dans la Planche *(a)* eſt l'ouverture du Détroit de le *Maire*, *(b)* le Cap *St. Diégo*, (1) (2) (3) trois Mondrains nommés les trois Freres, & (4) *Monte Gorda*, Montagne fort élevée, plus avant dans les terres, & qui paroît au deſſus des trois Freres. Nous ſuivîmes cette Côte toute la journée, trouvant par la ſonde entre quarante & cinquante braſſes d'eau, fond de pierres & de gravier. Comme nous comptions de paſſer le Détroit le lendemain, nous mîmes à la cape dès qu'il fut nuit, de peur de le dépaſſer, & nous employâmes ce tems à nous préparer aux Climats orageux où nous allions nous trouver; pour cet effet, nous employâmes une partie de la nuit à changer nos voiles & à en remettre par-tout de neuves. Le lendemain, 7. de *Mars*, à quatre heures du matin, nous fîmes voile; à huit nous vîmes la terre, & peu après nous découvrîmes le Détroit: dans ce moment le Cap *St. Diégo* nous



la C

le Cap *St. Diégo*, (1) (2) (3) trois [illegible] les trois Freres.

Google

ce moment le Cap *St. Diégo* nous étoit à l'E. S. E.; le Cap *S. Vincent*, au S. E. demi-quart à l'Eſt, le Mondrain du milieu des trois Freres S. vers l'O. *Monte Gorda*, S. & le Cap *St. Barthelemi*, qui eſt la pointe la plus Méridionale de la Terre *des Etats*, E. S. E. Cette vue eſt repréſentée dans la Planche ci-jointe, où (*a*) eſt partie de la Terre *des Etats*, (*b*) le Cap *St. Barthelemi*, (*c*) partie de la Terre de *Feu*, (*d*) le Port *Maurice*, & (*e*) la Baye de *Valentin* ou celle de *Bonſuccès*. Il eſt bon d'obſerver que *Frézier* a donné une vue très-exacte de cette partie de la Terre de *Feu*, qui touche au Détroit, mais qu'il n'a pas donné celle de la Terre *des Etats*, qui en fait l'autre côté. Cela nous jetta dans l'embaras, quand il fut queſtion de trouver l'embouchure du Détroit, juſqu'à ce qu'il s'ouvrit à notre vue, & ſi nous n'avions pas ſuivi la côte, pendant aſſez longtems, nous aurions pu manquer le Détroit, & nous nous ſerions trouvés à l'Eſt de la Terre *des Etats*, avant de nous en appercevoir. C'eſt ce qui eſt arrivé à pluſieurs Vaiſſeaux, & nommément ſuivant *Frézier* même à l'*Incarnation* & à la *Concorde*, qui ayant deſſein de paſſer par le Détroit, le dépaſſérent, trompés par trois Hauteurs de la Terre des *Etats*, qui reſſemblent aux trois Freres, & par quelques Criques qui reſſemblent à celles de la Terre de *Feu*. Pour prévenir de pareils accidens à l'avenir, je donne la vue Occidentale de la Terre des *Etats*, où (*a*) eſt le Cap St. *Diégo*, dans la Terre de *Feu*, (*b*) le Cap St. *Barthelémi*, dans la Terre des *Etats*. Cette vue empêchera dans la ſuite les Navigateurs de tomber dans la même erreur, & leur fera reconnoitre ſans aucune difficulté les Pointes qui forment l'entrée du Détroit.

A l'occaſion de ce deſſein, je ne puis omettre, que quelque affreux que puiſſe être l'aſpect de la Terre de *Feu*, celui de la Terre des *Etats* a quelque choſe encore de plus horrible. Il n'offre aux yeux qu'une ſuite de rochers inacceſſibles, & pas un ſeul quartier de Terre qui puiſſe rien produire. Ces rochers ſont hériſſés de pointes aigues d'une hauteur prodigieuſe, couvertes d'une Neige éternelle, environnées de précipices, & dont pluſieurs paroiſſent ſuſpendues d'une maniére étonnante. Les Rocs qui leur ſervent de bazes, ne ſemblent ſéparés les uns des autres, que par des crevaſſes, qu'on diſoit avoir toutes été formées par des tremblemens de terre : car leurs côtés ſont à peu près perpendiculaires, & elles paroiſſent pénétrer dans la ſubſtance des rochers, juſqu'à leurs racines. Enfin on ne peut rien imaginer de plus triſte & de plus ſauvage, que le coup d'œil qu'offre cette côte. J'ai dit que ce fut le 7. de *Mars*, que nous découvrîmes l'embouchure du Détroit de le *Maire*; peu après, c'eſt-à-dire, à dix heures du matin, la *Perle* & le *Tryal*, s'étant, ſuivant les ordres qu'ils en reçurent, mis à la tête de l'Eſcadre, nous entrâmes dans le Détroit avec un beau tems & un vent frais, & le paſſâmes en deux heures, à la faveur d'une forte marée quoiqu'il ait ſept à huit lieues de longueur. C'eſt ici que finit l'Océan *Atlantique*, & que la Mer *Pacifique* commence; ainſi ne nous repréſentant plus qu'une Mer ouverte entre nous & les riches Contrées où ſe rapportoient nos eſpérances & où tendoient nos déſirs, nous ne pouvions nous empêcher de croire que les plus grandes difficultés de notre Voyage étoient ſurmontées, & que nous étions ſur le point de voir réaliſer toutes nos viſions les plus agréables. Nous formions des projets de bonheur tels qu'il nous plaiſoit, & nous les fondions ſur la poſſeſſion de tout l'or du *Chili* & de tout l'argent du *Pérou*; nos idées tenoient un peu du romaneſque; la gaieté qu'elles nous inſpiroient, étoit augmentée par la diſpoſition du tems qui étoit infiniment ſerein, & qui avoit été fort doux toute la matinée, quoique l'hiver vint à grands pas, le ciel étoit dans tout ſon brillant: c'étoit enfin le plus beau jour que nous euſſions eu depuis notre départ d'*Angleterre*. Telle étoit notre ſituation, & c'eſt à ces ſéduiſantes illuſions que nous étions livrés, lorſque nous paſſâmes ce Détroit fameux : nous étions, comme on voit, bien éloignés de penſer que les plus affreux malheurs étoient prêts à fondre ſur nous ; que nous allions dans peu être ſéparés pour ne nous plus rejoindre, & que c'étoit le dernier jour agréable que la plûpart d'entre nous devoient voir.

CHAPITRE VIII.

Navigation depuis le Détroit de le Maire, *juſqu'au Cap* Noir.

NOUS n'étions pas encore hors du Détroit que toutes nos eſpérances furent fort près d'être enſevelies avec nous dans le ſein de la Mer : car avant que les derniers Vaiſſeaux de l'Eſcadre euſſent débouqué, le Ciel pur & ſerein, que nous avions, ſe couvrit, & offrit à nos yeux tous les ſignes d'une Tempête prochaine. Le vent ſauta au Sud, & ſe mit à ſouffler par rafales ſi violentes, que nous fûmes obligés d'amener nos voiles de Perroquet, & de bourcer la grande Voile. La Marée, qui juſqu'alors nous avoit été favorable, changea auſſi &

nous pouſſa vers l'Eſt, avec tant de vîteſſe, que nous eûmes tout lieu de craindre que le *Wager* & l'*Anne*, qui faiſoient l'Arriére garde, ne fuſſent briſés ſur les côtes de la Terre des *Etats*: & ils n'échappérent à ce péril qu'avec la plus grande difficulté: toute l'Eſcadre même, au-lieu de continuer ſa route vers le S. O. fut emportée par la violence réunie de la Tempête & du Courant, deſorte que le lendemain matin nous nous trouvâmes à ſept lieues à l'E. de la Terre des *Etats*, qui nous reſtoit au N. O. Nous commençâmes dès-lors à nous appercevoir que l'entrepriſe de doubler le Cap *Horn*, pourroit bien excéder nos forces. Juſques là nous n'avions pas manqué de gens, qui traitoient de chiméres les difficultés que les Navigateurs qui nous avoient précédés, diſoient avoir rencontrées, & qui n'attribuoient ces difficultés qu'à la timidité & à la malhabileté de ces premiers Voyageurs, & non à la Mer & aux Vents. Nous eûmes lieu d'être convaincus que ces jugemens étoient téméraires. Les dangers que nous eûmes à combattre pendant les trois mois ſuivans, paſſent peut-être tout ce qu'on a éprouvé dans aucune expédition navale. C'eſt ce dont on pourra juger par le récit que j'en vais faire.

Depuis la Tempête qui nous accueillit au débouquement du Détroit de le *Maire*, nous eûmes une ſuite continuelle de tems orageux, qui ſurprit les plus expérimentés Marins; & qui leur fit avouer, que tout ce qu'ils avoient appellé Tempêtes juſqu'alors, n'étoit rien en comparaiſon de celles-ci. Elles élevoient des vagues ſi hautes & ſi courtes qu'on ne voit rien de ſemblable dans aucune Mer connue : & ce n'étoit pas ſans raiſon que nous frémiſſions continuellement à leur vue ; car une ſeule qui ſe ſeroit juſtement briſée ſur notre Vaiſſeau, nous auroit coulé à fond. Outre cela, ces vagues cauſoient un roulis ſi violent, qu'on étoit dans un danger continuel d'être briſé contre le Tillac, ou contre les côtés du Vaiſſeau, quelque ſoin qu'on prît de ſe bien cramponner. Nous eûmes quelques gens de tués par ces accidens & d'autres fort bleſſés ; un de nos meilleurs Matelots fut jetté hors de bord & ſe noya ; un autre ſe diſloqua le col ; un troiſiéme fut jetté par l'Ecoutille entre les ponts & ſe caſſa la cuiſſe ; un de nos Contre-Maîtres ſe caſſa la clavicule en deux endroits : ſans parler de bien d'autres accidens du même genre. Ce qui contribuoit à rendre ces tempêtes plus dangereuſes, c'étoit leur inégalité & les intervalles trompeurs qui les ſéparoient: après avoir été réduits pendant pluſieurs jours de ſuite à ne porter que la Miſaine bourcée, & de tems en tems à nous abandonner aux Flots à mâts & à cordes, ſi nous oſions quelquefois riſquer de nous ſervir de nos baſſes voiles à double ris, ou ſi dans des intervalles plus favorables, nous avions la hardieſſe de faire uſage de nos voiles hautes; ſoudain, & ſans que rien nous ſervît de préſage, la tempête revenoit fondre ſur nous, plus forte qu'auparavant, & nous mettoit nos voiles en piéces. Ce n'eſt pas tout encore, ces vents furieux étoient accompagnés de pluies froides & de neige, qui nous couvroient nos agrès de glace & geloient nos voiles, ce qui rendoit les uns & les autres ſi caſſans, qu'ils ne pouvoient réſiſter au moindre effor ; outre que la maneuvre en devenoit plus rude & plus difficile, nos gens en avoient les membres engourdis ; à quelques-uns même les pieds & les mains tombérent en mortification. Je ne finirois point, ſi je voulois rapporter tous les maux, où nous fûmes expoſés dans le cours de cette Navigation.

J'ai dit que ce fut le 7. de *Mars* que nous débouquâmes du Détroit de *le Maire* & qu'immédiatement après nous fûmes jettés à l'E. par la violence de la tempête & par la force des Courans. Les quatre ou cinq jours ſuivans, nous eûmes de violens coups de vent, toujours du même rumb, avec une mer prodigieuſement groſſe ; & quoique nous euſſions toujours porté vers le S. O. ; nous n'avions pas lieu de croire que nous

nous euſſions gagné vers l'O. Pendant ce tems, nous eûmes de fréquens grains de pluie & de neige, & notre Vaiſſeau puiſa quantité d'eau. Les trois ou quatre jours ſuivans le vent parut un peu s'abbattre; mais la mer n'en fut pas moins mâle: le 18. le vent ſe renforça, avec un froid exceſſif, & à minuit notre grande voile de Perroquet ſe déchira, & un des Couets de la grande voile ſe rompit. Depuis ce jour juſqu'au 23. le tems fut plus favorable, quoiqu'entremêlé de grains de pluie & de neige; cependant les vagues ne diminuoient pas, & le Vaiſſeau travaillé par cette groſſe mer, s'étoit tellement entre-ouvert dans ſes œuvres mortes, qu'il faiſoit eau par chaque couture, & qu'il n'y avoit pas un recoin qui ne fût expoſé à l'eau de la mer. Les Officiers mêmes n'étoient pas à ſec dans leurs lits, & il ne ſe paſſoit pas deux nuits, que quelques-uns d'eux ne fuſſent obligés par un déluge qui venoit les inonder, de ſe lever bruſquement.

Le 23. nous eſſuyâmes une très-violente tempête, avec grêle & pluie & une très-haute mer; & quoique nous euſſions amené la voile du grand Perroquet avant que le vent fût au plus fort, nous en trouvâmes pourtant la vergue rompue; un moment après la Ralingue de la grande voile ſe rompit, cette voile même ſe déchira en lambeaux, & malgré tous nos efforts, la plus grande partie en fut emportée dans la mer. Le Chef d'Eſcadre fit ſignal à toute l'Eſcadre de mettre à la Cape, après quoi le vent étant venu à tomber, nous eûmes le tems de faire deſcendre notre vergue de Perroquet, pour y faire travailler les Charpentiers, & celui de réparer nos agrès. Ayant enſuite remis une autre grande voile, nous continuâmes notre voyage avec un vent frais & modéré; mais en moins de vingt-quatre heures, nous fûmes accueillis par une tempête plus forte encore que la précédente. Ce fut un vrai Ouragan, qui nous réduiſit à pouger à mâts & à cordes. Notre Vaiſſeau tenant le vent mieux que les autres, nous fûmes obligés l'après-midi de virer de bord pour nous raprocher du reſte de l'Eſcadre, qui étoit au deſſous du vent, & dont nous craignions de nous ſéparer pendant la nuit: & comme nous n'oſions mettre aucune voile au vent, nous eûmes recours à un expédient, qui fut de pouſſer la barre au vent, & de remplir de monde les Haubans de l'avant. Cette maneuvre nous réuſſit, mais elle nous couta un de nos meilleurs Matelots qui tomba dans la mer. Quoique les Flots fuſſent d'une agitation terrible, il nagea vigoureuſement, & ce ne fut qu'avec une douleur extrême que nous ſentîmes l'impoſſibilité de lui donner aucun ſecours, & que nous le perdîmes de vue nageant toujours & lutant contre les vagues, d'une manière à nous faire croire qu'il reſteroit encore du tems dans l'horreur de ſa ſituation déſeſpérée.

Avant que cette derniére tempête fût tout-à-fait paſſée, nous nous apperçûmes que deux des Haubans du grand mât, & un de celui d'Artimon, étoient rompus; nous les raccommodâmes & les rattachâmes ſur le champ. Nous eûmes enſuite trois ou quatre jours moins orageux qu'à l'ordinaire, mais en revenche un brouillard ſi épais qu'il fallut tirer un coup de canon de demi-heure en demi-heure, pour empêcher l'Eſcadre de ſe diſperſer. Le 31 nous eûmes une allarme cauſée par un coup de canon tiré du *Glouceſter*, & par un ſignal fait de ce Vaiſſeau pour parler au Chef d'Eſcadre. Nous dérivâmes vers lui, nous attendant à apprendre quelque déſaſtre terrible ; mais nous vîmes ce dont il s'agiſſoit avant que de l'avoir joint, car nous remarquâmes que ſa grande Vergue étoit rompue entre les Palans. C'étoit un grand malheur pour toute l'Eſcadre, car cela ne pouvoit que nous faire perdre du tems & nous retenir dans ce terrible Climat. Mais il n'étoit pas queſtion alors de déplorer ſes infortunes, il falloit payer de réſolution & d'activité; auſſi le Commandant ordonna-t-il ſur le champ à pluſieurs Charpentiers du reſte de l'Eſcadre de paſſer à bord du *Glouceſter*, pour réparer au plutôt ce dommage. Dans le même tems le Capitaine du *Tryal*, repréſenta que ſes Pompes ne valoient rien, & que ſon Vaiſſeau faiſoit eau. Le Chef d'Eſcadre l'accomoda d'une Pompe de ſon propre Vaiſſeau ; & ce fut un grand bonheur pour le *Glouceſter* & le *Tryal* que le tems ſe trouva plus favorable ce jour-là qu'il ne fut avant & après, pendant pluſieurs jours ; car il y eut moyen de leur donner un ſecours très-néceſſaire ; la choſe éut été impoſſible tous ces autres jours, où l'on n'auroit pas même oſé riſquer un Canot.

Le lendemain 1. d'*Avril*, le tems redevint mauvais, le ciel ſe couvrit de ſombres nuages ; le vent ſe renforça & ſoufla par bouſées ; cependant il ne fut pas ſi violent qu'il ne nous permît de porter nos Huniers.

après en avoir pris les ris ; mais on pouvoit bien juger qu'une violente tempête approchoit, auſſi en eûmes nous une le 8. d'*Avril*, & qui en trois jours qu'elle, dura paſſa tout que ce nous avions encore éprouvé. Dès le commencement nous eſſuyâmes à basbord un furieux coup de Mer, qui fondit ſur notre Demi-pont, & fit entrer par la galerie une grande quantité d'eau dans le Vaiſſeau. Nos Agrès ſouffrirent auſſi beaucoup ; car un des Tournons de notre grand Etai ſe rompit, comme auſſi quelques-uns de nos Haubans. Pour ſoulager nos mâts & nos Haubans, nous amenâmes la grande Vergue, & celle de Miſaine, & pliâmes toutes nos voiles. Nous reſtâmes en cet état pendant trois jours, au bout deſquels la tempête diminua un peu. Nous riſquâmes de nous ſervir de nos baſſes Voiles; mais ce ne fut pas pour longtems; car dès le lendemain, qui étoit le 7. le gros tems revint avec éclairs & pluies, & nous obligea à remettre à la Cape juſqu'à la nuit. Nous admirions que tant & de ſi fortes tempêtes ne nous euſſent couté qu'une Vergue du *Glouceſter*: mais notre étonnement ceſſa bientôt, car dès trois heures du matin, pluſieurs coups de canon, tirés au deſſous du vent, nous donnérent des ſignaux de détreſſe. Le Chef d'Eſcadre fit ſignal à toute l'Eſcadre d'arriver. Au point du jour, nous découvrîmes le *Wager*, fort au-deſſous du vent à tous les autres Vaiſſeaux, & nous apperçûmes qu'il avoit perdu ſon mât d'Artimon, & la Vergue de ſon grand Perroquet. Nous nous approchâmes de ce Vaiſſeau, & nous apprîmes que la cauſe de ſon malheur n'étoit que la mauvaiſe qualité

qualité de ſa ferrure, & que tous les Caps de *Mouton* du côté du vent s'étoient rompus, dans le moment d'un violent roulis. Le malheur étoit d'autant plus grand pour ce Vaiſſeau que ſon Charpentier ſe trouvoit à bord du *Glouceſter*, où le gros tems l'avoit retenu depuis le 31. de *Mars.* Le *Wager* ne fut pas le ſeul Vaiſſeau de l'Eſcadre qui ſouffrit de cette tempête; le lendemain, la Pinque *Anne* fit auſſi un ſignal de détreſſe, & nous apprîmes du Maître, que leur Etai du mât de Miſaine & le Hauban de Beaupré étoient caſſés, & qu'ils avoient été prêts de perdre tous leurs mâts: nous fûmes obligés de les attendre, juſqu'à ce qu'ils ſe fuſſent remparés, après quoi nous reprîmes notre cours.

Il y avoit ſept ſemaines que nous étions bien battus de la tempête & agités des plus cruels inquiétudes; &

nous commencions à nous flatter de voir bientôt la fin de ces maux, & de nous trouver dans des Climats plus doux, où nous pourrions nous dédommager amplement de tout ce que nous avions ſouffert. Car vers la fin de *Mars*, nous nous faiſions par notre eſtime, à 10°. à l'Oueſt de la Terre de *Feu*, & comme cette diſtance eſt double de celle que les Navigateurs jugent néceſſaire pour compenſer l'effet des Courans de l'Oueſt, nous nous croyions bien avancés dans la mer du *Sud*, & nous courions depuis longtems la bande du Nord, autant que le mauvais tems & nos fréquens déſaſtres le permettoient. De plus le 13. d'*Avril*, nous n'étions qu'un degré en Latitude, au Sud de l'embouchure Occidentale du Détroit de *Magellan*; deſorte que nous comptions de gouter en peu de jours la tranquillité tant vantée de la mer *Pacifique.*

Mais ces flatteuſes idées n'étoient qu'illuſion, & nous ne tardâmes guere à payer bien cher le plaiſir qu'elles nous avoient fait. Le lendemain, entre une & deux heures du matin, nous faiſions cours vers le Nord, lorſque le tems qui avoit été fort embrumé, venant à s'éclaircir, l'*Anne* fit ſignal qu'elle découvroit terre à ſon avant. Elle n'en étoit qu'à deux milles, & nous fûmes dans la plus terrible appréhenſion d'aller échouer ſur cette Côte : effectivement pas un de nos Vaiſſeaux ne l'eût échappé, ſi le vent avoit ſoufflé du rumb accoutumé avec la violence ordinaire, ou que la Lune ne ſe fût pas découverte ſubitement. Mais le vent qui peu d'heures auparavant venoit par bouffées violentes du S. O., ayant heureuſement ſauté à l'O. N. O., nous permit de porter au Sud, & de nous dérober à ce malheur imprévu. A midi nous avions gagné le large de près de vingt lieues.

Par la Latitude de cette Terre nous jugeâmes que c'étoit une partie de la Terre de *Feu*, peu éloignée du débouquement Méridional du Détroit de *Magellan*, marqué dans la Carte de *Frézier*, & nous crûmes que c'étoit la pointe qui y eſt appellée le Cap *Noir*. Il eſt fort étonnant que les Courans nous ayent autant jettés à l'Eſt; toutes nos eſtimes nous faiſoient à plus de dix degrés à l'Oueſt de cette Terre, & au-lieu de dix-neuf degrés de Longitude que nous croyions avoir courus, il ſe trouvoit que nous n'en avions pas ~~fait la moitié~~. Ainſi au ſoulagement, que nous promettoient un Climat plus doux & des mers tranquilles, fut ſubſtituée l'obligation de nous rapprocher du Pole, & de luter encore contre ces terribles vents d'Oueſt, dont nous avions tant éprouvé la fureur; & cela dans le tems que les maladies nous gagnoient; que la mortalité s'augmentoit de jour en jour parmi nous; & que les dégouts d'une longue & rude Navigation; & l'abattement cauſé par le dernier contretems, nous rendoient moins capables que jamais de ſupporter les nouveaux travaux qui nous paroiſſoient inévitables. Ajoutez que pour dernier découragement notre Eſcadre étoit fort diminuée; il y avoit déja trois jours que nous avions perdu de vue la *Séverne*, & la *Perle* avoit diſparu depuis le matin. Quoique nous euſſions étendu le reſte de notre Eſcadre & croiſé pendant quelque tems pour les chercher, nous ne revîmes plus ces Vaiſſeaux, & nous craignîmes qu'ils n'euſſent approché de terre pendant la nuit, & que moins favoriſés que nous par le vent & par la Lune, ils n'euſſent fait naufrage ſur cette Côte. Pleins de ces triſtes idées, qui nous en préſageoient de plus triſtes encore pour l'avenir, nous courûmes au S. O., préparés par notre dernier contretems, à trouver que les efforts, que nous allions faire pour gagner à l'Oueſt, & ſurmonter le Courant qui nous entrainoit à l'Eſt, ſeroient probablement inſuffiſans.

CHAPITRE IX.

Avis aux Navigateurs qui voudront doubler le Cap Horn.

TOus les malheurs, que nous avons éprouvés dans le cours de notre Voyage, doivent être imputés aux retardemens qu'on nous fit eſſuier avant notre départ d'*Angleterre*, ces retardemens ayant été cauſe que nous arrivâmes dans les Mers du Sud, pendant la plus mauvaiſe ſaiſon de l'année. Delà la diſperſion de nos Vaiſſeaux, le dépériſſement de nos Equipages, & la réduction de notre Eſcadre de l'état propre à tenter quelque entrepriſe conſidérable où nous étions lorſque nous paſſâmes le Détroit de *le Maire*, à deux Vaiſſeaux & un petit Bâtiment délabrés au point de ne pouvoir qu'à peine tenir la mer. Dans une ſi triſte ſituation il ne nous fut pas poſſible de ſuivre le projet d'attaquer *Baldivia*, non plus que nos autres deſſeins ſur les places des *Eſpagnols*. Pour mettre autant qu'il eſt poſſible ceux qui entreprendront à l'avenir le voyage de la Mer du *Sud*, à couvert de pareils infortunes, j'ai cru devoir rapporter ici les réflexions que m'ont fourni ma propre expérience & la converſation de nos plus plus habiles Navigateurs, touchant la maniére la plus convenable de doubler le Cap *Horn*, par rapport à la ſaiſon où il faut tenter ce paſſage, au cours qu'il faut ſuivre, & aux lieux de rafraîchiſſement à l'Eſt & à l'Oueſt de l'*Amérique Méridionale*.

A l'égard d'un lieu de rafraîchiſſement à l'Eſt de l'*Amérique*, l'Ile de Ste. *Catherine*, a juſqu'à préſent été recommandée par pluſieurs Auteurs; & c'eſt ſur leur parole que nous y relâchâmes. Mais la maniére dont nous y fûmes reçus & le peu de rafraîchiſſemens que nous y trouvâmes, ſuffiſent pour détourner ceux qui nous ſuivront, de l'idée de relâcher dans le Gouvernement de *Don Joſe Sylva de Paz*; à moins qu'ils ne veuillent bien que les *Eſpagnols* ſoient informés de leurs forces & de leurs deſſeins, car ils peuvent être aſſurés que ce Gouverneur fera part à l'Ennemi de ce qu'il ſçaura à cet égard. Or comme cet eſpéce de trahiſon a ſa cauſe dans le commerce clandeſtin des *Portugais* avec les Etabliſſemens *Eſpagnols* vers l'embouchure de la *Plata*, la même cauſe agira probablement ſur tous les Gouverneurs des Côtes du *Brézil*, où on fait également ce commerce de contrebande.

Quand même les Gouverneurs ſeroient trop honnêtes gens pour commettre une pareille infidélité, le commerce eſt trop fréquent entre les Ports du *Brézil* & la riviére de la *Plata*, & trop de Bâtimens paſſent continuellement de l'un de ces endroits à l'autre, pour que les *Eſpagnols* puiſſent manquer de recevoir avis de l'arrivée & de l'état de nos Vaiſſeaux; & quelque imparfaits que fuſſent ces avis, c'en ſeroit toujours trop pour l'intérêt de nos Navigateurs. Tout le commerce des *Eſpagnols* dans la Mer du *Sud*, ſe fait conſtamment dans une même route du Nord au Sud, ſans jamais s'en écarter ni vers l'Eſt ni vers l'Oueſt, & deux ou trois Vaiſſeaux Croiſiers bien poſtés, ſuffiſent pour ſurprendre tous leurs Vaiſſeaux: mais cela n'a lieu qu'autant que ces Vaiſſeaux Croiſiers peuvent reſter ignorés; car dès qu'il paroit un Ennemi dans ces Mers, les *Eſpagnols* envoyent des Couriers le long de la Côte, & mettent un *Embargo* ſur tout leur commerce. Ils ſavent fort bien que cette précaution non ſeulement empêchera leurs Bâtimens d'être pris, mais ne peut manquer de réduire bientôt l'Ennemi à la néceſſité de quitter ces Mers, à moins qu'il ne fût aſſez fort pour en attaquer les Places. On voit par-là de quelle importance eſt le ſecret dans de pareilles expéditions, & par conſéquent que les Vaiſſeaux, qui y ſont deſtinés, doivent éviter ſoigneuſement les Côtes du *Brézil*.

Il ſeroit cependant poſſible que des Vaiſſeaux deſtinés à ce voyage fuſſent abſolument obligés de toucher au *Brézil*, pour faire du bois, de l'eau, & ſe pourvoir d'autres rafraîchiffemens ; dans ce cas même Ste. *Catherine* eſt la derniére place que je voudrois leur recommander. Premiérement les Animaux qu'on prend en vie dans les Vaiſſeaux, pour y avoir un peu de viande fraîche, tels que Cochons, Moutons & Volailles, ne s'y trouvent pas ; nos Equipages s'en apperçurent, & ſouffrirent beaucoup pour avoir été réduits à la ſeule viande ſalée. En ſecond lieu, cette relâche eſt trop voiſine de la riviere de la *Plata*, & les *Eſpagnols* ont trop d'occaſions d'être informés de tout ce qui y arrive. Il vaudroit mieux aller à *Rio Janeiro*, où deux Vaiſſeaux de notre Eſcadre, relâchérent après notre ſéparation au paſſage du Cap *Horn*. Je ſai des Officiers de ces deux Vaiſſeaux, qu'on peut trouver dans ce Port quelques Cochons & quelques Volailles : & comme il eſt aſſez éloigné de la riviere de la *Plata*, le commerce entre ces deux endroits n'eſt pas fréquent, & on ſeroit moins en danger d'être découvert des *Eſpagnols.* Il y auroit d'autres meſures à prendre moins ſujettes aux inconvéniens, & nous en parlerons dans la ſuite.

A l'égard de la route qu'il faut tenir pour doubler le Cap *Horn*, je crois être ſuffiſamment fondé, tant ſur notre propre expérience, que ſur la comparaiſon des Journaux d'autres Navigateurs, à donner un avis qui me paroît de la derniere néceſſité : c'eſt de conſeiller à quiconque voudra aller dans la Mer du *Sud*, au-lieu de paſſer par le Détroit de *le Maire*, de gagner l'Eſt de la Terre des *Etats*, de courir alors au Sud, juſqu'à la hauteur de 61. à 62. degrés, de mettre enſuite le Cap à l'Oueſt, en reſtant à cette Latitude, jusqu'à ce qu'on ſoit bien aſſuré d'être ſuffiſamment avancé à l'Oueſt; après quoi il faut porter au Nord.

Comme ces directions ſont diamétralement oppoſées à celles qu'on a juſqu'à préſent données pour cette Navigation, je me trouve obligé d'appuier de quelques raiſons, chacun des articles particuliers de l'avis que je viens d'indiquer. Premierement à l'égard du paſſage à l'Eſt de la Terre des *Etats*, ſi l'on fait attention aux riſques que nous courûmes en paſſant le Détroit de *le Maire*, au danger où nous fûmes d'être jettés par les Courans ſur la Terre des *Etats*, & à ce qu'après avoir heureuſement évité ce danger, nous fûmes cependant portés à l'Eſt de cette Terre, par ces Courans; ſi l'on fait dis-je, attention à ces riſques & à d'autres qu'on a courus dans ce même paſſage, on trouvera qu'il n'eſt pas prudent de s'expoſer dans ce Détroit aux périls de faire naufrage, pour ſe trouver auſſi peu avancé du côté de l'Oueſt, qu'on l'auroit été par une Navigation beaucoup plus ſûre dans une Mer ouverte.

En ſecond lieu, j'ai conſeillé de gagner la Latitude de 61°. à 62°. Sud, avant de courir à l'Oueſt. Je me fonde pour cet article, ſur ce que, ſuivant toutes les apparences, les Courans ſeront moins violens à cette hauteur, & le tems moins orageux & moins inconſtant. Nous l'avons expérimenté nous-mêmes; car après qu'à notre grande ſurpriſe nous eûmes trouvé terre auprès du Cap *Noir*, comme je l'ai dit dans le Chapitre précédent; & que portant au Sud pour nous dégager des Terres, nous fûmes à 60°. & au-delà, nous eûmes des vents moins tempétueux & une Mer moins mâle que dans tout le reſte du paſſage. L'air, à la vérité, y étoit vif & froid, & les vents aſſez forts, mais conſtans & uniformes, avec un beau Ciel & un tems clair; au-lieu que dans les Latitudes moins hautes, les vents ne diminuoient que pour revenir avec une violence, à nous faire craindre à tous coups, la perte de nos Mâts, qui auroit entraîné celle de nos Vaiſſeaux. Les Courans y ſont auſſi moins forts que le long des Côtes, & diminuent à meſure qu'on s'éloigne de terre, juſqu'à venir preſque à rien quand on en eſt à une grande diſtance. En voici la raiſon, ſi je ne me trompe. Les Courans conſtans ſont vraiſemblablement cauſés par des vents conſtans, qui pouſſent toujours

jours devant eux une grande quantité d'eaux, quoique d'un mouvement imperceptible; ces eaux accumulées ſur quelque Côte qu'elles rencontrent en leur chemin, s'échappent le long du rivage, leur ſuperficie tendant toujours à ſe mettre de niveau avec le reſte de l'Océan. Il eſt de même fort probable que ces vents que nous trouvâmes bien plus violens vers les Côtes, que ceux qui ſoufflent à la Latitude de 60°. ont auſſi une cauſe pareille; car le vent d'Oueſt regne ordinairement dans la partie Méridionale de la Mer *Pacifique*, & ce Courant d'air eſt arrêté par la hauteur prodigieuſe des *Andes* & des Montagnes de la Terre de *Feu* qui traverſent tout ce Païs, juſqu'au Cap *Horn*. Il n'y a qu'une très petite portion de ce Courant d'air qui puiſſe s'échapper par deſſus le ſommet de cette chaîne de Montagnes ; le reſte doit néceſſairement gliſſer le long de la Côte, vers le Sud, juſqu'à ce qu'il gagne le Cap *Horn*, & forme en doublant cette pointe, ces furieux coups de vent qu'on y eſſuye. Quoiqu'il en ſoit, & ſans trop inſiſter ſur ces ſpéculations, c'eſt un fait dont nous avons eu la preuve, & qu'on doit regarder comme inconteſtable, que les Courans & les tempêtes ont beaucoup moins de force à la hauteur de 61°. à 62°. que vers la Côte de la Terre de *Feu*.

Je ſuis donc très-perſuadé tant par notre expérience que par les rélations des autres Navigateurs, que l'avis que je donne, de gagner la Latitude de 61°. à 62°. avant de mettre le Cap à l'Oueſt, eſt auſſi important qu'utile. Un autre avis, non moins néceſſaire, eſt, qu'il ne faut entreprendre ce paſſage que dans le milieu de l'été, c'eſt-à-dire, pendant les mois de *Décembre* & de *Janvier*. Plus on s'éloignera de cette ſaiſon, plus on trouvera d'incommodités & de périls. A la vérité, ſi on ne fait attention qu'à la violence des vents d'Oueſt, le tems où nous fimes notre paſſage, qui étoit vers l'Equinoxe, paroîtra le moins favorable ; mais d'un autre côté, dans le milieu de l'hiver on ſeroit expoſé à d'autres inconvéniens plus grands encore. Le froid exceſſif & les jours courts ne permettroient pas de faire route au Sud, auſſi avant que je viens de prouver qu'il eſt néceſſaire : ces mêmes raiſons rendroient plus terrible encore un voyage fait le long de bords inconnus, dangereux & affreux même au cœur de l'été. Enfin je conſeillerois toujours à tous Navigateurs de tenter ce paſſage dans les mois de *Décembre* & de *Janvier*, autant qu'il ſera poſſible, & ſur-tout de ne pas s'expoſer aux mers, ſituées au Sud du Cap *Horn*, après le mois de *Mars*.

Reſte à parler d'un endroit de rafraîchiſſement pour des Vaiſſeaux de Courſe à leur arrivée dans la Mer du *Sud*. A cet égard il n'y a preſque pas de choix, & il n'y a que l'Ile de *Juan Fernandez* qu'on puiſſe recommander pour cet effet, avec quelque eſpece de prudence. Il eſt vrai que la Côte Occidentale des *Patagons* entre le Détroit de *Magellan* & les établiſſemens des *Eſpagnols* ne manque pas de Ports, où des Vaiſſeaux ſeroient en ſureté & trouveroient de l'eau, du bois, & quelques autres rafraîchiſſemens: je donnerai même dans la ſuite, le Plan d'un de ces Ports. Mais la Côte des *Patagons* eſt ſi terrible, par les Rochers & les écueils dont elle eſt pleine, auſſi bien que par la violence des vents d'Oueſt qui donnent toujours ſur cette Côte, qu'on ne doit nullement conſeiller de s'en approcher, au moins avant que les Rades, Canaux, & lieux d'Ancrage en ayent été reconnus, & qu'on ne ſoit plus au fait & des dangers qu'on y court & des lieux d'abri qu'elle offre.

Ce ſont là les meilleures directions que je puiſſe fournir à ceux de nos Navigateurs qui ſeront à l'avenir deſtinés pour la Mer du *Sud*; & je n'aurois plus qu'à reprendre le fil de ma narration, ſi je n'avois deſſein dans tout le cours de cet Ouvrage, de contribuer à l'inſtruction de nos gens de Mer, & d'inculquer tout ce qui peut ſervir à l'utilité publique. Je ne puis donc quitter cet article ſans ſupplier inſtamment ceux à qui la conduite de nos affaires navales eſt confiée, d'appliquer leurs ſoins à lever les difficultés auxquelles la Navigation de ces Mers eſt ſujette. Rien ne ſauroit leur être plus honorable ni plus avantageux à leur Patrie. Car il eſt évident que tous les progrès que l'art de la Navigation fait, ou par l'invention de méthodes qui en rendent la pratique moins hazardeuſe, ou par une deſcription plus exacte des Côtes, des Rades & des Ports connus, ou par la découverte de Nations inconnues & de nouvelles eſpéces de Commerce; il eſt dis-je évident que tous les progrès de la Navigation ne peuvent que tourner à l'avantage de la *Grande Bretagne*. Depuis que notre Marine a acquis une ſupériorité décidée ſur toutes celles de l'Univers enſemble, nous ne pourrions ſans une négligence, & une lâcheté extrêmes, nous laiſſer enlever les avantages que les nouvelles découvertes & la plus grande perfection de l'Art de naviger peuvent procurer au Genre-humain.

J'ai prouvé ci-deſſus que toutes nos entrepriſes dans la Mer du *Sud* courent grand riſque d'échouer, tant qu'on ſera obligé de relâcher au *Bréſil*; ainſi tout expédient qui pourroit nous affranchir de cette néceſſité eſt ſûrement digne de l'attention du Public. Le meilleur expédient à propoſer ſeroit ſans doute de trouver quelque autre endroit plus au Sud, où nos Vaiſſeaux puſſent relâcher & ſe pourvoir des choſes néceſſaires pour leur voyage autour du Cap *Horn*. Nous avons déja quelque connoiſſance imparfaite de deux endroits, qu'on trouveroit peut-être, en les faiſant reconnoître, fort propres à cet effet. L'un eſt l'Ile de *Pepys*, à 47°. de Latitude Sud, & ſuivant le Dr. *Halley*, à quatre-vingts-lieues du Cap *Blanc*, ſur la Côte des *Patagons*; le ſecond ſeroit aux Iſles de *Falkland*, à la Latitude de 51°. & à peu près au Sud de l'Ile de *Pepys*. Cette derniére a été découverte par le Capitaine *Cowley* dans ſon voyage autour du Monde, en 1686: il nous a repréſenté cette Ile comme un lieu très-commode, pour y faire de l'eau & du bois, & où il y a un très-bon Port, capable de contenir plus de mille Vaiſſeaux en toute ſûreté; il dit de plus qu'elle abonde en Oiſeaux, & comme les Côtes en ſont de roc & de ſable, il s'y trouve ſans doute grande quantité de Poiſſons. ~~A l'égard des Iles de~~ *Falkland*, elles ont été vues de pluſieurs Navigateurs

François

François & *Anglois*. *Frézier* les a miſes dans ſa Carte de l'extrémité de l'*Amérique* Méridionale, ſous le nom de *nouvelles Iles*. *Wood's Rogers*, qui courut la Côte N. E. de ces Iles en 1708, dit qu'elles s'étendent environ la longueur de deux dégrés, qu'elles ſont compoſées de hauteurs qui deſcendent en pente douce les unes devant les autres; que le terrain qui en paroit bon, eſt couvert de bois; & qu'on y trouve de bons Ports. L'un & l'autre de ces endroits eſt à une diſtance convenable du Continent, & à en juger par leurs Latitudes le Climat y doit être tempéré. Il eſt vrai qu'on ne les connoit pas aſſez bien pour pouvoir les recommander, comme des lieux de rafraîchiſſement propres à des Vaiſſeaux deſtinés pour la Mer du *Sud*, mais l'Amirauté pourroit les faire reconnoître à peu de frais; il n'en couteroit qu'un voyage d'un ſeul Vaiſſeau: & ſi un de ces endroits ſe trouvoit après cet examen propre à ce que je propoſe, il n'eſt pas concevable de quelle utilité pourroit être un lieu de rafraîchiſſement auſſi avancé vers le Sud, & auſſi près du Cap *Horn.* Le Duc & la Ducheſſe de *Briſtol* ne mirent que trente-cinq jours, depuis qu'il perdirent la vue des Iles de *Falkland*, juſqu'à leur arrivée à l'Ile de *Juan Fernandez*, dans la Mer du *Sud*, & comme le retour eſt encore plus facile, à cauſe des vents d'Oueſt qui regnent dans ces Parages, je ne doute pas qu'on ne puiſſe faire ce voyage, des Iles de *Falkland* à celle de *Juan Fernandez*, aller & revenir, en un peu plus de deux mois. Cette découverte pourroit être de grand avantage à notre Nation, même en tems de paix, &

en tems de guerre, nous rendre maîtres de ces mers.

Ces entrepriſes, quelque honorables qu'elles ſoient à ceux qui les font ou qui les favoriſent, n'éxigent cependant pas de grandes dépenſes; car de petits Vaiſſeaux y ſont plus propres que d'autres. Il ſeroit donc fort à ſouhaiter qu'on fît reconnoître la Côte des *Patagons*, la Terre de *Feu* & celle des Etats & qu'on examinât avec ſoin les nombreux Canaux, les Ports & les Rades qui s'y trouvent. Par-là l'entrée dans la Mer *Pacifique* nous deviendroit facile, & toute cette Navigation Méridionale plus ſûre qu'elle ne l'a été juſqu'à préſent. En particulier une deſcription exacte de la Côte Occidentale des *Patagons*, depuis le Détroit de *Magellan*, juſqu'aux établiſſemens des *Eſpagnols*, nous fourniroit peut-être de meilleurs Ports, plus propres pour le rafraîchiſſement de nos Vaiſſeaux, mieux ſitués pour faciliter nos opérations pendant la guerre, & procurer les mêmes commodités à notre commerce en tems de paix; puiſqu'ils ſeroient probablement à quinze journées de Navigation plus près des Iles de *Falkland*, que ne l'eſt l'Ile de *Juan Fernandez*. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que cette Côte a paru digne d'attention, par le voiſinage des *Araucos* & autres Peuples du *Chili*, qui ſont toujours en guerre ou en aſſez mauvaiſe intelligence avec les *Eſpagnols*. Le Chevalier *Jean Narborough* fut envoyé exprès par le Roi *Charles II.* pour reconnoître les Détroits de *Magellan*, la Côte des *Patagons* vers ces Détroits, & les Ports des *Eſpagnols* ſur cette frontiére; avec ordre d'ouvrir, s'il étoit poſſible, quelque correſpondance avec les *Indiens* du *Chili*, & d'établir avec eux quelque eſpèce de Commerce. Les vues de Sa Majeſté en faiſant faire ce voyage, n'étoient pas ſeulement de faire alliance avec ces Peuples ſauvages, pour intimider les *Eſpagnols* & pour les reſſerrer de ce côté-là; il y enviſageoit bien d'autres avantages, indépendans de ces motifs politiques; il conſidéroit que le Commerce immédiat avec ces *Indiens*, pourroit être extrêmement avantageux à la Nation *Angloiſe*. On ſait que le *Chili*, lorſque les *Eſpagnols* le découvrirent, produiſoit de l'or, bien-au-delà de ce qu'il en a rendu dans quelque période que ce ſoit, depuis qu'ils en ſont en poſſeſſion; cela fait croire que les Mines les plus riches ont été prudemment cachées par les *Indiens*, qui craignoient de s'expoſer à perdre leur liberté & de devenir les victimes de la tyrannie des *Eſpagnols*, en les faiſant ſonger à étendre leurs conquêtes, pour ſatisfaire la ſoif qu'ils avoient de ce métal. Mais dans le Commerce que ces *Indiens* pourroient faire avec les *Anglois*, ces raiſons n'auroient pas lieu ; puiſque nous pourrions leur fournir non ſeulement des armes & des munitions de guerre, mais auſſi des commodités pour leſquelles ils ont pris du goût en fréquentant les *Eſpagnols*. Sans doute qu'alors ils ouvriroient volontiers leurs Mînes, & ſe prêteroient avec empreſſement à un Commerce utile des deux côtés ; leur or, loin de leur attirer l'eſclavage comme autrefois, leur procureroit des armes pour la défence de leur liberté, pour ſe venger de leurs Tyrans, & ſe ſouſtraire pour toujours du joug odieux de cette Nation. Tandis que par notre aſſiſtance & ſous notre protection, ils deviendroient un Peuple conſidérable, nous attirerions chez nous des tréſors, que la Maiſon d'*Autriche* & depuis celle de *Bourbon* ont prodigués, pour parvenir à leur pernicieux deſſein de la Monarchie univerſelle.

Il eſt vrai que le Chevalier *Narborough* ne réuſſit pas à ouvrir un Commerce qui devoit être ſi utile à l'*Angleterre*. Tout le ſuccès qu'il eût ſe borne à quelques découvertes relatives à la Géographie & à la Navigation; au reſte, il eut du malheur, mais un malheur tel qu'il doit plutôt ſervir d'encouragement pour de nouvelles tentatives, que d'objections contre elles. Il fut ſéparé d'un petit Bâtiment qui l'accompagnoit, & une partie de ſes Gens ſe laiſſa prendre à

Baldivia. Ces deux accidens le firent échouer dans ſon entrepriſe ; mais il paroit bien par les craintes & par les précautions des *Eſpagnols*, qu'ils étoient pleinement convaincus que cette entrepriſe étoit très-praticable, & qu'ils la regardoient comme une affaire de conſéquence.

On raconte que *Charles II.* avoit fondé de ſi grandes eſpérances ſur cette expédition, & déſiroit ſi fort d'en ſçavoir le ſuccès, qu'ayant appris que *Narborough* avoit paſſé aux *Dunes* à ſon retour, il n'eut pas la patience d'attendre que ce Chevalier arrivât à la Cour, & alla au devant de lui dans ſa Berge, juſqu'à *Graveſend.*

Pour faciliter les tentatives qu'on pourroit faire dans la ſuite à ce ſujet, je donne ici une Carte de cette partie du Monde, telle qu'elle nous eſt connue. Je me flatte qu'on trouvera cette Carte plus exacte qu'aucune de celles qui ont paru juſqu'à préſent, & pour en convaincre le Lecteur, je crois qu'il eſt néceſſaire de lui dire ſur quoi je me ſuis fondé pour y faire les changemens qui la rendront différente des autres, & de lui indiquer les Auteurs dont j'ai adopté les remarques.

Les deux Cartes les plus eſtimées pour l'extrémité du Sud de l'*Amérique Méridionale* ſont, celle que le Dr. *Halley* a donnée pour la variation de l'Aiguille aimantée, & celle que *Frézier* a miſe dans ſon voyage de la Mer du *Sud*. Mais il y en a une troiſiéme pour les Détroits de *Magellan*, & les Côtes voiſines, dreſſée par le Chevalier *Narborough*, beaucoup plus exacte que celle de *Frézier*, pour ce qu'elle contient, & à quelques égards ſupérieure à celle de *Halley*, particuliérement dans ce qui regarde la Longitude des différentes parties de ces Détroits. Pour ce qui eſt de la Côte depuis le Cap *Blanc*, juſqu'à la Terre de *Feu* & juſqu'au Détroit de *le Maire*, je puis faire pluſieurs corrections, fondé ſur nos propres obſervations, puiſque nous avons rangé cette Côte, preſque toujours à la vue des Terres. Je ne doute pas que la poſition de la Côte Occidentale au Nord des Détroits de *Magellan*, ne ſoit aſſez incertaine; je la crois cependant plus approchante de la vérité que dans aucune autre Carte, puiſque je l'ai placée ſur le rapport de quelques gens de l'équipage du *Wager*, qui firent naufrage ſur cette Côte, & qui la rangérent enſuite, juſqu'aux établiſſemens *Eſpagnols*, d'ailleurs leur rapport s'accorde aſſez bien avec ce qu'en diſent quelques Manuſcrits *Eſpagnols* que j'ai eus en main.

Le Chevalier *François Drake*, qui a le premier découvert le Cap *Horn*, & la partie du S. O. de la Terre de *Feu*, remarqua que toute cette Côte eſt coupée de nombre de Canaux, qu'il jugea avoir communication avec le détroit de *Magellan*, au-lieu que dans les Manuſcrits *Eſpagnols* cette Terre eſt diviſé, par pluſieurs Canaux.

J'ai ſi ſouvent cité *Frézier*, que je crois être obligé d'avertir les Navigateurs qu'ils ne doivent pas ſe fier à la Longitude aſſignée dans ſa Carte, au Détroit de *le Maire* & à toute cette Côte; tout cela eſt trop à l'Eſt de 8°. à 10°. ſi l'on peut faire fonds ſur le concours des autorités de pluſieurs Journaux, confirmé en quelques endroits par des obſervations aſtronomiques. Par exemple, le Chevalier *Narborough* place le Cap de la *Vierge Marie* à 65°. 42°. de

Longitude Occidentale du Cap *Lézard*, c'eſt-à-dire, à 71°. 20', de *Londres*. Tous les Vaiſſeaux de notre Eſcadre, qui avoient pris leur point de départ de l'Ile *Ste. Catherine*, dont la Longitude a été rectifiée par l'obſervation d'une Eclipſe de Lune, trouvérent par leurs différentes eſtimes le Cap de la *Vierge Marie*, entre le 70'. $\frac{3}{4}$, & 72°. $\frac{1}{2}$, de *Londres* : & & comme il n'y avoit aucune circonſtance dans notre cours, qui pût occaſionner d'erreur conſidérable, on ne peut guere placer ce Cap, à moins de 71°. de Longitude, Oueſt, de *Londres*. Or *Frézier* le met à moins de 66°. de *Paris*, & par conſéquent à moins de 63°. de *Londres*, ce qui eſt certainement 8 : degrès trop peu. De plus, nous n'avons trouvé que 2°. $\frac{1}{2}$. de différence en Longitude entre le Cap de la *Vierge Marie*, & la

Cap *St. Barthelemi*, à l'Eſt du Détroit de le *Maire* : *Frézier* y met 42 degrés de différence, deſorte que, non ſeulement il place le Cap *St. Barthelemi*, de 10. degrès trop à l'Eſt, mais il exagère au double la Côte qui eſt ſituée entre le Détroit de *Magellan* & celui de *le Maire*.

En voila aſſez ſur le compte de *Frézier*, dont je n'ai revélé les fautes qu'à cauſe de l'importance de la matiere, & nullement par la démangeaiſon de trouver à redire ; quoique la maniere dont il traite le Docteur *Halley* mérite bien qu'on ne lui faſſe aucune grace. Il me reſte à dire en quoi la Carte que je donne differe de celle de cet habile Aſtronome.

On ſçait qu'il fut envoyé par autorité publique, pour faire des obſervations Géographiques & Aſtronomiques, qui puſſent perfectionner la navigation, & en particulier pour déterminer la déclinaiſon de l'Aiguille aimantée dans tous les endroits où il pourroit toucher, & s'il étoit poſſible, pour découvrir les Loix de cette déclinaiſon.

Halley réuſſit à ſa gloire immortelle & à l'honneur de la Nation, particulierement à légard de la déclinaiſon, article des plus intéreſſans dans la Navigation. Il corrigea auſſi la poſition de la Côte du *Brézil*, qui étoit très défectueuſe dans toutes les Cartes Marines. Il corrigea même très heureuſement la Géographie de pluſieurs lieux de notre Globe, où il n'avoit jamais été, mais par une comparaiſon judicieuſe des obſervations des autres. Enfin la Carte qui fut le réſultat de ſes travaux, & où la variation de l'Aiguille aimantée eſt marquée, fut regardée par tout le monde, comme la plus exacte qui eût encore paru, pour ce qui regarde la Géographie, & en même tems d'une perfection étonnante pour la quantité de la variation, aſſignée à chaque partie du Globe: ſujet ſi difficile & ſi embarraſſé, qu'on avoit juſqu'alors cru impoſſible d'établir à cet égard aucune regle générale.

Cependant il eſt clair qu'il n'a pu ſe ſervir que des obſervations d'autrui pour corriger la poſition des Côtes, où il n'avoit pas navigé lui-même; & lorſque ces obſervations lui ont manqué, ou ſe ſont trouvées fautives, ce n'eſt pas à lui qu'il faut imputer les erreurs qu'il a commiſes. C'eſt là, le cas pour ce qui regarde la partie du Sud de l'*Amérique Méridionale*. Si je ne me trompe dans la comparaiſon que j'ai faite des différentes obſervations & des nôtres; je crois que la Côte du *Brézil* & celle du *Pérou*, qui eſt à l'oppoſite ſur la Mer du *Sud*, ſont très bien placées; mais depuis la riviere de la *Plata* à l'Eſt, & le point qui lui eſt oppoſé à l'Oueſt, la Côte décline graduellement trop à l'Oueſt; deſorte que le Détroit de *Magellan* eſt, à mon avis, éloigné de près de cinquante lieues de ſa vraie poſition: au moins c'eſt-là le réſultat des obſervations de toute notre Eſcadre qui s'accordent très bien avec celles du Chevalier *Narborough*. J'ajouterai que le Docteur *Halley* a donné dans les Tranſactions Philoſophiques, le fondement ſur lequel il a bâti pour fixer à 76° $\frac{1}{2}$ de Longitude Oueſt, le Port St. *Julien*, que tous les Journaux de notre Eſcadre s'accordent à placer entre 70° $\frac{3}{4}$ & 71° $\frac{1}{2}$. Il s'eſt fondé, dit-il, ſur l'obſervation d'une Eclipſe de Lune faite dans ce Port, par M. *Wood's*, qui étoit alors Lieutenant du Chevalier

valier *Narborough*. Cette Eclipſe fut vue, à ce qu'il rapporte, le 18. de *Septembre* 1670. à huit heures du ſoir. Mais depuis, le Journal que le Capitaine *Wood* a tenu de tout ce Voyage a été publié, & par cette obſervation, qui y eſt rapportée, il fixe la Longitude du Port *S. Julien* à 73°. Oueſt de *Londres*, & le tems de l'Eclipſe, tel qu'il le rapporte, eſt différent de celui que *Halley* a donné. Il eſt vrai que les nombres ſont imprimés d'une manière ſi fautive, qu'on n'en peut rien tirer de précis.

Il ne me reſte plus qu'à avertir, touchant la Carte que je donne ici, que pour la rendre plus intéreſſante, j'y ai marqué la route de notre Eſcadre. J'ai même repréſenté, dans notre paſſage autour du Cap *Horn*, non ſeulement le véritable cours que nous avons ſuivi, mais auſſi le cours imaginaire que nous avons cru ſuivre par notre eſtime. On verra par-là d'un coup d'œil quelle eſt la violence des Courans dans cette partie du Monde; & la prodigieuſe dérive qu'ils cauſent. Pour ne rien omettre d'eſſentiel, dans une matiére auſſi importante, j'ai mis auſſi dans cette Carte, les ſondes le long de la Côte des *Patagons* & la *Variation* de l'Aiguille aimantée, telle que nous l'avons trouvée dans pluſieurs endroits de ces Parages.

[illegible] V. E. III
NAPOLI

[illegible] by Google

CHAPITRE X.

Navigation depuis le Cap Noir, *juſqu'à l'Ile de* Juan Fernandez.

Nous avons vu à la fin du Chapitre huitiéme, qu'après avoir eu le chagrin de remarquer l'erreur de notre eſtime, par la vue des terres dont nous nous croyions ſi éloignés, nous portâmes au S. O. Nous continuâmes à faire ce cours juſqu'au 22. d'*Avril*, que nous nous trouvâmes au-delà du 60. degré de Latitude Sud, & ſuivant notre eſtime, à 6 degrés à l'Oueſt du Cap *Noir*. Pendant tout cet intervalle nous navigeâmes auſſi heureuſement qu'on peut l'eſpérer dans ces Parages, même dans la ſaiſon la plus favorable; &

ſans les craintes dont nous étions agités, ç'auroit été le tems le plus agréable pour nous, depuis que nous eûmes paſſé le Détroit de *le Maire*, juſqu'à notre arrivée ſur les Côtes Occidentales de l'*Amérique*. Ce beau tems dura avec peu de variation juſqu'au 24; mais ce jour-là, vers le ſoir, le vent fraîchit, & augmenta juſqu'à former une violente tempête. Le tems d'ailleurs étoit fort embrumé, deſorte que vers minuit, nous perdîmes de vue les quatre autres Vaiſſeaux de notre Eſcadre, qui nous avoient toujours tenu fidele compagnie, malgré les terribles orages que nous avions déja eſſuyés. Pour ſurcroit de malheur, le lendemain comme on étoit occupé à ferler nos Huniers, les cargues-point & les cargues-fond rompirent, & les voiles, étant plus d'à moitié emportées par le vent, toutes les coutures s'en déchirérent, depuis le haut juſqu'au bas; la voile du grand Perroquet battoit ſi rudement au vent, qu'elle emporta la lanterne, qui étoit à la hune, & mit le chouquet du Mât en danger. Enfin, quelques-uns de nos plus hardis Matelots ſe hazardérent ſur la vergue, & vinrent à bout, au péril de leur vie, de couper la voile juſqu'au ris. Dans le même tems, la voile du Perroquet de Miſaine battoit contre la vergue avec tant de furie, qu'elle fut bientôt miſe en piéces. Comme ſi ce n'eût pas encore été aſſez d'embarras, la grande voile ſe lâcha, & nous fûmes obligés d'amener la vergue, pour ſauver la voile, & la vergue de Miſaine étant auſſi amenée, nous reſtâmes avec la ſeule voile d'Artimon. Outre la perte de nos Huniers nous ſouffrîmes encore beaucoup de dommage dans nos Cordages.

Le 25. vers midi, le vent s'adoucit, & nous permit de rehiſſer nos vergues & raccommoder nos agrés du mieux que nous pûmes: mais nous ne vîmes pas un de nos Vaiſſeaux; & aucun d'eux ne nous rejoignit qu'après notre arrivée à *Juan Fernandez*. Nous avons même appris dans la ſuite qu'il n'y eut pas deux Vaiſſeaux de toute l'Eſcadre, qui reſtaſſent enſemble; & cettte ſéparation totale étoit d'autant plus ſurprenante, que nous avions juſqu'alors navigé de compagnie, pendant ſept ſemaines de tempêtes continuelles dans ce terrible Climat. Cette ſéparation nous donnoit lieu d'eſpérer que nous en ſerions plus vite le reſte du paſſage, n'ayant qu'à pourſuivre notre cours ſans être retardés par les accidens des autres Vaiſſeaux ; mais en revanche nous étions obligés de faire la triſte réflexion, que nous n'avions aucun ſecours à attendre, que toutes nos reſſources ſe trouvoient dans notre ſeul Vaiſſeau. Une Planche qui auroit ſauté, ou quelque autre accident nous auroit fait périr inévitablement ; ſi nous faiſions naufrage, nous ne pouvions nous attendre qu'à finir nos jours ſur quelque rivage inhabité, ſans aucune eſpérance raiſonnable de nous en jamais tirer. Quand on vogue en compagnie de quelques Vaiſſeaux tous malheurs ſont bien moins terribles, quoiqu'il arrive ; il eſt au moins probable, qu'un des Vaiſſeaux pourra échapper & ſervir d'azile à l'Equipage de l'autre.

Pendant le reſte du mois d'*Avril*, nous eûmes des vents violens, quoique nous euſſions toujours porté au

Nord, depuis le 22. Enfin, le dernier du mois, nous eûmes lieu d'eſpérer de voir bientôt la fin de ces ſouffrances; car nous nous trouvâmes à la Latitude de 52°. 13', c'eſt-à-dire au Nord des Détroits de *Magellan*. Nous étions donc aſſurés d'avoir fait notre paſſage & d'être prêts d'entrer dans la Mer *Pacifique*. Ce nom qui lui a été donné à cauſe de l'égalité des ſaiſons qui y régnent, & de la facilité & de la ſureté avec laquelle on y navige, ne nous promettoit que des vents modérés, une Mer tranquille, un air tempéré, & tous les autres avantages par où on la diſtingue des autres parties de l'Océan. Enfin, nous nous attendions à autant d'agrémens que nous avions eſſuyé de miſéres; mais nous fûmes encore en ceci la dupe de nos eſpérances. Pendant tout le cours du mois de *Mai*, nos ſouffrances furent encore augmentées au-delà de ce que nous avions éprouvé auparavant, les tempêtes furent tout auſſi violentes, nos voiles & nos agrés ne ſouffrirent pas moins, notre Equipage diminuoit & s'affoibliſſoit de plus en plus par les maladies & par la mortalité: enfin, jamais nous ne fûmes ſi près de notre totale deſtruction, comme il paroitra par le détail circonſtancié que je vais faire de nos malheurs.

Auſſitôt que nous eûmes paſſé le Détroit de *le Maire*, le Scorbut ſe manifeſta dans nos Equipages; la longueur du voyage, la fatigue que nous ſouffrimes, & la triſteſſe que nous cauſérent tant de fâcheux accidens, augmentérent cette maladie au point que vers la fin d'*Avril*, il y avoit bien peu de nos gens qui n'en fuſſent attaqués, & que nous perdîmes ſur le

Centurion, dans le cours de ce mois, quarante-trois perſonnes. Nous regardions le mal comme étant à ſon plus haut point, & nous nous flattions, qu'il s'adouciroit à meſure que nous avancerions vers le Nord : mais il ſe trouva au contraire que nous perdîmes le double de monde, pendant le mois de *Mai*, & comme nous ne relâchâmes en aucun endroit, avant le milieu de *Juin*, la mortalité augmenta encore & la maladie s'étendit ſi fort, que nous trouvâmes que nous avions perdu plus de deux cens hommes, & qu'à chaque Quart nous ne pouvions compter ſur le Gaillard d'avant, que ſix hommes au plus capables de ſervice.

Cette maladie, ſi commune dans les voyages de long cours, & qui fut en particulier ſi déſtructive pour nos Equipages, eſt peut-être la plus ſinguliere & la moins concevable de toutes celles qui peuvent affliger le Corps humain. Les ſymptômes en ſont fort inconſtans & innombrables ; le progrès & les effets fort irréguliers. A peine trouvoit-on deux perſonnes qui ayant ce mal, ſe plaigniſſent des mêmes accidens, & lorſque les mêmes ſymptômes paroiſſoient, ce n'étoit pas dans le même ordre. Quoiqu'il revête ſouvent la forme de quelques autres maladies, & qu'il n'ait pas de ſignes qui lui ſoient ſi propres, qu'ils puiſſent, toujours ſervir à le diſtinguer, il y a pourtant certains ſymptômes qui l'accompagnent généralement, & qui méritent qu'on en faſſe une mention particuliere. Tels ſont de grandes taches livides, diſperſées ſur toute la ſurface du corps ; les jambes enflées, les gencives puantes, & ſur tout une laſſitude extraordinaire dans tous les membres, après le moindre exercice; & cette laſſitude dégénere en une diſpoſition à tomber en foibleſſe au moindre effort, & enfin au moindre mouvement.

Cette maladie eſt ordinairement accompagnée d'un étrange abattement d'eſprit, de friſſons, de tremblemens, & d'une grande diſpoſition à être frappé de terreurs violentes au moindre accident. Nous avons eu trop ſouvent occaſion de remarquer que tout ce qui décourageoit nos gens, ou qui confondoit leurs eſpérances, ne manquoit pas de rengréger le mal: en telles occaſions, ceux qui étoient au dernier période de la maladie, en mouroient, & ceux qui étoient encore capables de quelque ſervice, étoient réduits à garder le branle. Il paroit qu'un des meilleurs préſervatifs, c'eſt un eſprit vif, gai & réſolu.

Ce n'eſt pas une petite tâche, que de rapporter tous les maux qui accompagnent quelquefois cette maladie, elle produit ſouvent des Fievres putrides, des Pleuréſies, la Jauniſſe, de violentes douleurs de Rhumatiſme; elle cauſe quelquefois une Conſtipation opiniâtre, avec une grande difficulté de reſpirer, & ce dernier cas paſſe pour le plus dangereux des ſymptômes du Scorbut. D'autres fois toutes les parties du Corps, mais particulierement les jambes, ſont attaquées d'ulceres de la plus mauvaiſe eſpece, accompagnés de carie dans les os, & de chairs fongueuſes luxuriantes, qui réſiſtent à tous les remedes. Une choſe très extraordinaire & qu'on ne croiroit pas ſur le rapport d'un ſeul témoin, c'eſt que des cicatrices de playes, guéries depuis bien des années, ſe ſont rouvertes par la virulence de cette maladie. Un des Invalides, qu'on avoit embarqué à bord du *Centurion*, avoit été bleſſé cinquante ans auparavant à la bataille de *Boyne*; il fut guéri en peu de tems & ſe porta bien pendant longues années, cependant le Scorbut l'ayant attaqué, les playes ſe rouvrirent au bout de quelque tems, & parurent telles que ſi elles n'avoient jamais été guéries, & ce qu'il y a de plus étonnant, le Calus bien formé d'un os qui avoit été rompu, fut diſſous, & la fracture telle que ſi elle n'avoit jamais été conſolidée. En vérité, rien n'eſt plus étonnant que certains effets de ce mal. Pluſieurs de nos gens, quoique réduits à garder le branle, paroiſſoient ſe porter encore aſſez bien; ils buvoient & mangeoient avec appétit, ils étoient de bonne humeur, & parloient avec vigueur & d'un ton de voix nullement affoibli : cependant ſi on les remuoit ne fût-ce que d'un côté du Vaiſſeau à l'autre, & cela dans leurs branles, ils expiroient à l'inſtant même. D'autres, qui ſe fioient aux apparences de force qui leur reſtoit, & qui s'ennuioient de reſter dans leurs branles, moururent avant que d'avoir gagné le Tillac. Il eſt ſouvent arrivé que des gens qui étoient encore en état d'aller & de venir, & capables de rendre quelque ſervice, ſont tombés morts dans un inſtant, en faiſant quelque effort ; & c'eſt ainſi que nous en avons vu mourir pluſieurs durant le cours de notre voyage.

Ce mal terrible nous tourmentoit déja dès le tems que nous étions occupés à doubler le Cap *Horn*, & quoiqu'il ne fût pas encore parvenu à ſa plus grande violence, nous perdîmes dès le mois d'*Avril*, quarante-trois hommes à bord du *Centurion*, comme je l'ai déja dit. Nous eſpérions qu'il s'adouciroit après que nous aurions doublé ce Cap, mais nous eûmes la douleur d'éprouver que la Mer *Pacifique* ne nous étoit pas plus favorable, que les Mers orageuſes qui entourent la Terre de *Feu*. Etant arrivés, le 8. de *Mai*, à la hauteur de l'Ile de *Socoro*, qui étoit le premier rendez-vous de notre Eſcadre, & où nous eſpérions de trouver au moins quelques-uns de nos Vaiſſeaux de conſerve, nous croiſâmes en cet endroit pendant pluſieurs jours, pour les y attendre. Non ſeulement nous eûmes le chagrin de n'y en voir aucun, & d'être par-là confirmés dans l'idée funeſte, qu'ils étoient tous péris; mais nous fûmes encore dans une appréhenſion continuelle de péſir nous-mêmes, & d'être jettés ſur cette Côte rude & eſcarpée, dont l'aſpect ſeul nous rempliſſoit de terreur. La vue, dans un lointain aſſez enfoncé dans les terres, étoit bornée par cette prodigieuſe chaine de Montagnes, couvertes de neiges, nommée les *Cordilléras*, ou les *Andes*; & la Côte ne paroit qu'une ſuite de rochers ſtériles, terminée par un rivage bordé de précipices. A la vérité, on y voit un bon nombre de Bayes, qui avancent dans les terres, mais l'entrée en eſt embarraſſée de pluſieurs Iles; & quoiqu'il ſoit très-apparent qu'on trouveroit des mouillages fort ſûrs dans pluſieurs de ces Bayes, & des Canaux commodes pour y parvenir, cependant comme nous n'avions aucune connoiſſance de cette Côte, ſi les vents d'Oueſt qui y regnent toujours, nous y avoient jettés, c'en auroit probablement été fait de notre Vaiſſeau, & de nous.

Ce danger, où nous fûmes expoſés pendant quinze jours, étoit encore augmenté par la difficulté de ſuffire à la manœuvre du Vaiſſeau: le Scorbut avoit déja furieuſement éclairci notre Equipage, & de ceux qui reſtoient, preſque aucun n'en étoit exemt. D'ailleurs les vents continuoient à ſouffler avec violence, contre toutes nos eſpérances, quoique nous avançaſſions vers le Nord; & nous avions ſouvent de fortes Rafales, qui déchiroient nos voiles, endommageoient nos Agrés, & mettoient nos Mâts en danger de rompre. Il eſt certain, que pendant la plus grande partie du tems, que nous croiſâmes dans ces Parages, les vents furent ſi violens, que dans toute autre ſituation, & ſi nous avions été en haute mer nous aurions mis à la Cape ; mais ayant ſous le vent une Côte inconnue & ſi dangereuſe, nous étions obligés, pour nous ſoutenir, de porter toujours nos voiles baſſes & nos Perroquets. Pendant une de ces Rafales, qui étoit accompagnée de furieux coups de Tonnerre, un éclat de feu courut le long de notre Tillac, & ſe diviſant avec un bruit ſemblable à celui de pluſieurs coups de piſtolet, bleſſa quelques-uns de nos Officiers & de nos Matelots, les marques des coups paroiſſant en divers endroits de leurs Corps. Cette flamme, qui ſe fit auſſi ſentir par une très-forte odeur de ſouffre, étoit ſans doute de même nature que les éclats de la foudre dont l'air paroiſſoit embraſé.

Ce ſeroit abuſer de la patience du Lecteur, que de vouloir deſcendre dans le détail des accidens, des frayeurs & de la fatigue, que nous eûmes à eſſuyer ſur cette Côte, & qui ne firent qu'augmenter juſqu'au 22. de *Mai*, qu'on eût dit que toutes les Tempêtes, que nous avions endurées juſqu'alors, s'étoient réunies & avoient conſpiré notre perte. Cet Ouragan nous déchira preſque toutes nos voiles, & mit en piéces la plus grande partie de nos agrés. Vers les huit heures du ſoir, une vague, telle qu'une Montagne, vint fondre ſur nous à Stribord, & nous donna une ſi furieuſe ſecouſſe, que pluſieurs de nos Haubans ſauterent, par où nos Mâts furent en grand danger de rompre: notre Leſt & nos proviſions furent ſi derangées, que notre Vaiſſeau ſe trouva conſidérablement ſur le côté à Baſbord. Ce coup nous conſterna, car nous nous attendions à tout moment à couler à fond; &

quoique le vent s'abbaiſsât peu d'heures après, comme il ne nous reſtoit plus de voiles en état de ſervir, notre Vaiſſeau reſta expoſé aux vagues d'une groſſe Mer. Les roulis étoient ſi violens, que nous comptions à tout moment de voir tomber nos Mâts, qui n'étoient plus que très-foiblement ſoutenus. Cependant, nous employions tout ce que nous avions de forces à aſſurer nos Haubans, à mettre des palanquins de ris, & à raccommoder nos voiles; mais tandis que nous étions occupés de ces travaux néceſſaires, nous courûmes grand riſque d'être affalés ſur la Côte de l'Ile de *Chiloé*, dont nous n'étions pas fort éloignés. Par bonheur le vent ſauta au Sud, & nous donna lieu de ſortir de ce péril, & de nous éloigner de la Côte, en ne nous ſervant que de la grande voile ſeule. Je me joignis au Maitre, & l'aidai à régir le Gouvernail, pendant que tout le reſte de nos gens s'occupoit à aſſurer nos Mâts, & à tendre les voiles, auſſitôt qu'elles étoient réparées. Cette tempête fut la derniére que nous eûmes à eſſuyer en ſortant de ces Climats orageux, car deux jours après, nous nous trouvâmes en pleine mer avec le tems le plus doux que nous euſſions eu depuis que nous eûmes paſſé le Détroit de *le Maire*. Après avoir croiſé vainement en cet endroit, pendant plus de quinze jours, pour y attendre les autres Vaiſſeaux de notre Eſcadre, il fut réſolu de profiter du tems favorable, qui nous avoit déja ſi bien ſervi à nous dégager de ces Côtes terribles, & de gagner le plutôt qu'il ſeroit poſſible l'Ile de *Juan Fernandez*. Quoique le ſecond rendez-vous fût marqué à la hauteur du Port de *Baldivia*, comme nous n'avions trouvé aucun de nos Vaiſſeaux au premier, il n'y avoit nulle apparence de les trouver à l'autre; & certes, nous n'avions que trop de raiſons d'être perſuadés que de toute l'Eſcadre nous étions les ſeuls qui n'euſſent pas péri. D'ailleurs nous étions réduits ſi bas, que bien-loin de penſer à attaquer les Places de l'Ennemi, nos eſpérances les plus flatteuſes aboutiſſoient au bonheur de pouvoir ſauver le corps de notre Vaiſſeau, & quelques reſtes de notre Equipage déſolé, en gagnant au plus vîte l'Ile de *Juan Fernandez*. C'étoit la ſeule rade dans ce quartier du Monde, où nous puiſſions radouber notre Vaiſſeau, faire recouvrer la ſanté à nos Malades, & éviter ainſi de périr en Mer juſqu'au dernier homme.

Il ne nous reſtoit donc plus de choix

à faire, & ſans plus délibérer, nous voguâmes vers l'Ile de *Juan Fernandez*. Comme nous perdions cinq ou ſix hommes par jour, nous réſolûmes, pour gagner du tems, & auſſi pour éviter le danger d'être affalés ſur la Côte, de chercher cette Ile, en courant ſur le Méridien où elle eſt marquée. Le 28 de *Mai*, nous nous trouvâmes à la Latitude, qu'on lui aſſigne ordinairement, & nous nous flattions de la voir bientôt: mais ne la trouvant pas encore, nous commençâmes à croire que nous avions trop pris à l'Oueſt. Notre Commandant étoit perſuadé qu'il l'avoit vue le 28 au matin, mais ſes Officiers ſoutinrent que ce n'étoit qu'un nuage, & le tems qui étoit couvert favoriſoit leur opinion; il fut donc réſolu de faire l'Eſt ſous le parallèle où nous étions, & il étoit bien certain, que de cette maniére il n'étoit pas

pas poſſible de manquer cette Ile, ſi nous avions pris trop à l'Oueſt, ou autrement de découvrir le Continent du *Chili*, d'où nous pouvions prendre notre point de départ; & être ſûrs de ne plus manquer cette Ile, en faiſant cours vers l'Oueſt.

Le 30. de *Mai*, nous eûmes la vue du Continent du *Chili*, à la diſtance de douze à treize lieues. Le Païs nous parut blanc, élevé & inégal; c'étoit ſans doute une partie des *Cordilléras* que nous voyions, & qui ſont toujours couvertes de neiges. Quoique cette vue nous aſſurât de notre poſition, elle nous prouva auſſi que nous avions changé notre cours fort inutilement, dans le moment même que nous allions probablement trouver cette Ile tant déſirée. La mortalité étoit parvenue parmi nous au point le plus terrible, & ceux qui étoient encore en vie étoient abbatus par ce dernier contretems, & par l'idée de reſter plus longtems en mer : notre proviſion d'eau tiroit à ſa fin, & tout concouroit à nous jetter dans un déſeſpoir, qui augmentoit la violence de la maladie & nous emportoit nos meilleurs Matelots. Pour ſurcroit de malheur, les calmes & les vents contraires nous contrariérent tellement, que nous mîmes neuf jours à faire, en courant la bande de l'Oueſt, le même chemin que nous avions fait en deux jours, en portant vers l'Eſt. Ce fut dans ce triſte état, ſi propre à décourager avec un Vaiſſeau délabré, manquant d'eau & notre Equipage ſi affoibli, que nous n'avions pas plus de dix Matelots en état de ſervice à chaque Quart dont pluſieurs étoient même trop foibles pour travailler dans les manœuvres hautes ; ce fut, dis-je, dans cet état, que nous voguâmes juſqu'au 9 de *Juin*, que nous découvrîmes à la pointe du jour, l'Ile de *Juan Fernandez*. Je finirai ce premier Livre, à ce période tant déſiré & ſi important pour nous, après avoir remarqué que, pendant le tems qui s'écoula entre la réſolution que nous prîmes le 28 de *Mai*, de tourner le Cap vers le Continent, & la vue que nous eûmes enfin de cette Ile, nous perdîmes ſoixante & dix à quatre-vingts hommes, que nous aurions ſans doute ſauvés, ſi nous avions trouvé cette Ile dès cette premiére fois, comme nous l'aurions ſurement fait, en gardant le même cours quelques heures de plus.

Fin du Tome Premier.

627174
S6N

Digitized by Google

TABLE

DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I. *De l'équipement de l'Eſcadre: Incidens rélatifs à cette Eſcadre, depuis la réſolution priſe de la mettre en Mer juſqu'à ſon départ de* Sainte Hélène. Pag. 1.

CHAP. II. *Paſſage de* Sainte Hélène *à l'Ile de* Madére; *avec une courte deſcription de cette Ile; & ce qui nous y arriva.* 34.

CHAP. III. *Hiſtoire de l'Eſca-*

dre commandée par Don Joſeph Pizarro. 49.

Chap. IV. *Continuation du Voyage depuis* Madére *juſqu'à l'Ile de* Ste. Catherine. 88.

Chap. V. *Ce qui nous arriva à* Ste. Catherine. *Deſcription de cette Ile, avec quelques remarques ſur le* Brézil. 111.

Chap. VI. *Navigation depuis* Ste. Catherine *juſqu'au Port* St. Julien, *avec quelques remarques ſur ce Port, & ſur le Païs ſitué au Sud de la riviére de la* Plata. 154.

Chap. VII. *Départ de la Baye* St. Julien, *& notre Navigation juſqu'au Détroit de le* Maire. 187.

Chap. VIII. *Navigation depuis*

le Détroit de le Maire, *juſqu'au Cap* Noir. 203.

CHAP. IX. *Avis aux Navigateurs qui voudront doubler le Cap* Horn. 223.

CHAP. X. *Navigation depuis le Cap* Noir, *juſqu'à l'Ile de* Juan Fernandez. 259.

Fin de la Table.

TABLE DES PLANCHES.

TOME PREMIER.

La Mappe-Monde. Page 1

Vue de la Côte du N. E. de l'Ile Ste Catherine,
Vue de l'entrée Septentrionale de l'Ile Ste. Catherine. } 114

Cap Blanc ſur la Côte des Patagons,
Cap Blanc reſtant au S. O. ¼ O. à 4 lieues. } 163

Vue de la Terre des Patagons,
Vue de la Baye de St. Julien. } 168

Plan du Port St. Julien. } 185

Rivière de St. Julien,
Vue du Port St. Julien. } 186

Cap de la Vierge Marie,
Vue d'un partie du N. E. de la Terre de Feu. } 192

Vue du Détroit de le Maire entre la Terre de Feu & celle des Etats, 196
Vue de la Côte Occidentale de la Terre des Etats. 196
Carte de l'Amérique Méridional. 259

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre : *Voyage autour du Monde, par George Anſon*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce vingt-huit Juillet 1750.

COQUELEY DECHAUSSEPIERRE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT Notre amé JACQUES FRANÇOIS QUILLAU Fils Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre : *Voyage autour du Monde par l'Amiral Anſon, traduit* *de l'Anglois : Methode Naturelle pour Guerir les Maladies du Corps & les déreglemens de l'Eſprit qui en dépendent, traduit de l'Anglois;* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires, A CES CAUSES voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages en un, ou pluſieurs volumes & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume le tems de neuf années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites préſentes. Faiſons défenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres, perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant; ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille liv. d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts: à la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle ſous le Contre ſcel deſdites préſentes; que l'impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & nottament à celui du dix Avril 1725: qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le ſieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & ~~féal Chevalier le Sieur~~ DAGUESSEAU, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés, & feaux Conſeillers Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte normande & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le neuviéme jour du mois de May, l'an de grace mil ſept cens quarante neuf, & de notre Regne le trente-quatriéme. Par le Roi en ſon Conſeil,

SAINSON.

Régiſtré ſur le Regiſtre XII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 156. fol. 148. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 10 May 1749.

G. CAVELIER, *Syndic.*

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google